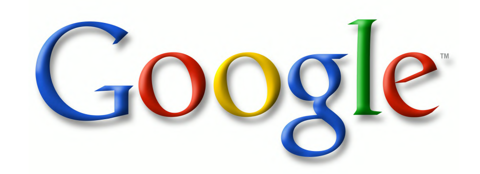
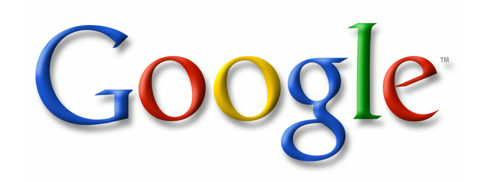
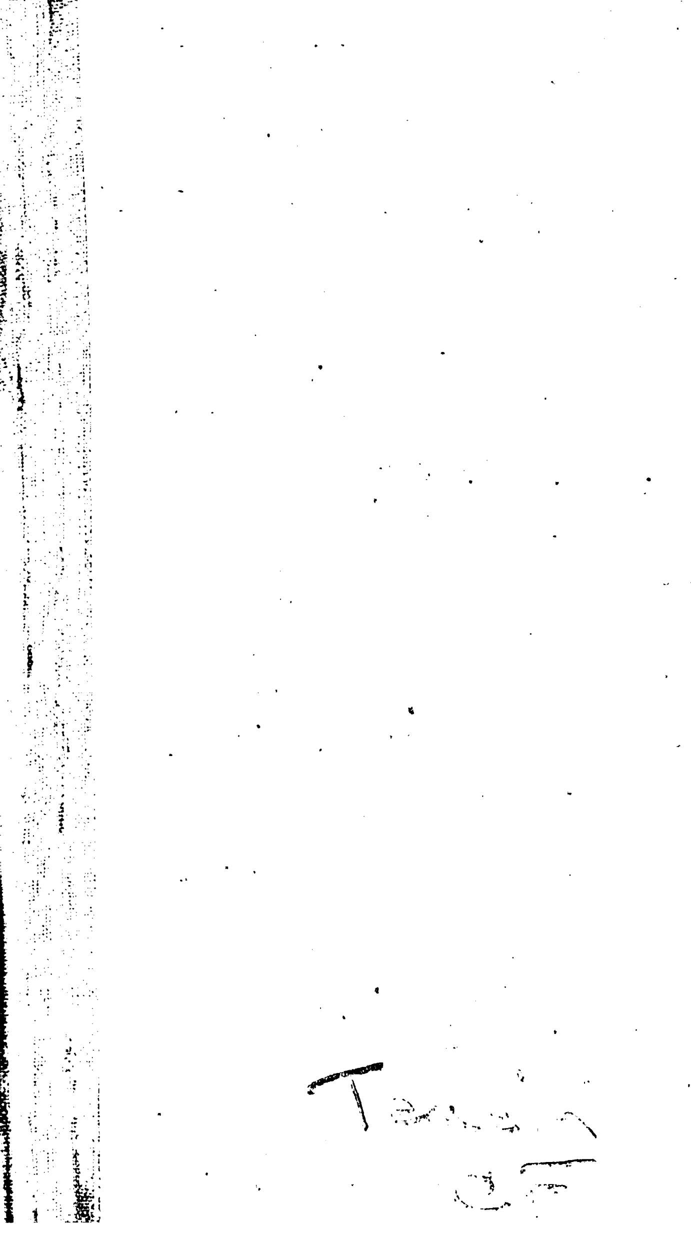








Les Dames auteurs de cet ouvrage sont:

La Marquise de Tencin, & Mad.e Élie de Beaumont

N.B. Il paroit cependant que D'argental y ait aussi eu la main. –

~~[illegible]~~ 1

(Tencin)

CF

[illegible]

ANECDOTES
DE LA COUR
ET DU RÈGNE
D'ÉDOUARD II,
ROI D'ANGLETERRE.

ANECDOTES
DE LA COUR
ET DU RÈGNE
D'ÉDOUARD II,
ROI D'ANGLETERRE.

PAR

Mde L. M. D. T, & Mde E. D. B.

Tencin

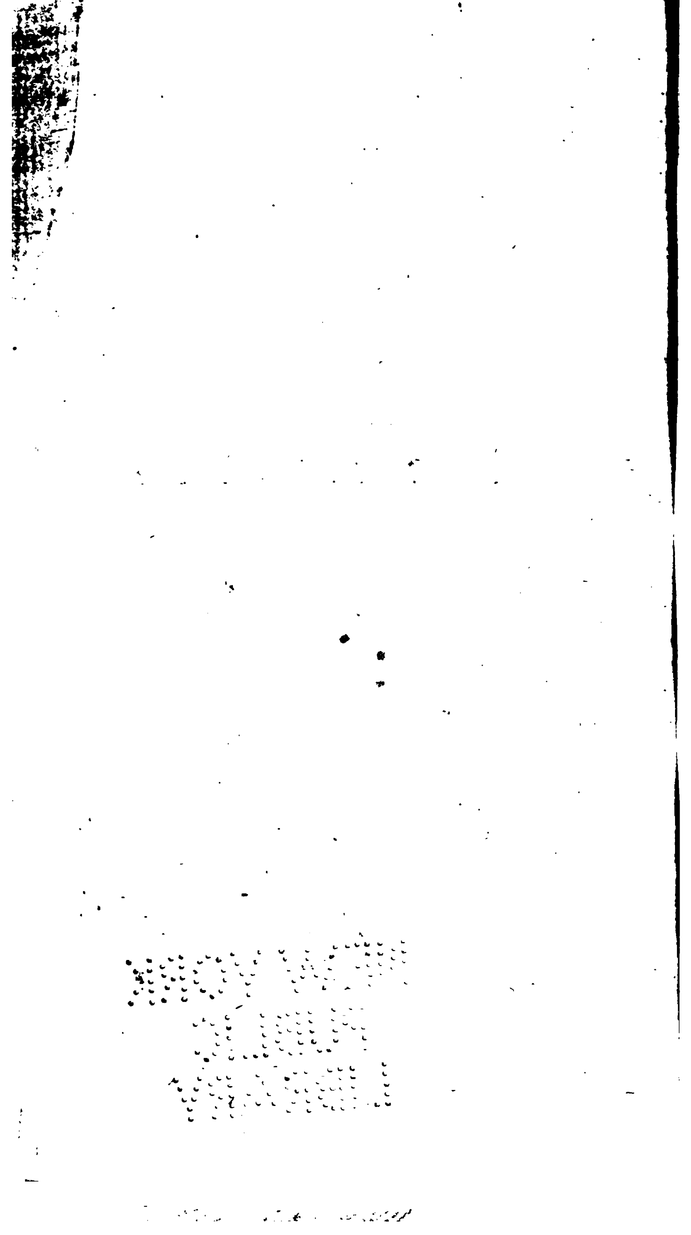


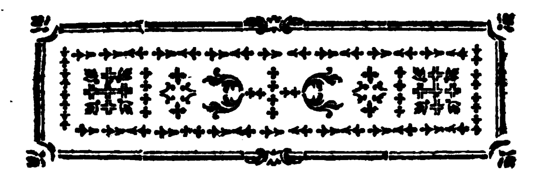
A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

ON ne cherchera point à prévenir le Public ſur le mérite du Roman qu'on lui préſente ici. Il ſuffira peut-être pour exciter ſa curioſité, de dire que Madame de Tencin, Auteur du *Siège de Calais* & du *Comte de Comminge*, en a écrit les deux premieres parties, qui,

AVERTISSEMENT.

à sa mort, ont été trouvées dans ses papiers ; & que Madame E. D. B[illegible], Auteur des *Lettres du Marquis de Rozelle*, a bien voulu se charger de finir l'Ouvrage, sans avoir d'autre guide dans ce travail que l'histoire d'Angleterre & sa propre imagination.



ANECDOTES DE LA COUR *ET* DU RÈGNE D'ÉDOUARD II, ROI D'ANGLETERRE.

LIVRE PREMIER.

LE règne d'Edouard I ne fut presque qu'une suite de victoires; la Principauté de Galles étoit soumise & réunie à la Couronne;

l'Ecoſſe conquiſe trois fois paroiſſoit enfin accoutumée au joug. Les Anglois, amuſés par tant de triomphes, n'avoient pas eu le tems de former des factions : d'ailleurs, l'admiration qu'ils avoient pour les grandes qualités d'Edouard avoit retenu leur inquiétude naturelle ; &, pendant un règne de trente-ſix ans, il n'avoit preſque trouvé aucune oppoſition à ſes volontés. Mais Edouard connoiſſoit trop bien ſa Nation, pour ne pas ſentir que cet état de calme étoit pour elle un état forcé. La faction des Barons n'étoit pas détruite ; elle pouvoit reparoître & faire éprouver à ſon ſucceſſeur les mêmes revers qu'elle avoit fait éprouver à Henri III, ſon pere. Ces malheurs lui paroiſſoient d'autant plus à craindre,

qu'il ne voyoit dans le Prince de Galles aucune des qualités nécessaires pour s'attirer des Grands & du Peuple ce respect, seul capable de les contenir dans le devoir.

Le Prince de Galles, peu propre aux affaires pour lesquelles il avoit de l'éloignement, n'étoit sensible qu'aux plaisirs. Cet attachement pour ses favoris, qui lui fut depuis si funeste, paroissoit déja. Edouard, qui en craignoit les suites, crut devoir éloigner Gaveston, Gentilhomme de Guyenne, qui avoit été élevé avec le Prince, & celui de tous pour lequel il avoit le plus de goût. Ce favori fut exilé au-delà de la mer, & le Roi obligea son fils à s'engager par serment de ne le rappeller jamais.

Il crut encore qu'il falloit, par

une nouvelle alliance avec la France, assurer au dehors la tranquillité du règne de son successeur. Le mariage d'Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, & du Prince de Galles fut arrêté. La Cour de France & celle d'Angleterre devoient se rendre à Boulogne pour en faire la cérémonie, quand la révolte presque entiere de l'Ecosse obligea Edouard à d'autres soins.

Il marcha à la tête de la plus belle armée qu'il eût mise sur pied, pour conquérir ce Royaume une quatrieme fois; mais il fut arrêté à Carlille par une maladie violente, & il mourut à Bruhe, petite Ville d'Ecosse, où il voulut être transporté, afin de mourir dans le pays qui avoit été tant de fois le théâtre de sa gloire. Le Prince de Galles

fut auſſi-tôt proclamé Roi, & prit le nom d'Edouard ſecond. Le Roi ſon pere lui avoit recommandé en mourant de ne quitter les armes que lorſqu'il auroit remis les Ecoſſois dans l'obéiſſance, de ne jamais rappeller Gaveſton, & de conclure ſon mariage avec Iſabelle: mais, de toutes les volontés d'Edouard, cette derniere fut la ſeule exécutée.

Le nouveau Roi, content de l'hommage de quelques Seigneurs Ecoſſois, quitta l'Ecoſſe & ſe preſſa de paſſer à Boulogne: il avoit ordonné à Gaveſton de s'y rendre. Ce favori avoit reçu de la nature tout ce qu'il faut pour plaire: ſa taille, quoique médiocre, étoit ſi bien priſe, qu'on n'y trouvoit rien à deſirer: il avoit tous les traits

réguliers ; ſa phiſionomie étoit vive & ſpirituelle. Perſonne n'avoit plus de charmes & d'agrémens dans l'eſprit. Généreux, naturellement porté à faire du bien, peut-être auroit-il joui de ſa fortune avec modération, ſi elle ne lui avoit pas été diſputée ; mais l'orgueil des Grands fit naître le ſien, & il ſoutint avec hauteur un rang qu'il n'avoit pris d'abord qu'avec quelque ſorte de peine.

On juge bien que Gaveſton devoit réuſſir auprès des femmes ; auſſi n'en avoit-il trouvé preſque aucune qui ne ſe crût honorée de ſes ſoins. Ses ſuccès paſſés lui donnoient une audace qui lui en aſſuroit de nouveaux. Il étoit cependant amoureux, & l'amour ſubſiſtoit dans ſon cœur, malgré les infidélités

dont le desir de plaire le rendoit souvent coupable.

Edouard, charmé de revoir un homme que l'absence sembloit lui avoir rendu encore plus cher, voulut le combler de biens. Gaveston accepta les libéralités de son maître, bien moins par un principe d'ambition que par un autre motif. Il se laissa donner le titre de Comte de Cornouaille, qui avoit toujours été affecté aux Princes du Sang Royal. Le Duc de Lancastre, cousin-germain du Roi, ne vit qu'avec indignation un titre qui devoit lui appartenir, possédé par un Etranger : il prit dès-lors pour le favori une haîne que l'amour & la jalousie porterent dans la suite aux derniers excès.

La fortune ne pouvoit susciter

à Gaveſton un ennemi plus dangereux. Le Duc de Lancaſtre étoit né avec le deſir de commander ; mais, comme il ne pouvoit eſpérer d'être Roi, il voulut ſe faire un parti qui le rendît redoutable au Roi même. Tous les mécontens trouvoient auprès de lui un appui aſſuré : il ſoulageoit de ſon bien ceux qui ſe plaignoient des charges publiques ; & en redoublant par là leur haîne pour le Gouvernement, il ſe les attachoit encore plus fortement. Son extérieur étoit modeſte, & quoiqu'il fût magnifique en tout, il paroiſſoit cependant ennemi du faſte. Tant de vertus apparentes lui avoient attiré l'eſtime publique, & perſonne n'avoit oſé le condamner dans quelques occaſions où les

aparences ne lui avoient pas été favorables.

La plupart des Seigneurs Anglois, bleſſés de l'élévation de Gaveſton, s'unirent encore plus étroitement au Duc de Lancaſtre. Mais toutes ces haînes furent ſuſpendues par les réjouiſſances du mariage d'Edouard & d'Iſabelle. Philippe avoit amené ſa fille à Boulogne. Les deux Cours étaloient à l'envi tout ce qu'elles avoient de magnificence. Les femmes de la premiere qualité d'Angleterre étoient venues à Boulogne pour faire leur cour à la Reine, ou pour former ſa Maiſon : elles étoient preſque toutes belles & bien faites ; mais la beauté de Mademoiſelle de Glocestre ſurpaſſoit toutes les autres, & quoique très-différente, ne pouvoit

être comparée qu'à celle de la Reine. Mademoiſelle de Gloceſtre avoit le regard tendre, & je ne ſai quoi de paſſionné dans toute ſa perſonne. Iſabelle, au contraire, étoit belle de cette beauté qui pique plus qu'elle ne touche : les qualités de ſon ame répondoient à ſa figure ; elle étoit plus ſuſceptible de paſſion que de tendreſſe ; plus capable de bien haïr que de bien aimer ; impérieuſe, fiere, ambitieuſe, & douce, complaiſante, bonne même quand ſon intérêt le demandoit. Comme elle étoit dans la premiere jeuneſſe, elle paroiſſoit n'avoir de goût que pour les plaiſirs. La coquetterie rempliſſoit ſon ambition : mais cette coquetterie étoit encore plus le deſir de dominer que celui

de plaire. Le Duc de Lancaſtre, flatté de la confiance que la Reine lui marquoit, s'attacha à elle dans l'eſpérance de la faire ſervir à ſes projets ; &, ſéduit par les charmes de cette princeſſe, ſon cœur alla plus loin qu'il ne vouloit. Ce ne fut d'abord que dans la vue de plaire à Philippe-le-Bel, que Gaveſton fit ſa cour à la Reine ; mais ſes ſoins furent reçus de façon à l'engager d'en rendre de nouveaux. Il ſe promit une conquête plus brillante que toutes celles qu'il avoit faites juſques-là ; & ſi elle ne flattoit pas ſon cœur, elle flattoit trop ſa vanité pour la négliger.

Mortimer, d'une des premieres Maiſons de Normandie, dont les Ancêtres avoient paſſé en Angle-

terre à la ſuite de Guillaume-le-Conquérant, n'avoit pas de moindres prétentions. Il avoit vu Iſabelle dans un voyage qu'il avoit fait en France à la ſuite d'Edouard premier, & il avoit conçu dès ce tems-là un violent amour pour elle, quoiqu'il ne lui eût montré que de l'admiration & du reſpect: elle avoit pénétré ces ſentimens, & lui en avoit ſu gré.

Les trois amans d'Iſabelle chercherent à ſe diſtinguer dans toutes les fêtes qu'on faiſoit pour elle. Il y eut pluſieurs tournois à Boulogne, où les Chevaliers prirent des livrées & des deviſes galantes. Mortimer ſeul affecta d'y paroître ſans aucune diſtinction. Les Dames l'en raillerent le ſoir chez la Reine, qui l'en railla elle-même; &

comme elle avoit cru en être aimée, il y avoit dans ſon ton, ſans qu'elle s'en apperçût, une ſorte d'aigreur.

Il eſt vrai, dit-elle, que Mortimer me donneroit mauvaiſe opinion de la galanteterie angloiſe, ſi je ne la connoiſſois que par lui.

Il y a des ſituations, Madame, lui dit Mortimer, en s'approchant d'elle d'un air ſoumis, où l'on noſe ſe permettre d'être galant.

L'air avec lequel il regarda la Reine auroit ſuffi pour lui faire entendre ce qu'il vouloit lui dire : elle ne put s'empêcher d'en rougir ; & pour n'avoir pas l'embarras de ſe taire, elle fit mine d'avoir quelque choſe à dire au Roi, qui entroit dans la chambre. Mortimer, content d'avoir été entendu, fut encore plus aſſidu à lui faire ſa cour : il

ne perdoit aucune occaſion de ſe montrer à elle : elle ne pouvoit preſque lever les yeux ſans voir Mortimer. Il avoit toutes ces attentions qui deviennent plus flatteuſes à meſure qu'elles tombent ſur de plus petites choſes.

Malgré tant de ſoins, le Comte de Cornouaille étoit préféré : il offroit à la vanité d'Iſabelle un triomphe plus flatteur. C'étoit l'emporter ſur toutes les femmes, que de s'attacher un homme à qui toutes avoient voulu plaire : mais cette préférence n'étoit point une excluſion dans le cœur de la Reine pour ſes autres amans.

Les deux Cours ſe ſéparerent après deux mois de ſéjour à Boulogne. Le Roi, qui avoit remis ſon couronnement après la concluſion

de ſon mariage, fit tout préparer pour la cérémonie : il voulut que Gaveſton y portât la Couronne de Saint Edouard, dont on ſe ſervoit toujours dans ces occaſions, & celle qui étoit deſtinée à couronner la Reine. Les grands Seigneurs d'Angleterre, de tout temps en poſſeſſion de cet honneur, ne purent ſe le voir enlever par un Etranger, ſans en marquer tout leur mécontentement. Leurs plaintes allerent ſi loin, que la Reine en fut allarmée : elle en parla à Gaveſton. Vous les connoiſſez, lui dit-elle, ils paſſent dans un moment du murmure juſqu'à la ſédition : cédez-leur une prérogative dont ils ſont ſi jaloux. Je ne puis céder, Madame, lui dit-il, une diſtinction, un honneur qui a quelque rapport

à Votre Majeſté ; & , puiſque la fortune ne m'a pas donné la Couronne de l'Univers pour la mettre à vos pieds, ſouffrez du-moins que je porte un moment celle qui vous eſt deſtinée.

Vous êtes ſi accoutumé, répondit la Reine, aux diſcours de galanterie, que les choſes qui en ſont les moins ſuſceptibles prennent ce tour-là dans votre eſprit ; mais ſongez que jé vous parle ſérieuſement. Je ſerois plus coupable, Madame, d'oſer dire une galanterie à Votre Majeſté, que de lui avouer une vérité qui n'a pas été en mon pouvoir de lui diſſimuler. Cette déclaration étoit trop préciſe pour n'êtrepas entendue : mais la Reine, trop favorablement diſpoſée pour le Comte de Cornouaille, n'avoit pas la force de s'en offenſer.

Je vous ordonne, lui dit-elle d'un ton qui démentoit fon difcours, de ne me plus parler; je ne veux ni vous croire, ni me fâcher contre vous.

Le couronnement fe fit comme il avoit été arrêté. Gavefton y parut avec une magnificence qui acheva d'irriter les grands Seigneurs. Ceux dont le reffentiment parut le plus vif, furent le Comte de Pembrock, le Comte de Varvick & le Comte d'Arondel. Le premier avoit un motif pour haïr Gavefton encore plus fort que l'ambition : il étoit éperdument amoureux de Mademoifelle de Glocestre; & cette belle perfonne, par une fatalité dont elle gémiffoit, avoit une inclination pour Gavefton dont elle ne pouvoit triompher :

elle eut la douleur de s'appercevoir des ſoins qu'il rendoit à la Reine, & de ne pouvoir s'en diſſimuler le motif. Elle étoit naturellement douce. Sa jalouſie conſerva le même caractere. Elle s'affligeoit ſans concevoir de haîne pour ſa rivale, ni de reſſentiment pour un ingrat.

Comme elle avoit perdu ſon pere & ſa mere de très-bonne heure, elle avoit toujours été ſous la conduite de Madame de Surrey, ſa tante; & ce n'étoit que depuis qu'elle étoit à la Cour, qu'elle étoit auprès de la Comteſſe d'Herefort, ſa ſœur aînée. Quoique Madame d'Herefort eût pluſieurs années de plus que Mademoiſelle de Gloceſtre, elle ne lui avoit jamais fait ſentir aucune ſupériorité. Ses manieres, ſi propres à gagner

la confiance d'une jeune personne pleine de vertu, firent leur effet. Mademoiselle de Glocestre se reprochoit de n'avoir pas fait à sa sœur l'aveu de ce qui se passoit dans son cœur. Elle cherchoit un moment propre à cette confidence ; mais les embarras du voyage de Boulogne & la cérémonie du couronnement où les deux sœurs devoient paroître, les avoient si fort occupées, qu'elles n'avoient presque pas eu le tems de se parler en particulier depuis qu'elles étoient ensemble. Un jour que la Comtesse gardoit le lit pour quelque légere indisposition, & que Mademoiselle de Glocestre étoit seule auprès d'elle : Je vous trouve plus rêveuse qu'à l'ordinaire, ma chere sœur, lui dit la Comtesse; avez-

vous quelque peine que j'ignore ? je ne veux les ſavoir que pour les partager avec vous. Comment pourrai-je, répondit Mademoiſelle de Gloceſtre, en ſe jettant dans les bras de ſa ſœur, vous avouer mes foibleſſes ? Oui, ajouta-t-elle, je dois vous les dire, & pour me punir & pour m'aider de vos conſeils.

Vous ſavez que le Duc de Gloceſtre, notre grand-pere, confia, après la mort de mon pere & de ma mere, mon éducation à Madame de Surrey, ſa fille. Elle a paſſé une partie de ſa vie à la Cour ; & la part qu'elle avoit dans les bonnes graces de la Reine Iſabelle lui en donnoit preſque dans toutes les intrigues & les affaires de ce tems-là : mais, après la mort de cette Princeſſe, elle ne trouva

plus les mêmes agrémens. Marguerite de France, qu'Edouard épousa en seconde noce, donna à Madame de Surrey des dégoûts qu'elle sentit vivement & qui l'obligerent de sortir de la Cour. Il falloit ne pas donner à cette retraite un air de disgrace; &, ce qui étoit aussi nécessaire, il falloit mettre quelque occupation à la place des affaires & des intrigues. La dévotion satisfaisoit à tout cela; & ma tante fut dévote. Les femmes & les hommes qu'elle recevoit chez elle ne pouvoient convenir à une fille de mon âge. Je n'allois dans aucune assemblée, & je ne sortois que pour accompagner ma tante à l'Eglise. Elle alloit toujours dans celle où il y avoit quelque dévotion particuliere; & comme la foule y est

toujours plus grande, un jour que j'avois peine à m'en démêler, un homme que je ne connoiſſois point s'empreſſa de me faire faire place. Comment eſt-il poſſible, me dit-il, en me donnant la main pour m'aider à marcher, qu'une beauté comme la vôtre n'attire pas les reſpects de tous les hommes? Je ſuis cependant bien heureux que la groſſiéreté de ces gens-ci m'ait donné occaſion de voir une auſſi belle perſonne & de lui rendre un petit ſervice. Ma tante, qui entendit qu'on me parloit, ſe retourna, & me fit ſigne de la ſuivre. Je n'eus que le tems de faire la révérence à celui qui m'avoit parlé, ſans oſer preſque le regarder. Je ne le vis cependant que trop pour mon repos. Il vint ſe mettre à quelque

diſtance de nous ; & quoique je ne levaſſe pas les yeux, il me ſembloit cependant qu'il n'avoit ceſſé de me regarder. Je le trouvai pluſieurs jours de ſuite dans les Egliſes où j'allois. Ma tante, ſurpriſe de le voir dans un lieu où ſon air & ſa parure annonçoient quelque deſſein, voulut ſavoir qui il étoit : elle fit queſtionner ſes gens, qui ne firent aucun myſtere du nom de leur maître. Nous apprîmes que c'étoit Gaveſton, le favori du Prince de Galles. Madame de Surrey le ſoupçonna d'être amoureux de moi : elle le connoiſſoit par pluſieurs aventures qui avoient fait du bruit dans le monde. Plus il lui parut aimable, plus elle le trouva dangereux : auſſi ne ſongea-t-elle qu'à lui ôter toutes les occaſions de me voir.

Je n'eus plus la permiſſion de ſortir que les jours que j'étois indiſpenſablement obligée d'aller à l'Egliſe, encore choiſiſſoit-on les Egliſes les plus éloignées & les moins fréquentées. Mais tous ces ſoins ne ſervirent qu'à me faire encore mieux remarquer les empreſſemens de Gaveſton : c'étoit toujours la premiere perſonne que je voyois. Nous ſortions auſſi-tôt que ma tante l'avoit apperçu, & nous allions achever nos dévotions dans un autre endroit ; c'étoit avec auſſi peu de fruit : nous retrouvions toujours Gaveſton. Enfin, laſſée de le fuir inutilement à la ville, Madame de Surrey me mena à la campagne. Gaveſton trouva le moyen de m'y occuper toujours de lui, même par les ſoins qu'il fal-

loit

loit que je priſſe pour l'éviter : il paroiſſoit tous les jours dans quelque nouveau déguiſement, & il ſe conduiſoit de maniere, qu'il ſembloit qu'il ne cherchoit qu'à me voir, & qu'il craignoit preſque d'être vu. Toutes mes femmes étoient gagnées, ſur-tout une d'elles en qui j'avois plus de confiance ; elle ne perdoit aucune occaſion de me parler de Gaveſton ; elle me faiſoit valoir les ſoins qu'il prenoit pour me plaire ; elle me répétoit ſans ceſſe que le plus aimable de tous les hommes, le plus accoutumé à voir ſes ſoins récompenſés, quittoit tous les plaiſirs de la Cour pour venir paſſer une partie de ſon tems, caché dans une maiſon de payſan, ſeulement pour me voir ſans être vu. Ces diſcours

ne faisoient que trop d'impression sur moi ; j'avois eu cependant le courage de refuser une lettre dont elle s'étoit chargée, & je lui avois défendu d'accepter à l'avenir de pareilles commissions.

Gaveston, qui vouloit me parler, imagina d'acheter une terre qui joignoit le parc de la maison de Madame de Surrey : il en fit offrir un prix si fort au-dessus de sa valeur, que le marché en fut bientôt conclu ; & sous prétexte du voisinage, il fit demander à ma tante la permission de la voir. C'eût été une incivilité trop marquée de le refuser. Cette premiere visite se passa en politesse ; ma tante ne me perdoit pas de vue : Gaveston ne me put dire un seul mot, mais il trouva le moyen de me donner

une lettre. Il falloit la prendre ou faire voir à ma tante que je la refusois : pour éviter cet inconvénient, & peut-être encore plus pour lire cette lettre, je me déterminai à la recevoir. Gaveston resta encore quelque tems avec nous ; & quoique j'eusse un très-grand plaisir à le voir, je mourois d'envie qu'il s'en allât, pour avoir la liberté de voir ce qu'il m'avoit écrit.

Dès que je fus dans ma chambre, je décachetai cette lettre avec un battement de cœur que je ne puis vous exprimer. Elle auroit dû m'ouvrir les yeux sur le caractère de Gaveston : quoiqu'elle parlât d'amour, elle n'étoit point tendre ; mais mon sentiment y ajoutoit ce qui y manquoit. Je la relus plus d'une fois ; je la portois toujours

ſur moi, & il m'arrivoit ſouvent de mettre la main dans ma poche pour avoir la ſatisfaction de m'aſſurer qu'elle y étoit. Il ne fut pas poſſible à ma tante d'éviter les viſites de Gaveſton. Le Prince de Galles vint chez lui : il l'engagea à nous venir voir. Que je ſuis foible, ma chere ſœur ! Gaveſton trouva le moyen de me parler en particulier : j'étois bien loin de le connoître aſſez pour être aſſurée de ſes ſentimens, & je lui fis l'aveu des miens. Ma ſincérité, qui ne me permettoit pas de croire qu'on pût tromper ; mon cœur qui me faiſoit juger du ſien, ma malheureuſe ſenſibilité, enfin juſqu'à la beauté du lieu, des jours, tout ſervoit à m'attendrir, tout conſpiroit contre moi. Je ne vous redis

rai point les diſcours que Gaveſton me tint pour me perſuader ; ils ne ſuffiroient pas pour m'excuſer de la promptitude de mon aveu ; je ne répèterois que ſes diſcours, & je ne pourrois rendre la grace & la ſéduction qui les accompagnoit. Bien loin de ſe laiſſer aller à cet air audacieux qui lui eſt naturel, je croyois voir en lui ce reſpect qui raſſure, cette timidité qui caractériſe les grandes paſſions, & qui faiſoit d'autant plus d'impreſſion ſur moi qu'elle étoit plus éloignée de ſon caractère. Il avoit trop d'expérience pour n'avoir pas pénétré mon ſecret, mais il ſembloit l'apprendre : il en recevoit l'aveu avec un tranſport qui tenoit de la ſurpriſe, & qui étoit mêlé d'un doute qu'il affectoit, pour ſe le faire aſſu-

ter davantage. Que vous dirai-je, ma chere sœur ? J'aimois, j'adorois Gaveston ; je ne lui cachai rien de ce que je pensois, & loin d'avoir des remords, je m'applaudissois de ma franchise. Je sentis une douceur inexprimable à la montrer toute entiere ; je crus connoître combien il la méritoit. Nous nous quittames enfin contens l'un de l'autre. Il trouva dans la suite de nouveaux moyens de nous voir, & les difficultés qu'il falloit surmonter pour y réussir, lui donnoient tant d'occupation qu'il n'avoit pas le tems de m'être infidèle.

Le Roi qui avoit dès-lors le dessein de l'éloigner du Prince de Galles, rappella mon frere qui visitoit depuis quelques années les Cours de l'Europe, & lui donna

la charge de Chambellan du Prince. Gaveston y avoit prétendu; & on crut qu'il ne pardonneroit pas au Comte de Glocestre de l'avoir emporté sur lui : mais, loin de marquer de l'éloignement pour mon frere, Gaveston le prévint au contraire par mille marques d'estime : il fit plus, il engagea le Prince, qui avoit d'abord reçu le Comte de Glocestre avec beaucoup de froideur, à le bien traiter. Mon frere fut touché d'un procédé si noble, & il prit dès-lors pour Gaveston cette amitié dont il lui a donné depuis tant de marques.

Peu de tems après, le Comte de Glocestre devint amoureux de Madame Sterling, qui étoit jeune, jolie, & veuve depuis quelque tems. Gaveston connut son amour aussi-

tôt qu'il le connut lui-même. Comme elle étoit encore dans la dépendance de sa famille, mon frere ne pouvoit ni la voir ni lui faire tenir ses lettres qu'avec beaucoup de ménagement. Gaveston, fertile en ressources par l'expérience de ses galanteries, se chargea de lui faciliter l'un & l'autre, & il en vint bientôt à bout. Il trouva le moyen d'introduire la nuit le Comte de Glocestre dans l'appartement de Madame Sterling. Comme elle logeoit chez son pere, homme sévere sur le point d'honneur, Gaveston, pour assurer la sûreté des rendez-vous, passoit dans la rue tout le tems que son ami étoit dans la maison. Tant de soins & tant de marques d'amitié ne trouvoient pas mon frere ingrat : il ne desiroit

qu'une occasion de donner à Gaveston des preuves de sa reconnoissance : c'étoit où celui-ci vouloit le conduire. Après avoir affecté pendant quelques jours un air de tristesse qui fut d'autant plus remarqué qu'il ne lui étoit pas ordinaire, il proposa à Glocestre de venir se promener avec lui dans un jardin qui étoit peu fréquenté. Ils firent quelques tours de promenade, pendant lesquels mon frere ne put arracher de Gaveston que quelques paroles prononcées avec un air distrait & occupé. Pourquoi, lui dit mon frere, me faites-vous un secret de ce qui vous occupe si fort ? Vous n'êtes plus le même depuis quelques jours. Que voulez-vous que je pense de votre amitié, si vous ne me donnez pas

dans votre confiance la même part que vous avez dans la mienne? C'eſt pour ne plus mériter vos reproches, lui dit-il, que je vous ai prié de venir ici; mais je vous avoue que je n'ai plus la force de parler: je vais peut-être perdre cette amitié qui m'eſt ſi chere, & m'ôter une eſpérance qui, toute légere qu'elle eſt, fait pourtant mon bonheur. Non, lui dit mon frere, ma tendreſſe ſera toujours la même, puiſque je ſuis bien sûr que vous ne pouvez rien m'apprendre qui diminue mon eſtime pour vous. Souvenez-vous du-moins, dit Gaveſton, que c'eſt à mon ami & non pas au Comte de Gloceſtre que je fais l'aveu de l'amour que j'ai pour ſa ſœur. Mon frere reſta quelque tems ſans parler, & puis tout d'un

coup embrassant de nouveau Gaveston, l'envie de deviner, lui dit-il, comment il étoit possible que ma sœur, presque ignorée de toute la terre, fût connue de vous, a causé mon silence. Bien-loin d'être fâché que vous l'aimiez, je suis fort aise au contraire que l'alliance vienne encore serrer les nœuds de notre amitié. Ma sœur sait-elle que vous l'aimez ? Je ne vous demande point si elle vous aime : répondez à cette premiere question, & je serai éclairci de la seconde. Gaveston répondit aux amitiés de mon frere par une entiere confiance, & ne lui laissa rien ignorer de ce qui s'étoit passé entre nous.

Je blâmerois ma sœur, lui dit le Comte de Glocestre, & je ne

ſais même ſi je lui pardonnerois d'avoir reçu vos ſoins ſans l'aveu de ceux dont elle dépend, ſi je ne trouvois dans les ſentimens que vous m'avez inſpirés à moi-même de quoi la juſtifier. Je ne vous promets pas de vous ſervir auprès d'elle, je vois que vous n'en avez pas beſoin; mais je vous ſervirai auprès de Madame de Surrey, & je mettrai tout en uſage pour qu'elle vous ſoit favorable auprès de mon grand-pere. Donnez-moi, ajouta-t-il en riant, une lettre de créance auprès de ma ſœur; elle n'oſeroit ſe confier à moi, & j'ai beſoin de concerter avec elle les meſures que nous devons prendre. Gaveſton m'écrivit: mon frere vint me voir le même jour, & me dit en me donnant la lettre dont il étoit char-

gé, qu'il viendroit prendre la réponſe le lendemain.

J'avois beſoin de ce délai pour me remettre ; j'étois dans une confuſion telle que vous pouvez vous la repréſenter. Je paſſai la nuit à étudier ce que je dirois à mon frere ; quoique ſa conduite dût me promettre beaucoup d'indulgence, je mourois de honte de ce qu'il ſavoit ma foibleſſe ; il m'apporta une ſeconde lettre le lendemain, & me demanda ſi j'avois fait réponſe. Je ſuis fâchée, lui dis-je, de m'être miſe à portée de recevoir de pareilles lettres ; j'ai tant de peur d'avoir perdu votre eſtime que je n'ai plus rien à dire à celui qui me les écrit. Je vous avoue, dit le Comte, que j'aurois été très-affligé, ſi je vous avois vu penſer

pour un autre comme vous pensez pour Gaveston : mais j'ai tant d'estime & d'amitié pour lui, il vous aime si véritablement que, bien loin de m'opposer à l'inclination que vous avez l'un pour l'autre, je ferai tous mes efforts pour qu'il obtienne l'agrément de notre famille. Je sai que sa naissance & sa fortune sont bien au-dessous de ce que vous pourriez prétendre ; mais la faveur du Prince, qu'il possede toute entiere, le mettra tôt ou tard dans le rang le plus élevé.

Depuis ce jour, mon frere n'en passoit aucun sans m'apporter des lettres de Gaveston. Je ne dissimulai plus le plaisir qu'elles me faisoient; l'amitié que j'ai toujours eue pour le Comte de Glocestre, étoit bien augmentée depuis qu'il étoit

mon confident : nos converſations ne finiſſoient plus ; & ce qui m'y attachoit davantage , c'étoit les louanges qu'il donnoit à ſon ami. C'eſt toujours un plaiſir d'entendre louer ce qu'on aime, mais ce plaiſir eſt encore plus ſenſible quand les louanges viennent de quelqu'un qui nous eſt cher.

Il falloit, pour la ſatisfaction de Gaveſton & un peu pour la mienne, qu'il pût être reçu chez ma tante : mon frere le ſouhaitoit preſque autant que nous. Il parla à Madame de Surrey , & lui repréſenta qu'il falloit bien que je connuſſe le monde, puiſque je devois y vivre. Ce n'étoit pas par goût que Madame de Surrey : avoit pris le parti de la retraite; d'ailleurs, quelque dévote que ſoit une femme, elle eſt

toujours bien aiſe que des raiſons de bienſéance l'obligent à ſe permettre des amuſemens qu'elle a preſque toujours quittés à regret ; elle conſentit ſans beaucoup de peine à ce que mon frere deſiroit.

Lorſqu'on ſut à la Cour que Madame de Surrey vouloit recevoir du monde, les hommes & les femmes s'empreſſerent d'y venir.

Le Comte de Fembrock devint amoureux de moi dans ce tems-là : il ne perdoit aucune occaſion de me marquer ſon amour. J'étois ſi ſatisfaite de voir Gaveſton, quoique je ne lui parlaſſe preſque jamais, que j'en ſouffrois le Comte de Pembrock avec moins de peine. Il eſt aimable, il pouvoit me plaire, il pouvoit obtenir l'aveu de ma famille, Gaveſton en fut ja-

loux : s'il m'avoit bien aimée, sa jalousie l'auroit rendu plus tendre ; il auroit crû ne me pas assez mériter, & il auroit craint de me perdre : il m'auroit fait des prieres, & non pas des reproches ; mais il avoit plus de vanité que d'amour : il m'écrivit d'abord des lettres remplies de plaintes, & s'approchant de moi pendant que Madame de Surrey étoit occupée à parler à quelqu'un : je vous félicite, Mademoiselle, me dit-il, de vos conquêtes. Savez-vous, ajouta-t-il, qu'on ne conserve pas long-tems les premieres, quand on a tant de plaisir à en faire de nouvelles : j'aimois de trop bonne foi pour m'allarmer de la jalousie de Gaveston, & bien loin d'être blessée du ton dont il me parloit, je lui tins compte de sa

vivacité ; il n'étoit cependant guère possible que je manquasse de politesse pour un homme du rang du Comte de Pembrock ; mais Gaveston ne goûtoit point mes raisons : il me quitta brusquement aussi-tôt que je voulus lui en parler ; il passa deux jours sans m'écrire. Je m'en plaignis à mon frere : il me dit que Gaveston étoit au désespoir, que si je l'avois aimé, je lui aurois fait le sacrifice du Comte de Pembrock, sans qu'il l'eût demandé, & que bien loin d'avoir quelque égard pour sa peine, j'avois regardé le Comte de Pembrock des mêmes yeux. J'aimois Gaveston, je me rangeai de son parti contre moi-même ; je crus avoir tort puisqu'il étoit fâché ; & je me reprochai l'amour de Pembrock,

comme si j'avois eu dessein de le lui inspirer. J'en promis le sacrifice, & je l'écrivis à Gaveston ; il s'appaisa, & nous nous raccommodames. Je fus pénétrée de joie de quelques mots qu'il me dit, nos yeux reprirent leur ancienne intelligence ; Gaveston étoit satisfait, il en paroissoit plus aimable, & je l'en aimois davantage de cette satisfaction que je lui avois donnée ; l'embarras étoit de tenir parole. Pembrock, malgré mes froideurs & presque mes incivilités, ne se rebutoit point ; j'en étois désespérée ; je voyois à tout moment la jalousie de Gaveston prête à s'allumer. Un jour qu'ils étoient tous deux chez Madame de Surrey avec plusieurs personnes de la Cour, on y proposa une partie de prome-

nade dans un jardin à un mille de Londres. Gavefton qui n'ofoit me donner la main, la donnoit à ma tante ; je ne pus refufer celle de Pembrock. Gavefton qui marchoit avant moi avec Madame de Surrey, tourna la tête & jetta fur moi un regard, où je lus fa colere ; je n'y pus faire d'autre chofe que de feindre de m'être fait mal au pied en marchant. Je fis un cri, en difant que je ne pouvois aller plus loin ; on m'aida à rentrer dans la chambre. Je ne fais fi Pembrock avoit vu la maniere dont Gavefton m'avoit regardée ; mais il ne fut point la dupe de mon artifice. Je vois bien, dit-il, Mademoifelle, que c'eft moi qui vous ai porté malheur. J'éviterai à l'avenir de caufer de pareils accidens, mais je

vous demande de vouloir m'entendre encore une fois. Je ne vous dirai rien que de conforme au respect que j'ai pour vous ; il sortit en même-tems ; & me laissa très-interdite & très-embarrassée. Le prétendu accident qui m'étoit arrivé avoit rompu la promenade ; tout le monde s'empressoit à me demander de mes nouvelles. Gaveston s'approcha de moi comme les autres, & trouva le moyen de me parler un moment : qui n'auroit été trompé à tout ce qu'il me dit de tendre pour me remercier de ce que je venois de faire ? cette marque de ma complaisance lui persuadoit que j'avois de la bonté pour lui, & c'étoit le souverain bonheur. Hélas ! je le croyois, & peut-être le croyoit-il aussi lui.

même. La plupart des hommes prennent un ſentiment vif d'amour-propre pour de l'amour ; je ſervois ſi bien celui de Gaveſton, qu'il croyoit être tendre, quand il n'étoit que reconnoiſſant ; je lui dis que Pembrock avoit demandé à me parler ; il ſe croyoit ſi ſûr de mon cœur qu'il conſéntit à cette converſation. Je l'eus dès le lendemain. Ma tante s'étoit accoutumée à me voir avec les hommes qui venoient chez elle ; il arrivoit même aſſez ſouvent quand elle avoit affaire, de me laiſſer dans ſa chambre avec ſes femmes ; elle étoit entrée dans ſon cabinet quand le Comte de Pembrock arriva ; je m'étois miſe ſur un lit pour continuer la feinte de la veille. Sa vue m'embarraſſa ; il s'en apperçut ;

Ne craignez point, me dit-il, Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire, je ne suis pas assez heureux pour être en droit de vous faire des reproches; je me plains seulement de mon malheur, & peut-être me seroit-il moins sensible si je ne prévoyois le vôtre : oui, Mademoiselle, ce rival, que vous me préférez n'est pas digne de vous; il ne connoîtra plus le prix de votre cœur, dès qu'il croira en être assuré ; il lui faut des obstacles à vaincre, & tout malheureux que je suis, je vois que je lui ai fait ombrage. Je me retire, non pas pour faire cesser ses inquiétudes, mais pour vous donner cette marque de respect. Je trouvai tant de franchise dans le procédé du Comte de Pembrock, & j'en ai

tant moi-même, que si je ne lui avouai pas ma foiblesse, je n'eus pas non plus la force de la lui désavouer. J'entends, Mademoiselle, me répondit-il, tout ce que vous n'osez me dire : ma conduite vous prouvera que je mérite votre sincérité. Peut-être connoîtrez-vous quelque jour combien l'attachement que j'ai pour vous est différent de celui de mon rival ; je vous demande alors de vous souvenir que mon cœur n'a jamais été sensible que pour vous. Je vois, ajouta-t-il, en me regardant, que ce que je viens de vous dire vous déplaît ; mais pardonnez quelque chose à un homme à qui vous avez inspiré un amour qui ne finira jamais, & à qui vous venez d'ôter toute espérance,

rance. Quelques perſonnes qui entrerent mirent fin à une converſation que je ne pouvois plus ſoutenir. Le Comte de Pembrock ſortit & partit le lendemain pour la campagne. Les premiers jours qui ſuivirent ſon éloignement, furent pleins de douceur. Gaveſton redoubla d'attention & de vivacité.

Pluſieurs hommes de la Cour me rendirent des ſoins : mais il eſt vrai qu'une femme n'a point d'amans quand elle n'en veut point avoir. Les miens ſe laſſerent d'une perſévérance inutile, & me laiſſerent jouir du plaiſir de prouver à Gaveſton que je ne voulois plaire qu'à lui. Ce tems heureux & le ſeul heureux de ma vie, ne dura guères; j'eus bientôt lieu de m'appercevoir que l'eſprit de Gaveſton

avoit plus beſoin d'occupation que ſon cœur. Au lieu de cette vivacité qu'il marquoit auparavant pour trouver une occaſion de me dire un mot; il laiſſoit échapper celles qui ſe préſentoient naturellement: c'étoit moi qui me plaignois, j'avois pris ſon rôle, & il n'avoit pas pris le mien: mais quelle différence dans nos procédés. Je n'avois point examiné ſi ſes inquiétudes étoient raiſonnables; je m'affligeois de ce qui l'affligeoit; je n'avois jamais vu que ſa peine, & j'avois mis tout en uſage pour la faire ceſſer. Lui, au contraire, m'écoutoit avec une eſpece de joie tranquille; je liſois dans ſes yeux que le plaiſir d'être aimé ne lui laiſſoit point d'attention pour les peines que ma tendreſſe me donnoit.

Mon frere à qui je confiois mes inquiétudes n'étoit nullement propre à cette confidence; son amour pour Madame Sterling ne lui apprenoit pas ces délicatesses ; c'étoit de ces sortes d'attachemens où le cœur n'a point de part. Sa maitresse & lui se brouillerent pourtant comme s'ils s'étoient bien aimés ; Gaveston fut encore chargé de négocier la réconciliation ; il vit plusieurs fois Madame Sterling ; on ne parla d'abord que de ce qui faisoit le sujet de leur entrevue.

Chez les femmes de ce caractère, le plaisir d'un nouveau triomphe l'emporte toujours sur l'intérêt de l'amant. Gaveston étoit l'homme de la Cour le mieux fait, & le plus à la mode : que de raisons pour éveiller la coquetterie de Ma-

dame Sterling ! il étoit à-peu-près dans les mêmes diſpoſitions qu'elle ; d'ailleurs la ſingularité de l'aventure le piquoit. Que vous dirai-je ? Ils manquerent à ce qu'ils devoient à l'amitié & à l'amour ; & comme ils avoient l'un & l'autre intérêt de cacher leur perfidie, mon frere obtint ſa grace, & fut reçu à l'ordinaire.

Gaveſton me voyoit avec la même aſſiduité. Je ne ſai ſi les reproches qu'il ſe faiſoit l'attendriſſoient pour moi ; mais j'étois plus contente de lui que je ne l'avois été depuis quelque tems.

Un jour que j'étois occupée à aſſortir des pierreries, une de mes femmes me montra une bague d'un très-grand prix que je me ſouvins d'avoir vue à Gaveſton ; je

voulus ſavoir de qui elle la tenoit; elle me dit qu'elle n'étoit point à elle, & que Gaveſton l'avoit donnée à ſa ſœur, qui étoit Femme-de-chambre de Madame Sterling. Un préſent de cette conſéquence me fit naître de grands ſoupçons; mais je ne pus alors en ſavoir davantage : il fallut aller dans l'appartement de ma tante, où j'étois attendue. Gaveſton y étoit. Ce que je venois d'apprendre me donnoit une inquiétude que je ne pouvois diſſimuler. Il s'en apperçut; & s'approchant de moi ſous quelque prétexte, d'où vient, me dit-il, Mademoiſelle, l'air que je vous vois? j'en dois être allarmé. Je n'ai point d'inquiétude, répondis-je, ou dumoins je n'en devrois point avoir. Ces paroles & le ton avec lequel

je les prononçai l'étonnerent : il n'osa me parler davantage dans ce moment ; & prenant le tems qu'on étoit occupé à regarder des marchandises de France, qu'on apportoit à Madame de Surrey : que vous m'allarmez, dit-il, Mademoiselle ! ce que vous m'avez dit & l'attention que je vous vois, depuis deux heures, d'éviter mes regards, me fait craindre d'être le plus malheureux des hommes. Il prononça ces mots avec un air si attendri, qu'à mon ordinaire je crus être injuste de le soupçonner. Il me vint dans l'esprit que la bague avoit été donnée pour mon frere. Cette idée fut bientôt la plus forte dans mon esprit, & j'agis avec lui le reste de la journée comme à l'ordinaire. Dès que je fus seule,

mes ſoupçons me revinrent. Je fis appeller cette femme. Elle étoit à moi depuis peu de tems, ainſi elle ignoroit quel intérêt je pouvois prendre à ce qui regardoit Gaveſton. Elle a de l'eſprit, elle comprit bien vîte de quoi il étoit queſtion ; elle m'aſſura qu'elle ſeroit inſtruite de tout ce que je voudrois ſavoir. J'attendis cet éclairciſſement avec l'impatience & le trouble que vous pouvez vous figurer. Il s'agiſſoit d'apprendre ſi un homme que j'aimois, & dont je me croyois aimée, étoit digne de ma tendreſſe ou de mon indignation. Quelle ſituation ! il n'en eſt pas de plus cruelle. Je fus deux jours dans cet état, pendant leſquels, pour ne pas être obligée de voir du monde, je feignis une légere

indiſpoſition. Enfin j'appris ce que je craignois tant de ſavoir, que Gaveſton étoit coupable & ne méritoit pas d'être aimé. Ma Femme-de-chambre, inſtruite par ſa ſœur, me rapporta les détails de cette intrigue. J'aurois pu pardonner une galanterie, mais comment pardonner la tromperie qu'il avoit faite à ſon ami? Il n'y avoit pas moyen de l'excuſer là-deſſus, & je vous avoue que j'en étois ſenſiblement affligée. Je vis bien qu'il falloit rompre. Je continuai pendant quelques jours de garder la chambre pour m'affermir dans mes réſolutions. Mon frere m'embarraſſoit : il me ſembloit que je ne devois pas lui dire ce que je ſavois de la conduite de ſon ami. Les querelles entre les hommes ſont

toujours dangereuſes ; mais c'étoit bien moins la prudence que la crainte de faire du mal à un homme que je croyois pourtant haïr. Je me déterminai enfin de dire à mon frere qu'il y avoit encore ſi peu d'apparence que la fortune de Gaveſton pût devenir telle qu'il la faudroit pour obtenir le conſentement de mon grand-pere, que je croyois qu'il étoit de mon devoir de ne plus recevoir ſes ſoins. Et pourquoi donc les avez-vous reçus, me dit mon frere, avec une eſpèce de colere? Parce que vous m'y autoriſiez, lui répondis-je, & que j'eſpérois que les choſes changeroient. Eſpérez-le donc encore, me répliqua-t-il, & ne déſeſpérez pas mon ami, ſi vous ne voulez me déſeſpérer

moi-même. La vivacité de mon frere, qui rendoit Gaveſton encore plus coupable, me donna la force de lui réſiſter. Je lui fis ſi bien voir que ma réſolution étoit priſe & je la colorai de tant de raiſons, qu'il fut obligé de ſe rendre & de prendre la commiſſion de dire à Gaveſton les diſpoſitions où j'étois. Il étoit chez Madame de Surrey où il attendoit mon frere pour ſavoir de mes nouvelles. Ils ſortirent enſemble : dès qu'ils furent ſeuls, mon frere rendit compte, avec tous les ménagemens de l'amitié la plus tendre, de la converſation qu'il venoit d'avoir avec moi. Quelle ſurpriſe pour Gaveſton, qui croyoit aimé, & qui n'avoit jamais penſé qu'il pût jamais ceſſer de l'être ! L'amour-propre & l'amour

qu'il avoit pour moi lui causoient la plus sensible douleur qu'il eût encore éprouvée : il ne pouvoit comprendre d'où lui venoit son malheur : l'aventure de Madame Sterling n'en pouvoit être cause, puisque mon frere l'ignoroit. Il le pria de se charger d'une lettre. Mon frere vint me l'apporter : il fit inutilement tout ce qu'il put pour que je l'ouvrisse ; il fallut la rapporter à Gaveston telle qu'il la lui avoit donnée. J'en usai de même de plusieurs autres ; &, pour achever de le désespérer, Milord Pembrock, qui n'avoit pas trouvé dans l'absence les secours qu'il en avoit espérés, étoit revenu de la campagne aussi amoureux qu'auparavant : il n'avoit pu résister au plaisir de me revoir. Je le reçus mieux

que je n'avois fait jusques-là. Il ne se flatta point de devoir à lui-même ce changement ; comme il ne voyoit plus Gaveston si souvent chez Madame de Surrey & qu'il s'apperçut que, quand il y étoit, il n'osoit me parler, il comprit la vérité : il m'en parla avec tant d'honnêteté & de discrétion qu'il augmenta l'estime que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour lui : insensiblement je m'accoutumai à lui parler plus qu'à un autre : à la vérité c'étoit de choses indifférentes; mais c'étoit toujours une distinction, & il en sentoit le prix. Gaveston ne pouvoit contenir sa jalousie. Je l'évitois avec tant de soin qu'il n'avoit pu ni me faire des reproches, ni savoir le sujet de sa disgrace. La colere où j'étois

s'accrut encore par une circonſtance que le haſard me fit ſavoir. Deux hommes s'étoient battus, à l'entrée de la nuit, dans la rue où logeoit Madame Sterling; Gaveſton les avoit ſéparés. Je jugeai qu'il ne s'étoit trouvé là ſi à-propos que parce qu'il vouloit entrer chez cette femme. J'avois été pluſieurs fois tentée de lui accorder la converſation qu'il me demandoit avec tant d'inſtance, mais le plaiſir que j'imaginois à l'accabler de reproches m'étoit ſuſpect.

Mon frere, fâché de la maniere dont je traitois ſon ami, étoit froid avec moi, & ne me parloit plus en particulier. Le Comte de Pembrock, au contraire, ne perdoit pas une occaſion de me marquer la vivacité de ſon amour. Son pere,

qui vivoit encore dans ce tems-là, desiroit beaucoup une alliance comme la nôtre; il ne fut pas plutôt informé de la passion de son fils, qu'il en parla à mon grand-pere, dont il étoit ami. Le vieux Comte de Glocestre entra avec plaisir dans le projet : il lui promit qu'il en parleroit à Madame de Surrey. Pour moi, il comptoit sur mon obéissance, & crut qu'il étoit inutile de me faire part de ses desseins.

Milord Pembrock, charmé d'avoir une aussi agréable nouvelle à donner à son fils, qu'il aimoit tendrement, le fit appeller. Remerciez-moi, lui dit-il; je viens de conclure votre mariage avec Mademoiselle de Glocestre : si vous m'aviez fait votre confident, j'aurois

travaillé plutôt à vous rendre heureux. Le Comte de Pembrock, ſurpris & troublé par la crainte que je ne le ſoupçonnaſſe d'avoir été de moitié dans les démarches que ſon pere avoit faites auprès de mon grand-pere, gardoit le ſilence. L'eſpérance dont il étoit flatté & la crainte que je ne vouluſſe pas conſentir à ſon bonheur le partageoient tour-à-tour. Enfin, prenant ſon parti, je vous demande en grace, Monſieur, lui dit-il, de n'aller pas plus loin avec le Duc de Gloceſtre, & de l'engager à ne point parler à Madame de Surrey. J'ai beſoin de quelque tems pour me réſoudre à l'engagement que vous voulez que je prenne; je vous demande cette complaiſance. Milord Pembrock, qui ſavoit ſon

fils amoureux, fut très-étonné de lui trouver si peu d'empressement. Il lui représenta tous les obstacles qui pouvoient naître ; mais son fils demeura ferme à demander du tems, & l'obtint. Je n'avois jamais reçu de lettre de lui ; je fus très-étonnée quand une de mes femmes m'en remit une. Mon premier mouvement fut de la lui renvoyer ; mais comme je connoissois son respect pour moi, je crus que puisqu'il m'écrivoit, il avoit quelque chose de très-important à me dire : j'ouvris sa lettre. Il me mandoit qu'il étoit de la derniere importance pour moi que je lui accordasse une conversation, & comme il étoit difficile que ce pût être chez ma tante, il me proposoit d'aller à l'Abbaye des Bénédictines, dont

ſa tante eſt Abbeſſe, & où ma ſœur eſt Religieuſe : je ne fis aucune difficulté de lui parler : il m'aſſuroit que ce ſeroit en préſence de ma ſœur. Je ne ſoupçonnai point le Comte de Pembrock de vouloir me tromper : je jugeai qu'il s'agiſſoit de quelque choſe d'important, & je me déterminai, comme il me le propoſoit, d'aller à l'Abbaye. Le jour fut pris au lendemain. Je vous prie, Mademoiſelle, me dit-il auſſi-tôt qu'il me vit ſeule avec ma ſœur, de croire que je n'ai point de part à ce que je vais vous apprendre, & que quelque grand que fût pour moi le plaiſir qu'on me promet, je ne l'accepterai jamais, ſi c'eſt un malheur pour vous. Il me conta enſuite ce qui s'étoit paſſé entre

Milord Pembrock & lui. Il faut vous aimer, ajouta-t-il, Mademoiselle, aussi parfaitement que je vous aime, pour avoir eu la force de cacher ma passion. Quel plaisir de pouvoir dire que vous êtes la plus adorable personne du monde & la mieux adorée ! Je vous ai sacrifié ce plaisir. Votre intérêt le demandoit : il falloit, pour ne point vous exposer à des désagrémens, me charger seul de la suite de cette affaire. Rien n'étoit plus noble & plus généreux que le procédé du Comte de Pembrock. J'en fus touchée jusqu'au point de verser des larmes ; il s'en apperçut, & se jettant à mes pieds, laissez-vous attendrir, me dit-il, Mademoiselle, pour un homme pour qui vous avez déja quelque estime :

le tems & mon amour feront le reste, sur-tout quand votre devoir sera pour moi. J'avois laissé parler le Comte de Pembrock sans lui répondre ; je rêvois profondément à ce que je devois faire. La raison étoit pour lui ; mais mon cœur n'en étoit pas d'accord. Vous ne me répondez point, me dit-il ; peut-être êtes-vous moins touchée du sacrifice que je vous fais que de la peine de me devoir quelque chose. Non, lui répondis-je enfin, je suis pénétrée de reconnoissance, mais accordez-moi à moi-même le tems que vous avez demandé. Hélas ! me dit le Comte, qu'il y a d'ingratitude à être reconnoissante comme vous l'êtes ! N'importe, je vous ai rendue la maitresse de mon sort, & quoi qu'il

m'en coûte, je ſouſcrirai à ce que vous ordonnerez ; mais ſouffrez du moins les témoignages d'une paſſion dont vous ſerez peut-être touchée quand elle vous ſera bien connue.

J'étois déterminée à vaincre la malheureuſe inclination que j'avois pour Gaveſton, & l'admiration que me donnoit le procédé du Comte de Pembrock me faiſoit tant d'illuſion, que je me flattai que je n'avois beſoin que d'un peu de tems, & que je l'épouſerois enſuite ſans aucune répugnance ; & ſi je ne lui promis pas, je le lui laiſſai du moins eſpérer. Nous nous ſéparames ; il étoit content, & je croyois preſque l'être.

Je me mis au lit en rentrant chez ma tante : j'avois beſoin d'être

feule pour démêler mes propres fentimens. Je me livrai d'abord à toute l'eftime que j'avois pour le Comte de Pembrock ; mais plus je l'eftimois, & plus je trouvois que je ne devois l'époufer que quand je ferois fûre que je pourrois l'aimer. Il devint encore plus affidu chez Madame de Surrey. Je lui donnois toutes les occafions de me parler que la bienféance me permettoit : je m'exagérois à moi-même fon mérite & ce qu'il avoit fait pour moi ; j'évitois Gavefton avec foin, & il me fembloit que cet effort me coûtoit moins tous les jours.

Mon frere n'avoit aucune connoiffance de ce qui s'étoit paffé entre Milord Pembrock & le Duc de Glocestre : j'avois cru ne lui en

devoir point parler ; mais comme Gavefton faifoit toujours des tentatives pour me voir, & que la liberté qu'il avoit acquife chez Madame de Surrey pouvoit enfin lui en faire naître l'occafion, je me déterminai à dire à mon frere ce que je lui avois caché jufques-là, pour qu'il l'engageât à ne plus faire de démarches, inutiles pour lui & embarraffantes pour moi. Il m'écouta avec furprife. Eft-il poffible, me dit-il, que vous puiffiez vous réfoudre à faire le malheur d'un homme qui vous adore, & à me rendre malheureux moi-même ? car vous n'ignorez pas que les malheurs de mon ami font les miens. Si quelqu'autre m'avoit dit en faveur de Gavefton tout ce que mon frere me difoit,

peut-être en aurois-je été touchée, mais plus il me parloit pour lui, plus il me le faiſoit voir coupable. Je fus preſque tentée de lui dire ce que je ſavois de ſa perfidie ; mais les mêmes raiſons qui m'avoient arrêtée, m'arrêterent encore : il me quitta très-mécontent de n'avoir pu rien gagner ſur mon eſprit. Quelque chagrin qu'il eût d'avoir à annoncer une auſſi fâcheuſe nouvelle à ſon ami, il falloit pourtant la lui dire. Il alla chez le Prince, où il contoit le trouver : on lui dit qu'il n'y avoit point paru ; que le Prince étoit enfermé avec le Roi, & qu'il ne verroit perſonne ce ſoir-là. Gaveſton entroit au Palais comme mon frere en ſortoit. Ils raiſonnèrent quelque-tems ſur cette conférence

du Prince & du Roi, qui n'étoit pas ordinaire. Mon frere reconduisit Gavefton chez lui ; & commençant par l'embraffer avec beaucoup de tendreffe : vous favez, mon cher Gavefton, lui dit-il, que j'avois toujours efpéré que nous ferions unis par les liens du fang comme nous le fommes par ceux de l'amitié. Quoi ! s'écria Gavefton, Mademoifelle de Gloceftre veut m'abandonner ! je m'étois flatté que ces froideurs dont je ne connoiffois point la caufe, ne tiendroient point contre mon amour, je les ai fupportées par refpect pour elle, fans ofer prefque m'en plaindre. Mais puifque ce refpect tourne contre moi, je veux la voir, je veux lui parler, je veux lui demander raifon de fon changement, je
veux

veux lui montrer tout mon déſeſpoir ; elle en ſera touchée. Je l'aime trop pour ne pas conſerver un peu d'eſpérance. Par pitié, faites que je lui parle, diſoit-il à mon frere ; vous ſeul pouvez me rendre un ſervice auquel ma vie eſt attachée. Si elle perſiſte après cela dans ſon deſſein, je ne vous importunerai plus de mes plaintes.

Le Comte de Gloceſtre ſouhaitoit preſque autant que Gaveſton qu'il pût me voir : cependant il ne conſentit à rien qui pût intéreſſer ma réputation. Après avoir cherché pluſieurs moyens, ils s'arrêterent à celui de gagner le Portier de Madame de Surrey & de l'obliger, dès que Gaveſton ſeroit chez elle, de renvoyer tout le monde. Mon frere ſe chargea d'adreſſer à

ma tante un homme pour traiter avec elle d'une affaire qui l'intéressoit beaucoup. Tout s'exécuta le lendemain comme il l'avoit réglé : je vis entrer Gaveston & peu après l'homme qui étoit envoyé par mon frere : il sembloit que ma tante eût été d'accord avec eux. Je voulus me retirer quand elle entra dans son cabinet ; elle m'ordonna de rester, & dit à une de ses femmes de demeurer avec moi. Cette femme n'étoit point suspecte à Gaveston : il avoit mis presque tous les gens de Madame de Surrey dans ses intérêts. Dès qu'il ne fut vu que d'elle, il se jetta à mes pieds. Je ne partirai point d'ici, Mademoiselle, me dit-il, que vous ne m'ayez appris quel est mon crime. Peut-être n'étois-je pas digne

des bontés que vous avez eues pour moi ; mais enfin vous les avez eues ; vous m'avez laissé croire que je ne vous étois pas indifférent : je suis le même que j'étois alors. Par quel malheur ai-je perdu un bien qui faisoit tout mon bonheur ? Je ne veux point chercher à vous attendrir par les marques de mon désespoir ; tout grand qu'il est, je saurai vous le cacher, s'il ne doit qu'exciter votre pitié : c'est à votre cœur seul que je veux devoir le retour de vos bontés. Parlez, Mademoiselle, dites-moi un mot, mais songez que la réponse que vous m'allez faire décidera de mon sort ; & , sans vous importuner de mes plaintes, je saurai me venger sur moi-même de mon malheur.

Le tort dont il me parloit étoit le

ton d'un homme véritablement touché, & je crois qu'il l'étoit : il m'aimoit alors, & il m'aimeroit encore, si la vanité de plaire n'étoit en lui plus forte que tout autre sentiment. J'étois cependant si prévenue de ses perfidies, que je l'écoutois presque avec indifférence ; j'eusse bien voulu les lui reprocher, mais je trouvois que je me vengeois encore mieux en lui laissant croire que mon changement n'avoit point de cause.

Mais, malgré mes résolutions, quelques mots qui m'échapperent alloient m'attirer un éclaircissement, sans l'arrivée de mon frere. Il se jetta en entrant sur une chaise, comme un homme accablé de douleur. Mes inquiétudes n'étoient que très-bien fondées, mon cher

Gaveſton, lui dit-il; le Prince m'a envoyé chercher pour me charger de vous apprendre qu'il a été obligé de conſentir à votre exil : il a réſiſté autant qu'il a pu; il n'a cédé que dans la crainte d'augmenter par ſa réſiſtance la colere du Roi; il craint même que vous ne ſoyez arrêté; il vous prie de paſſer ſur les terres de France, où vous ſerez à l'abri de la rage de vos ennemis. Hé! que m'importe leur rage, répondit-il, Mademoiſelle de Gloceſtre vient de me mettre au point de ne les plus craindre : la vie m'eſt odieuſe. Je ne fuirai point comme veut le Prince; j'irai au contraire me préſenter au Roi; quelque irrité qu'il ſoit, il ne ſauroit me rendre plus miſérable que je le ſuis. La

disgrace de Gaveston m'avoit changée en un moment ; je ne le voyois plus coupable, je ne le voyois que malheureux, & le retenant comme il se disposoit à sortir : non, non, lui dis-je, vous n'irez point, & si vous m'aimez, vous ferez tout ce qu'il faut pour vous mettre en sûreté. Quoi ! s'écria-t-il, en se jettant de nouveau à mes pieds avec des transports de joie qu'il ne pouvoit contenir, vous vous intéressez encore à moi, vous ne voulez pas que je périsse ? grand Dieu, que je suis heureux ! La joie le transportoit au point qu'il n'étoit plus maître de ses actions : il m'embrassoit les genoux, il baisoit mes mains, sans que je pusse l'en empêcher. J'avoue que ce moment fut aussi doux pour

moi que pour lui : je ne contraignois plus mes ſentimens, & bien loin de me reprocher ma tendreſſe, j'avois un plaiſir vif à ſentir que j'aimois. Mon frere ſe déſeſpéroit de ne pouvoir ſe faire écouter de Gaveſton : il fallut que je fiſſe uſage de mon pouvoir pour l'obliger à ſonger aux meſures qu'il y avoit à prendre. Nous convinmes qu'il falloit dire à Madame de Surrey ce qui ſe paſſoit. Son amitié pour Gaveſton, & plus encore ſa haîne pour le Gouvernement nous aſſuroit ſon ſecours. Auſſi entra-t-elle effectivement avec beaucoup de vivacité dans tout ce que lui & mon frere propoſerent : elle promit d'aſſurer la fuite de Gaveſton. Ils convinrent qu'il paſſeroit le reſte de la journée

chez elle ; qu'on n'y recevroit personne, & que mon frere & un Gentilhomme attaché à notre Maiſon, en qui on pouvoit prendre confiance, le conduiroient à l'entrée de la nuit au port, où il trouveroit un vaiſſeau qui feroit voile dans le moment qu'il feroit embarqué.

Nous eumes pluſieurs occaſions de nous parler juſqu'au moment qu'il partit. J'étois preſſée alors de lui expliquer mes ſujets de plaintes, non pas pour entendre ſes juſtifications, il n'en avoit plus beſoin, mais pour me juſtifier moi-même. Il me dit tout ce qu'il voulut, & je crus tout ce qu'il me dit.

La joie dont nos cœurs étoient pleins ne nous laiſſa pas ſentir

toute l'amertume de notre séparation. Les mesures pour assurer sa fuite étoient d'ailleurs si bien prises, qu'il n'y avoit presque aucun lieu de craindre. Le plaisir de le voir suspendoit mes craintes ; mais aussi-tôt que je l'eus perdu de vue, je ne vis que des périls & je vis tous ceux qui étoient possibles. Mon frere devoit venir nous rendre compte de ce qui se seroit passé : il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient partis, que je m'allarmois de ce qu'il n'étoit pas encore de retour ; & quoique la nuit fût fort sombre, je me tenois à la fenêtre, & le plus petit bruit me faisoit tressaillir. Je passai plusieurs heures dans cet état : chaque moment ajoutoit quelque chose à mes allarmes ; enfin mon frere parut, &

me fit un ſigne dont nous étions convenus ; & comme il étoit trop tard pour entrer chez ma tante, il remit au lendemain à m'en dire davantage.

Ils avoient été arrêtés par le Prince, qui avoit voulu embraſſer ſon favori avant de s'en ſéparer, & l'aſſurer lui-même qu'il partageroit un jour ſon pouvoir. (Vous voyez qu'il lui a tenu parole.) Mon frere me rendit compte de toute leur converſation : Gaveſton l'en avoit prié, & l'avoit chargé de m'aſſurer qu'il ne ſouhaitoit cette fortune qu'on lui promettoit que pour être moins indigne de moi. J'avois été ſi occupée de ma joie & de ma crainte que je n'avois preſque pas penſé à la ſituation où j'étois avec le Comte de

Pembrock : d'ailleurs, quand on est bien plein d'un sentiment, on croit que tout ce qui le favorise sera aisé, sur-tout quand les difficultés ne sont pas présentes : mais quand il fut question d'examiner avec mon frere la conduite que je devois tenir, nous nous y trouvâmes très-embarrassés par les espérances que je lui avois laissé concevoir. La franchise étoit le seul parti honnête & le seul digne de moi : quoiqu'il pût être périlleux, je m'y déterminai sans balancer. Cependant il étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé ; on lui avoit dit à la porte de Madame de Surrey qu'elle n'y étoit pas, justement dans le moment que Gaveston y entroit : on lui avoit fait dans la journée la même ré-

que chose que l'heureux Gaveston? il sortit sans attendre la réponse, & laissa la Reine plus étonnée qu'offensée de sa hardiesse; il fut traité quand il se présenta devant elle aussi favorablement qu'il l'avoit toujours été.

Le Comte de Varvick qui s'étoit acquitté des ordres qu'il avoit reçus du Duc de Lancastre, avoit su que l'inconnu avoit été accompagné par deux gentilshommes du Comte de Glocestre, & qu'il étoit actuellement chez le Comte de Cornouaille.

M. de Lancastre n'avoit pas besoin de ce nouveau motif pour haïr le Comte de Cornouaille. Que n'osera point cet audacieux favori, disoit-il au Comte de Varvick, puisqu'il ose prendre ouvertement la défense de mon ennemi?

Ne doutez pas que lui & Gloceſtre n'aient quelque projet qu'il eſt important à la ſûreté publique de découvrir. Je vous charge de ce ſoin, & vous connoîtrez combien il eſt néceſſaire de traverſer les liaiſons de ces deux hommes & de l'inconnu, quand je vous aurai confié les raiſons que j'ai pour la craindre.

Le Duc de Lancaſtre, accoutumé à n'exercer la généroſité que pour ſervir ſon ambition, ne jugeoit pas mieux des Comtes de Cornouaille & de Gloceſtre. Cependant cette généroſité qu'il étoit ſi éloigné de comprendre, avoit été le ſeul motif de l'aſile que M. de Cornouaille accordoit à l'inconnu. Ces deux gentilshommes du Comte de Gloceſtre, chargés

de le conduire, s'étoient apperçus que le ſang qu'il perdoit l'alloit faire tomber en foibleſſe. Ils n'héſiterent pas à le faire porter chez le Comte de Cornouaille, dont la maiſon étoit près du lieu où ils étoient. On mit le bleſſé dans un appartement, les Chirurgiens qui furent promptement appellés, déclarerent que la perte du ſang avoit été ſi conſidérable que, quoique les bleſſures fuſſent légères, on ne pouvoit, ſans expoſer ſa vie, le tranſporter ailleurs.

Pendant les premiers jours, les Comtes de Gloceſtre & de Cornouaille ſe contenterent de s'informer de ſes nouvelles, & ne chercherent point à le voir. Mais auſſitôt que l'inconnu fut en état de ſortir de ſa chambre, il leur fit

demander la permiſſion de les remercier ; il s'acquitta de ce devoir d'un air ſi noble, qu'il augmenta l'envie qu'ils avoient déja de le connoître.

Si on jugeoit des choſes par ce qu'elles ſont effectivement, lui dit le Comte de Glocestre, c'eſt M. de Cornouaille & moi qui vous devrions des remerciemens de nous avoir donné occaſion de ſervir un auſſi brave homme que vous, & ſi nous ne craignions, ajouta le Comte de Cornouaille, d'être indiſcrets, nous vous ſupplierions de vous faire connoître plus particuliérement à nous. Les raiſons que j'ai de me cacher, répondit l'inconnu, diſparoiſſent quand il s'agit de vous prouver mon obéiſſance. Je me trouve même heureux

que la curiofité que vous daignez avoir, me donne lieu de vous marquer par ma confiance une reconnoiffance dont apparemment je ne pourrai jamais vous donner d'autres marques. Je fuis de la maifon de..... une des plus illuftres de Normandie, & qui a eu l'avantage de s'allier plufieurs fois à fes Souverains : mon pere attaché à fes premiers maîtres, ne vit qu'avec chagrin notre Province réunie à la Monarchie Françoife ; il conferva toujours fon attachement pour les Rois d'Angleterre. Mon pere élevé dans les mêmes fentimens dédaigna long-tems de fe montrer à la Cour de France, perfuadé d'ailleurs qu'un nom comme le fien, foutenu de beaucoup de mérite, lui fuffifoit. Une charge

considérable qui étoit à sa bienséance vint à vaquer, il la demanda avec la fierté d'un homme qui sen ses avantages ; mais les ministres sont ordinairement plus attentifs à mettre dans les places ceux qui conviennent à leur politique, que ceux qui conviendroient aux places. Mon pere fut refusé, & se retira chez lui avec un mécontentement qu'il n'eut pas soin de dissimuler.

Une révolte qui arriva à Rouen au sujet d'un nouvel impôt qu'on vouloit y établir, fournit aux ennemis de M. de..... le prétexte dont ils avoient besoin pour le perdre : il fut accusé d'avoir des intelligences avec le Roi d'Angleterre, & d'avoir, de concert avec le Prince, fomenté la révolte. On lui fit son procès, & il porta sa tête sur un échafaud,

bien moins pour expier un crime qui n'a jamais été bien éclairci, que pour délivrer les Miniſtres d'un homme que ſon mérite leur rendoit redoutable. Mon extrême jeuneſſe me déroba la connoiſſance de mon malheur. Ma mere ne ſurvécut à mon pere que de quelques mois : elle chargea, en mourant, mon grand-pere maternel de mon éducation. Tous les biens de notre Maiſon avoient été confiſqués, & le peu qu'on en put ſauver fut remis à mon grand-pere. Les hommes ſont bien plus glorieux de porter un nom illuſtre qu'ils ne ſont humiliés des taches que le crime a attachées à ces noms : auſſi ne me fit-on quitter le mien que parce qu'il étoit odieux à la Cour & qu'il étoit devenu une exclusion

exclusion à la fortune. Je pris celui de Saint-Martin, & je ne parus dans le monde que comme un simple Gentilhomme : mais la connoissance de ce que j'aurois dû être me faisoit souffrir de ce que j'étois. Les progrès que je faisois dans toutes les choses qu'on m'enseignoit firent naître pour moi, dans le cœur de mon grand-pere, une ambition qu'il n'avoit jamais eue pour lui-même : il espéra que je rétablirois notre Maison dans son ancien lustre. Comme le malheur de mon pere avoit été principalement fondé sur ses liaisons avec le Roi Edouard, il jugea que c'étoit à la Cour de ce Prince que je devois tenter la fortune. Je fus envoyé à Londres à l'âge de vingt ans & adressé à Milord Lascy, à

qui j'appartenois, & qui se faisoit honneur de tirer son origine de notre Maison. Je l'instruisis de ma véritable condition; je le priai de me faire obtenir de l'emploi à la guerre, & d'attendre, pour me faire connoître, que j'eusse acquis quelque réputation. Milord Lascy me reçut comme un homme dont l'alliance l'honoroit, & ne voulut pas permettre que je logeasse ailleurs que chez lui. A l'égard de l'emploi que je demandois, il n'étoit pas à portée de l'obtenir. Le Roi Edouard qui avoit reconnu en lui une ambition démesurée, l'avoit toujours écarté des affaires, & en avoit fait par-là un républicain zèlé. Sous prétexte de maintenir la liberté, Milord Lascy satisfaisoit sa jalousie contre ceux qui

obtenoient dans le Gouvernement une place qu'il auroit voulu occuper. Le Duc de Lancaſtre, à qui il avoit reconnu des inclinations pareilles aux ſiennes, lui avoit paru propre à être chef d'un parti. Dans cette vue, il s'étoit attaché à lui, lui avoit promis ſa fille, qui étoit le plus grand parti d'Angleterre; & fondoit ſur cette alliance les plus grandes eſpérances pour l'avenir.

Mademoiſelle de Laſcy n'avoit encore que douze ans; elle étoit élevée chez ſon pere. Je ne vis d'abord en elle qu'un enfant qui avoit des graces & des agrémens de ſon âge; & ſi Milord Laſcy ne m'avoit engagé à lui enſeigner quelques airs françois qu'elle avoit envie d'apprendre, je l'aurois vue

long-tems ſans péril : mais ce fut l'habitude de la voir, la familiarité qui naît inſenſiblement de cette habitude, qui me perdit. Je fus aſſez long-tems à me tromper moi-même; je ne me croyois pas amoureux, parce que je ne voulois pas l'être; mais mon indifférence pour toutes les autres femmes, le plaiſir que je trouvois auprès de Mademoiſelle de Laſcy, celui de lui donner des leçons, celui de les lui faire répéter mille fois, me firent connoître malgré moi ce que je voulois me diſſimuler. Tout ce que la raiſon & la reconnoiſſance peut faire penſer, ſe préſenta à mon eſprit : je ne me flattai point ſur une paſſion dont je voyois la folie, & qui répugnoit en quelque ſorte à l'exacte probité. C'étoit violer l'aſile que

Milord Lafcy m'avoit donné, que d'être amoureux de fa fille : je réfolus donc de mettre tout en ufage pour me guérir. Le remède le plus efficace, & apparemment le feul, auroit été de m'éloigner ; mais je contai plus que je ne devois fur ma raifon : au lieu de fuir Mademoifelle de Lafcy, je crus en faire affez de ne la voir que dans les tems où j'y étois indifpenfablement obligé. Mademoifelle de Lancaftre, quoique plus âgée que Mademoifelle de Lafcy, la voyoit fouvent : elle m'avoit rencontré plufieurs fois, & m'avoit beaucoup mieux traité que n'auroit dû l'etre un homme tel que je le paroiffois. Ses bontés me firent naître la penfée de la voir chez elle, afin de me donner une occupation qui

me contraignît à m'éloigner de Mademoiſelle de Laſcy.

Mademoiſelle de Lancaſtre n'étoit pas propre à faire une diverſion dans mon cœur : au lieu de ces graces ſimples & naïves de Mademoiſelle de Laſcy, Mademoiſelle de Lancaſtre ne faiſoit rien qui ne fût le fruit d'une étude profonde ; elle étoit fière & dédaigneuſe pour l'honneur de ſa beauté, mais cette fierté ne ſe faiſoit ſentir qu'à ceux qui lui étoient ſoumis ; elle employoit pour ſe faire aimer tout ce que la coquetterie peut avoir de plus ſéduiſant. Je ne fus pas jugé indigne d'augmenter ſon empire ; elle eut pour moi des attentions que la paſſion que j'avois dans le cœur rendoit inutiles & m'empêchoient même de remar-

quer. Depuis que je connoiſſois mes ſentimens pour Mademoiſelle de Laſcy, j'étois plus ſérieux & plus réſervé avec elle : elle s'en apperçut. D'où vient, me dit-elle un jour avec un air chagrin où j'appercevois pourtant beaucoup de douceur, que vous ne m'appellez plus votre écoliere ? Je n'oſe auſſi vous dire mon maître, & j'en ſuis fâchée : car jaimois à vous donner ce nom. Un ſentiment ſi tendre qu'elle ne me découvrit que parce qu'elle ne le connoiſſoit pas elle-même, me pénétra du plaiſir le plus ſenſible que j'aie peut-être goûté dans ma vie. Je fus près de me jetter à ſes pieds, & de lui dire que je l'adorois ; mais le reſpect que j'avois pour elle m'arrêta : je trouvai que je me rendrois indigne

de ſes bontés, ſi j'en abuſois au point de lui déclarer une paſſion qu'elle ne devoit pas écouter.

Je ne ſai cependant ſi j'aurois pu contenir ma joie, ſi M. de Lancaſtre n'étoit venu interrompre notre converſation. Mademoiſelle de Laſcy le reçut avec tant de marques de froideur, que, malgré celle qu'il avoit lui-même pour elle, il en fut bleſſé. Milord Laſçy, à qui il s'en plaignit & dont le caractère étoit dur & impérieux, parla à ſa fille en maître qui veut être obéi. Je ne vous demande point, lui dit-il, ſi vous avez de l'inclination pour le Duc de Lancaſtre; il lui ſuffit, auſſi-bien qu'à moi, que vous ſoyez inſtruite de vos devoirs. Ce devoir demande que vous vous occupiez de lui plaire:

songez-y, & tâchez de mériter l'honneur qu'il veut vous faire.

Mademoiselle de Lascy, jeune & timide, ne répondit à son pere que par des pleurs, qu'il ne daigna pas même remarquer.

Pendant qu'elle étoit dans l'appartement de son pere, j'étois dans le mien occupé de mille réflexions. Je sentois que cette passion que je voulois combattre devenoit tous les jours plus forte; la disposition vois cru appercevoir dans Mademoiselle de Lascy étoit encore une nouvelle raison pour m'éloigner. Je la rendrois malheureuse, j'empoisonnerois sa vie; & quelque flatteur, quelque doux que fût pour moi le plaisir de la trouver sensible, je ne devois pas l'acheter aux prix de tout son bonheur. Je résolus

de parler à Milord Lafcy, pour le preffer de me mettre à portée de me faire connoître. Quoique je n'euffe aucune efpérance, le deffein de rétablir ma fortune & l'honneur de notre maifon étoit plus vif dans mon cœur; il me fembloit que je devois à Mademoifelle de Lafcy qu'elle pût du moins fe fouvenir fans honte des bontés qu'elle avoit eues pour moi. J'entrai dans l'appartement de fon pere, dans le moment qu'elle en fortoit : il me conta ce qu'il venoit de lui dire; elle paroît avoir de l'amitié pour vous, ajouta-t-il, elle écoutera vos confeils. Il ne s'agit pas pour elle du choix d'un mari; ce choix eft fait & ne peut fe changer. Vous trouverez vous-même dans l'alliance du Duc de Lancaftre des

ſecours pour relever votre maiſon : il ne voudra pas laiſſer dans l'obſcurité un homme qui lui appartiendra d'auſſi près, & pour lequel il a déja de l'eſtime.

Je ne veux point devoir à cette conſidération, lui dis-je, Milord, l'amitié du Duc de Lancaſtre. Daignez vous ſouvenir des eſpérances que vous m'avez données, & mettez-moi à portée de mériter ſon eſtime & la vôtre. Je vis dans une obſcurité dont je ſuis honteux, & qui n'eſt pas pardonnable à un homme qui n'a rien à attendre que de ſon courage. M. de Laſcy loua ma réſolution, & me propoſa de ſuivre le Duc de Lancaſtre à la guerre d'Ecoſſe, où le Roi lui donnoit un corps de troupes à commander.

J'avois de la répugnance à m'attacher au Duc de Lancaſtre, mais j'avois encore plus de deſir de ſortir de mon obſcurité.

J'acceptai le parti que Milord Laſcy me propoſoit. Il me préſenta le même jour au Duc de Lancaſtre, & pour l'obliger à plus d'égards, il lui dit ma véritable condition.

Je ne vis Mademoiſelle de Laſcy que le lendemain ; je la trouvai triſte ; il paroiſſoit à ſes yeux qu'elle avoit pleuré. Elle n'avoit auprès d'elle qu'une femme qui l'avoit élevée, & qui avoit ſur elle l'autorité d'une mere : Venez, me dit cette femme dès que j'entrai, m'aider à conſoler Mademoiſelle, de ce qu'elle ſera la ſeconde Dame d'Angleterre. Je ne me ſoucie point, répondit Mademoi-

ſelle de Laſcy, de toutes les grandeurs avec le Duc de Lancaſtre ; on me dit qu'il faudroit l'aimer s'il étoit mon mari, & je ne l'aimerai jamais : mais répondit Madame Ilde (c'eſt le nom de cette femme) vous n'aviez point autrefois cet éloignement pour lui ; je croyois, dit Mademoiſelle de Laſcy, que tous les hommes lui reſſembloient. J'avois écouté juſques-là ſans prendre part à la converſation. Par un ſentiment de probité, & un peu auſſi pour ne pas me rendre ſuſpect, je voulus dire quelque choſe en faveur du Duc de Lancaſtre; mais Mademoiſelle de Laſcy m'arrêta au premier mot. Quoi, me dit-elle, vous êtes auſſi pour lui ? eſt-ce que vous voulez que je l'aime ? Ces marques ſi

naturelles de l'inclination que Mademoiſelle de Laſcy avoit pour moi, auroient fait tout mon bonheur, ſi j'avois pu m'y livrer; mais le plaiſir que je ſentois étoit empoiſonné par l'idée que je la rendrois malheureuſe.

Quelques jours avant notre départ, Mademoiſelle de Lancaſtre vint la voir; j'étois dans ſa chambre avec quelques perſonnes: on parla de la guerre d'Ecoſſe; Mademoiſelle de Laſcy brodoit une écharpe, & paroiſſoit appliquée à ſon ouvrage. Vous voilà bien occupée, lui dit Mademoiſelle de Lancaſtre? je vous demande cette écharpe pour mon frere, elle lui portera bonheur; mais il faut pour que le charme ſoit entier, ajouta-t-elle en riant, que vous faſſiez

auſſi des vœux pour lui. Mademoiſelle de Laſcy, embarraſſée, & d'un ton d'enfant, répondit que ſon ouvrage n'étoit pas achevé ; quelqu'un qui ſurvint fit changer la converſation. J'allai prendre congé de Mademoiſelle de Lancaſtre la veille de notre départ. Elle me dit beaucoup de choſes flatteuſes ſur la joie qu'elle avoit de me voir attaché au Duc de Lancaſtre, & ſur la peine que lui faiſoit mon éloignement. Il me parut encore qu'elle vouloit que j'en entendiſſe plus qu'elle ne m'en diſoit. Comme je ſortois de ſon appartement, une de ſes femmes me donna de ſa part une écharpe magnifique, & ajouta que Mademoiſelle de Lancaſtre rempliſſoit les conditions qu'elle avoit elle-

même impoſées pour que ce préſent ne me fût pas inutile. Je me trouvai heureux de ce que la bienſéance ne me permettoit pas de la voir. On remercie toujours de mauvaiſe grace un belle qui vous a fait une galanterie, quand on n'a que du reſpect pour elle.

Il falloit auſſi que je priſſe congé de Mademoiſelle de Laſcy: j'aurois dû éviter de la trouver ſeule, mais l'effort que je me faiſois de m'arracher d'auprès d'elle, avoit épuiſé ma raiſon, & je ne pus me refuſer le plaiſir de la voir encore une fois ſans témoin.

Je vous attendois, me dit-elle auſſi-tôt qu'elle me vit. J'ai travaillé toute la nuit pour finir l'écharpe que Mademoiſelle de Lancaſtre vouloit que je donnaſſe

à ſon frere. C'eſt à vous que je la donne ; auſſi-bien ne portera-t-elle pas bonheur au Duc de Lancaſtre.

Quelle différence de ce préſent à celui que je venois de recevoir ! avec quelle joie je le reçus ! je ne fus pas maître de mon tranſport, Eh qui auroit pu l'être à ma place ? Je me jettai aux genoux de Mademoiſelle de Laſcy, je lui pris la main que je lui baiſai mille fois. Vos bontés, lui dis-je, me rendent le plus malheureux de tous les hommes. La vivacité avec laquelle je lui baiſois la main, l'air avec lequel je lui parlois, la fit rougir, ſans qu'elle ſût pourquoi elle rougiſſoit : elle me dit encore mille choſes que je ne devois qu'à ſon extrême ignorance ; mais cette

ignorance qui m'étoit si favorable, l'empêchoit aussi de m'entendre; & quoique je ne voulusse pas lui dire que je l'aimois, j'étois pourtant désespéré qu'elle ignorât mes sentimens.

Nous allames joindre l'armée sur les frontieres d'Ecosse, j'eus le bonheur, dès la premiere campagne, de faire une action qui m'attira quelqu'estime, & dans la suite je soutins avec assez d'avantage la réputation que je m'étois acquise : je sauvai la vie à Milord Lascy, & je dégageai presque seul le Duc de Lancastre d'un gros d'ennemis dont il s'étoit laissé envelopper. Le Roi, qui en fut instruit, voulut me voir ; je lui fus présenté. Ce Prince ne se borna pas à donner des éloges stériles à ma valeur, il

me confia le commandement d'un poſte important : le moment me parut favorable pour me faire connoître ſous mon véritable nom ; mais Milord Laſcy, à qui je le propoſai, me dit que dans le deſſein où Edouard étoit de s'allier avec la France, la connoiſſance de ce que j'avois fait nuiroit plus à ma fortune qu'elle ne l'avanceroit; qu'il falloit attendre quelque circonſtance favorable; que j'avois rendu le nom de Saint-Martin aſſez recommandable pour que je le puſſe porter encore quelque-tems ſans impatience. Je me rendis aux raiſons de M. de Laſcy; nous reſtâmes plus de deux ans en Ecoſſe, où le Duc de Lancaſtre commandoit. Les réflexions, les ſoins dont j'étois chargé, le deſir de la gloire avoient

un peu affoibli l'idée de Mademoiselle de Lascy; je me représentois sans cesse pour affermir ma raison, qu'elle épouseroit le Duc de Lancastre ; que quoique Milord Lascy me dût la vie, il ne renonceroit pas, en ma faveur, à une alliance sur laquelle il avoit des espérances qui remplissoient son ambition ; que Mademoiselle de Lascy étoit si jeune quand je l'avois quittée, qu'elle ne se souviendroit pas même de l'inclination qu'elle m'avoit marquée, ou que si elle s'en souvenoit, ce seroit peut-être pour se la reprocher. Muni de toutes ces réflexions, je pris le chemin de Londres ; mais les premiers regards de Mademoiselle de Lascy me redonnerent tout mon amour; sa beauté, son esprit, & sa raison,

avoient acquis alors leur perfection ; ce n'étoit plus cet enfant dont les diſcours & les actions ne tiroient pas à conſéquence. La bienſéance la plus ſcrupuleuſe régloit toutes ſes démarches ; ces petites libertés, ces préférences flatteuſes dont j'avois joui auparavant, me furent retranchées. La douleur que j'en eus me fit ſentir combien j'étois amoureux ; je déſirois de parler à Mademoiſelle de Laſcy ſans être d'accord avec moi-même de ce que je voulois lui dire. Il me parut qu'elle m'évitoit, & je n'en fus que plus preſſé de chercher à la voir. Ce moment, tant déſiré, vint enfin ; & bien loin d'en profiter, j'étois embarraſſé au point de n'oſer jetter ſur elle les yeux. Sa conte-

nance n'étoit pas plus aſſurée que la mienne ; nous reſtâmes aſſez long-tems dans le ſilence. Mademoiſelle de Laſcy fit un effort pour le rompre. Je vous dois, me dit-elle, Monſieur, la vie de mon pere, & quoique je ne vous en aie pas encore marqué ma reconnoiſſance, je ne l'ai pas ſenti moins vivement : elle voulut enſuite m'engager à lui conter le détail de nos campagnes ; je lui en dis quelque choſe, & comme elle continuoit de me faire des queſtions ; mon Dieu, Mademoiſelle, lui dis-je, emporté par ma paſſion, ne m'obligez pas à me ſouvenir d'un tems que j'ai paſſé loin de vous, & permettez-moi de vous rappeller celui où vous m'honoriez de quelque bonté.

J'étois si enfant alors, me dit-elle, que je dois au contraire vous prier de l'oublier.

Je ne m'étois jamais permis l'espérance, ou du moins je ne me l'étois jamais avoué ; cependant ce peu de mots qui me la faisoit perdre, me terrassa : nous retombâmes tous deux dans le silence, & mon embarras étoit si fort augmenté, que je fus trop heureux que quelque visites qui arriverent me donnassent occasion de me retirer. Je ne vous dis point tout ce qui se passa en moi. Combien je me reprochois ma foiblesse, & combien j'avois peu de force pour y résister ! Mademoiselle de Lancastre m'auroit dédommagé des froideurs de Mademoiselle de Lascy, si la vanité pouvoit être un dédom-

magement quand le cœur eſt véritablement touché. Le peu de réputation que j'avois acquis à la guerre m'avoit donné tant d'importance à ſes yeux, qu'elle croyoit ſa gloire intéreſſée à s'aſſurer ma conquête.

Je ſais, me dit-elle auſſi-tôt qu'elle me vit, le ſervice que vous avez rendu à mon frere, & je vous ſuis tout-à-fait obligée de m'avoir contraint à la reconnoiſſance. Ce ſentiment me met à l'aiſe avec moi-même, & je ſens que j'en avois beſoin.

Je ne voulois point entendre un diſcours auquel je n'avois pas même la force de répondre par de ſimples galanteries; elle m'en tint encore quelqu'autres avec auſſi peu de ſuccès. Cette indifférence piqua ſon amour-propre; plus je devois être honoré

honoré de ſes bontés, plus il lui ſembloit humiliant pour elle de les voir dédaignées.

La vanité d'être aimé fait faire aux femmes de ce caractere tout ce que l'amour le plus tendre & le plus vrai peut à peine obtenir de celles qui aiment le mieux.

Mademoiſelle de Lancaſtre, après avoir exagéré le peu de cas qu'elle faiſoit de la naiſſance, & combien le courage & la vertu lui paroiſſoient préférables à cet avantage qu'on ne devoit qu'au haſard, vint juſqu'à me faire entendre qu'elle feroit capable de m'épouſer.

La crainte qu'elle ne s'expliquât d'une maniere plus préciſe, m'engagea à éviter les occaſions de la voir en particulier. J'eus lieu de croire, à quelques paroles pleines

d'aigreur qui lui échapperent, qu'elle s'en étoit apperçue, & il me parut qu'elle avoit repris avec moi toute la fierté de ſon rang.

Cependant le tems du mariage de Mademoiſelle de Laſcy & du Duc de Lancaſtre s'approchoit, je ne l'avois vue que rarement, & toujours devant du monde, depuis le jour qu'elle m'avoit parlé.

J'appris un ſoir en rentrant qu'elle s'étoit trouvée mal, qu'elle avoit de la fièvre, & qu'on l'avoit miſe au lit. La fièvre augmenta le lendemain, & on reconnut qu'elle avoit cette maladie contagieuſe, ſi dangereuſe pour la vie & ſi redoutable à la beauté. Milord Laſcy qui la craignoit beaucoup, & que ſa tendreſſe pour ſa fille ne retenoit point, quitta ſa maiſon, &

défendit à ſes gens toute eſpece de communication avec ceux qu'on laiſſoit auprès de Mademoiſelle de Laſcy, & qui étoient en très-petit nombre. Je demeurai dans la maiſon ſous prétexte que j'avois eu cette maladie; les femmes de Mademoiſelle de Laſcy qui lui étoient très-attachées, touchées de l'intérêt que je paroiſſois prendre au mal de leur maitreſſe, me donnoient la liberté d'entrer dans la chambre; j'y paſſois preſque les jours & les nuits. Quels jours & quelles nuits! Les idées les plus funeſtes ſe préſentoient continuellement à mon eſprit. Le peu d'eſpérance qui me reſtoit étoit accompagné de tant de craintes, que ce n'étoit preſque pas un adouciſſement à ma peine; & quand

l'augmentation du mal m'ôtoit cette foible espérance, ma douleur ne connoissoit plus de bornes.

Je ne m'approchois de son lit qu'en tremblant ; elle parloit de moi dans ses rêveries ; elle m'appelloit quelquefois, & quand je me présentois à elle, après m'avoir regardé quelque tems, elle baissoit les yeux & paroissoit plongée dans la plus profonde rêverie. Ces marques de quelques sentimens favorables, tout équivoques qu'elles étoient, me pénétroient & augmentoient mon attendrissement, au point que j'étois obligé de sortir pour cacher des larmes que je ne pouvois plus retenir. Le tems que je passois hors de sa chambre étoit un nouveau supplice ; je m'imaginois à tout moment qu'on venoit

me dire qu'elle étoit morte. Le plus petit bruit me faiſoit treſſaillir, & me donnoit des émotions ſi violentes que je ne comprends pas comment je pouvois y réſiſter. Son mal augmenta au point qu'il ne reſta plus d'eſpérance. La connoiſſance qu'elle avoit perdue lui revint; ce fut alors qu'on lui annonça qu'il falloit mourir. Elle reçut cette nouvelle & ſe prépara à la mort ſans la moindre marque de foibleſſe, après avoir prié qu'on la laiſſât quelque tems à elle-même; elle demanda à me parler: je m'approchai de ſon lit; j'avois le viſage couvert de larmes, & je pouvois à peine retenir mes cris. Je n'ai point de regret, me dit-elle, à la vie que je vais perdre; elle devoit être ſi malheureuſe

paſſoit alors dans mon ame ! Quels mouvemens confus de plaiſir, de douleur, de crainte & d'eſpérance ! Je fus encore deux jours dans cette ſituation, & ce ne fut que le troiſieme que je commençai à ne plus craindre pour une vie qui m'étoit ſi chere.

Il y avoit déja pluſieurs jours que la fièvre l'avoit quittée, quand elle demanda à me parler. C'eſt à vos ſoins, me dit-elle, que je dois la conſervation de ma vie : j'attends encore plus de votre généroſité. Mon pere, ſans égard pour mes prieres & pour mes larmes, veut me forcer d'épouſer le Duc de Lancaſtre ; j'ai pour ce mariage une répugnance que ma raiſon & même mon honneur autoriſent. Le Duc de Lancaſtre eſt un barbare qui a fait périr une

emme qu'il avoit épousée, ou qui la tient enfermée dans quelque lieu dont il eſt le maître : c'eſt de Madame Ilde que j'ai appris ce que je ſais là-deſſus. Milord Laſcy, à qui je l'ai dit peu de jours avant de tomber malade, a feint de n'en rien croire, & n'a répondu à mes prieres & à mes larmes que par un ordre abſolu de me préparer à ce funeſte mariage; & ſur ce que j'ai oſé lui dire, pourſuivit-elle, que je renoncerois au monde, il m'a aſſuré avec le dernier emportement qu'il n'étoit aucun Couvent dont il ne vînt m'arracher. Je ne puis lui obéir, & je ſens cependant, malgré mon extrême répugnance, que je n'aurois pas la force de lui réſiſter, La fuite peut ſeule me ſauver d'un engagement

pire pour moi que la plus cruelle mort; je veux paſſer en France pour m'y faire Religieuſe : je ne puis & je ne veux confier ce deſſein qu'à vous.

Quoi! Mademoiſelle, m'écriai-je, vous voulez vous faire Religieuſe? vous voulez vous enſevelir dans un Cloître? vous voulez preſque renoncer à la vie, & c'eſt moi que vous choiſiſſez pour ſeconder ce projet?

Les peines que je trouverai dans le Cloître, me dit-elle, ne ſont pas comparables à celles d'avoir toujours à combattre tous mes ſentimens. Je hais le Duc de Lancaſtre; il faudroit triompher de cette haîne: & que ſais-je ſi ce ſeroit la victoire la plus difficile à obtenir de mon cœur! Mon pere ne connoît que

l'ambition, & me sacrifie à ses vues & à son agrandissement. Non, Mademoiselle, vous ne serez point la victime de l'ambition de Milord Lascy. Le Duc de Lancastre sait qu'il peut sans honte mesurer son épée avec la mienne; j'irai le combattre, & je vous délivrerai de la crainte d'être à lui. Donnez-moi seulement quelques jours pour trouver un prétexte de l'attaquer.

Je ne vous donne pas un moment, me répondit-elle; il faut que vous me promettiez tout-à-l'heure que vous renoncerez à un projet mille fois plus funeste pour moi que celui où vous voulez mettre obstacle. Que deviendrois-je, grand Dieu! si j'avois votre mort à pleurer. Hélas! vous ne savez pas, m'écriai-je, de combien

de malheurs elle me délivreroit. Je ne ſuis plus maître de vous cacher ma paſſion, ajoutai-je en me jettant à ſes genoux ; je vous adore, & je vous adore depuis le premier moment que je vous ai vue. Tout ce que l'amour ſans eſpérance peut faire éprouver de plus cruel, je l'ai éprouvé : mais tout ce que j'ai ſenti n'étoit que mes malheurs, je pouvois les ſupporter ; je ne puis ſoutenir l'idée des vôtres. La fortune m'a tout ôté, je n'ai que ma vie à vous offrir : ſouffrez du-moins que je la ſacrifie pour aſſurer votre repos.

Mademoiſelle de Laſcy pleuroit & ne me répondoit point ; enfin, après quelques momens de ſilence, l'état où vous me voyez, me dit-elle, ne vous apprend que trop

le fond de mon cœur. Je vois que nous ſommes tous deux malheureux ; & que nous ne pouvons ceſſer de l'être. Pourquoi n'êtes-vous pas le Comte de Lancaſtre ? Je n'ai pas la force, ajouta-t-elle, de continuer cette converſation ; je vous y montre trop de foibleſſe, & je ſens que je ne pourrois vous la cacher. Elle appella ſes femmes. Je ſortis de ſa chambre pour m'aller livrer ſeul & ſans contrainte à tous les ſentimens de mon cœur. Quel plaiſir, quel raviſſement d'être aimé ! Je répétai avec tranſport ce que je venois d'entendre ; je voyois encore ſes larmes, qui avoient coulé pour moi ; mais, après ces premiers mouvemens, ma joie fit place à de triſtes réflexions ſur l'état de ma fortune. Mille projets

se présenterent à mon esprit ; aucun ne me satisfaisoit, & je n'en sentois que mieux toute l'étendue de mon malheur. Je passai plusieurs heures dans cette agitation, résolu cependant de dire à Mademoiselle de Lascy ma véritable condition : c'étoit toujours un bien pour moi de ne pas lui paroître si indigne d'elle. Je vous avoue, me dit-elle, quand je lui en parlai, que je suis bien aise que vous n'ayez pas contre vous cette chimere de la naissance, dont les hommes font cependant tant de cas. C'est une consolation pour moi de tenir du-moins à vous par le lien du sang, mais notre condition n'en est pas meilleure, & je n'en suis pas moins exposée à la tyrannie de Milord Lascy. Je voulois avant que vous connoissiez

mes ſentimens avant que de connoître les vôtres, me mettre dans un Couvent. Croyez-vous que je le veuille moins, pour n'être pas au Duc de Lancaſtre ; conduiſez-moi en France ; je me lierai par des vœux, & je vous aſſurerai du moins que, puiſque je ne puis être à vous, je ne ſerai jamais à perſonne.

Hé pourquoi, Mademoiſelle, m'écriai-je ! ne voulez-vous jamais être à moi ? Puiſque vous voulez fuir la tyrannie d'un pere, fuyez-là pour vous donner à un homme qui vous adore. Ma fortune peut changer, & je puis par mon courage vous rendre les avantages que je vous fais perdre. Ne me parlez point, me dit-elle, de ma fortune ; un déſert, une cabane me ſuffiroit avec vous, mais je vous expoſerois

à toute la fureur de mon pere & du Duc de Lancaſtre ; je ne puis y conſentir. Vous craignez de m'expoſer, répliquai-je, à quelque danger, & vous ne craignez pas de m'ôter la vie ? pourrois-je la conſerver après vous avoir perdue, & croyez-vous que je la conſervaſſe ? Ce péril que vous craignez pour moi m'enhardit, il me ſemble que je vous en mériterai un peu mieux, & à ce prix je ne puis être, à mon gré, expoſé à trop de danger. Mademoiſelle de Laſcy avoit peine à ſe réſoudre ; mais elle m'aimoit, elle voyoit mon amour. Le tems marqué pour ſon mariage approchoit, il falloit renoncer à cette tendreſſe dont nous goûtions la douceur, ou ſe déterminer à m'épouſer & à venir en France. Le

parti que l'amour conſeilloit fut choiſi. Madame Ilde, que nous mîmes dans notre confidence, avoit tant d'horreur pour le Duc de Lancaſtre, que nous n'eûmes nulle peine à la déterminer à nous ſuivre. Elle m'aidoit au contraire à vaincre un reſte de crainte qui retenoit Mademoiſelle de Laſcy.

Il fut réſolu qu'elle feindroit encore quelque tems encore d'être malade, qu'elle iroit à la campagne ſous prétexte de changer d'air, que j'irois l'y joindre, que nous nous épouſerions, & que pour ne donner aucun ſoupçon, je feindrois d'être obligé de paſſer en France; que je ne garderois qu'un vieux domeſtique à moi, dont je connoiſſois la fidélité, & que ce ſeroit lui qui ſeroit chargé

du ſoin de nous trouver un vaiſſeau prêt à faire voile auſſi-tôt que nous ſerions embarqués.

Toutes ces choſes arrêtées, Mademoiſelle de Laſcy partit, la maiſon de campagne qu'elle avoit choiſie eſt ſur le bord de la mer, & n'eſt qu'à quelques milles de Londres.

Deux jours après ſon départ je pris congé de Milord Laſcy & du Duc de Lancaſtre. Je me déguiſai, j'allai la même nuit dans un village à quelque diſtance de la maiſon où étoit Mademoiſelle de Laſcy. Elle vint me joindre accompagnée de Madame Ilde. Un prêtre que j'avois amené nous maria ſur le champ; j'étois au comble de mes vœux, je recevois d'une femme que j'adorois, la plus grande marque d'amour que je pouvois rece-

voir, & pour augmenter mon bonheur je la voyois comblée de joie de ce qu'elle faisoit pour moi. Que de marques de tendresse! que de protestations de me suivre jusqu'au bout du monde s'il eût fallu! Au milieu des transports les plus vifs & les plus tendres, je me reprochois de ne l'aimer pas assez. Ma délicatesse étoit presque blessée que son amour pût égaler le mien. Nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir de la même façon, jusqu'à ce que le vent qui nous étoit contraire, nous permît de nous embarquer.

Je restois enfermé toute la journée, presque sans autre inquiétude que celle que me donnoit l'impatience de revoir ma femme. Je la voyois toujours arriver avant l'heure

marquée, elle paroiffoit fouhaiter nôtre départ. J'appris enfin que le vaiffeau qui devoit nous mener en France, partiroit dans trois jours. Comme je craignois que Madame de Saint-Martin ne fût fatiguée par les veilles, & par le chemin qu'elle étoit obligée de faire à pied, je la priai de ne venir que la nuit de notre départ ; j'eus beaucoup de peine à obtenir cette complaifance ; elle ne pouvoit s'arracher de mes bras ; nos embraffemens étoient encore plus tendres qu'à l'ordinaire. Après nous être féparés, elle revint encore plufieurs fois pour m'embraffer, & cette abfence qui ne devoit être que de fi peu de durée, lui coûtoit des larmes.

Par quel fentiment ne payois-je

pas ces marques de la tendresse de ma femme ! Quel amour pouvoit être comparé au mien ! Je passai les trois jours à compter presque les minutes ; le matin du troisieme j'envoyai celui de mes gens que j'avois gardé pour préparer les choses nécessaires à notre fuite. Il devoit revenir m'amener des chevaux un peu avant la nuit. Chaque instant ajoutoit à mon impatience ; enfin l'heure , cette heure tant desirée où je devois recevoir ma femme , approchoit. J'entendis monter l'escalier , je ne doutai pas que ce ne fût elle ; je courus pour la recevoir. La personne que j'avois entendu monter entra dans ma chambre, comme j'allois en sortir. C'étoit un nommé Jain , qui avoit servi Madame de Saint - Martin

pendant sa maladie, & pour lequel elle avoit pris tant de confiance, qu'elle avoit voulu l'amener avec elle. Il me dit que Milord Lascy & le Duc de Lancastre étoient venus la voir, qu'il falloit remettre notre départ après leur retour à Londres; il me donna en même-tems une lettre de ma femme. Je la pris avec empressement, & dans le tems que je la lisois, il me perça de plusieurs coups de poignard. Je tombai baigné dans mon sang; je ne sais ce que devint mon assassin, ni le tems que je demeurai sans secours. Mon valet-de-chambre revint avec les chevaux qui devoient m'emmener; la porte de ma chambre étoit fermée; étonné de ce que je ne paroissois point, il la fit enfoncer, & me trouva baigné

dans mon ſang, ſans aucune connoiſſance. Il ne pouvoit comprendre comment ce malheur étoit arrivé ; mais ſans s'amuſer à le rechercher, il ne ſongea qu'à me ſecourir ; ſon premier ſoin, après avoir eu un chirurgien, fut d'engager au ſecret l'homme chez qui je logeois. (Forville,) c'eſt le nom de ce valet-de-chambre, comprit que ceux qui m'avoient fait aſſaſſiner n'en demeureroient pas-là ; qu'il falloit pour me dérober à leur rage, me faire paſſer pour mort, ſuppoſé que je puſſe guérir de mes bleſſures qui paroiſſoient preſque toutes mortelles. Il dicta à mon hôte les réponſes qu'il devoit faire ſi on venoit s'informer de mes nouvelles. Ces précautions priſes, il employa ſes ſoins à me

faire donner tous les secours qui m'étoient nécessaires. Je fus plusieurs jours sans me connoître. Enfin la connoissance me revint, & mes premieres pensées furent pour ma femme. Je voulois que Forville allât en apprendre des nouvelles ; mon inquiétude étoit si vive qu'il fut obligé de me satisfaire. Il apprit qu'elle étoit retournée à Londres le même jour que j'avois été assassiné, & ne sut rien de plus. Je fis chercher sa lettre qui ne me donna aucun éclaircissement. Elle me mandoit ce que l'homme qui m'avoit poignardé m'avoit dit, qu'il falloit différer notre départ de quelques jours, que je ne me montrasse point, & que j'attendisse de ses nouvelles. Je demandai si on n'avoit vu personne

perſonne de ſa part ; j'appris qu'un homme, que je reconnus pour être mon aſſaſſin, s'étoit informé ſi j'étois mort, & que ſuivant les ordres de Forville, on avoit aſſuré que je l'étois. Je me perdois dans mes penſées & dans mes réflexions ; je ne pouvois comprendre que ma femme, qui ne pouvoit ignorer mon aventure, ne cherchât point à me donner de ſes nouvelles & à avoir des miennes. Je voulus que Forville allât à Londres, qu'il mît tout en uſage pour la voir & pour lui parler ; quelque peine qu'il eût de me quitter, il fallut céder à mon impatience ; il me dit à ſon retour que Milord Laſcy étoit toujours avec ſa fille, qu'il avoit cependant trouvé le moyen de lui dire un mot, qu'elle me prioit de ne

ſonger qu'à me guérir, & d'être tranquille ſur ce qui la regardoit. Il auroit fallu pour lui obéir être moins amoureux; la ſeule abſence auroit ſuffi pour m'accabler, & j'y joignois encore la douleur de la ſavoir expoſée à la dureté & aux mauvais traitements de Milord Laſcy. Je déſirois ma guériſon avec ardeur pour voler au ſecours de ma femme, mais il fallut l'attendre près de ſix mois. Mes bleſſures étoient ſi grandes, que ce ne fut qu'après ce tems-là, que je me ſentis aſſez de force pour me ſoutenir à cheval.

Forville, qui me voyoit réſolu d'aller à Londres, fut obligé de m'avouer ce qu'il m'avoit caché jusques-là. Pardonnez-moi, me dit-il, Monſieur, de vous avoir

trompé, il le falloit pour la conservation de votre vie ; vous n'auriez pu apprendre sans mourir, dans l'état où vous étiez, la plus noire des perfidies. Cette femme que vous adorez n'est digne que de votre haîne & de votre mépris ; elle vous a trompé, trahi, livré à un lâche assassin, pour n'être point exposée à vos reproches & à votre vengeance.

Ma femme a quelque chose à redouter de ma vengeance, m'écriai-je ! non, cela n'est pas possible ; je douterois de mon cœur avant que de douter du sien. Je l'ai cru fidèle, me répondit Forville, jusqu'au moment où j'ai été témoin moi-même de son mariage avec le Duc de Lancastre, & où j'ai

ſu que l'infâme Jain avoit toujours ſa confiance.

Je ne puis vous exprimer, continua le Chevalier de Saint-Martin, ce que je ſentis dans ce moment; je voulois douter de mon malheur, mais Forville en ſavoit trop bien les circonſtances pour me laiſſer cette foible conſolation. Mon premier deſſein fut d'aller poignarder ma femme dans les bras du Duc de Lancaſtre, & de me poignarder enſuite. Malgré le conſeil & le déſeſpoir de Forville, je partis dans cette réſolution; j'appris à Londres que cette perfide n'y étoit plus. Le Duc de Lancaſtre l'avoit menée dans ſes terres de la Principauté de Galles.

Enfin, las de la vie, ne pouvant me ſupporter moi-même, honteux

de mes foiblesses & de mes fureurs, je résolus d'abandonner pour jamais un pays où tout me faisoit souvenir de mon malheur; je passai en France, & de-là dans la Palestine, sans y trouver le repos que je cherchois : mon amour & ma jalousie me suivoient par-tout; mon imagination me rappelloit les tems de mon bonheur, ces tems où j'étois aimé, & cette même femme dans les bras d'un autre, cette femme un poignard à la main pour me percer le cœur.

Pourquoi, disois-je, en vouliez-vous à ma vie? de quoi suis-je coupable, que de vous avoir trop aimée? J'étois donc pour vous un objet d'horreur! Hélas! pourquoi ne l'ai-je pas perdue cette vie, avant que de connoître que vous étiez

perfide ? Je ſerois mort en vous aimant, & il faut que je vous haïſſe.

Je cherchai en vain dans les occaſions les plus périlleuſes de la guerre, le ſeul remède à mes maux. J'y acquis quelque gloire dont je n'étois plus touché, & je ne pus y trouver la mort.

Après une année, la même inquiétude me ramena en France ; j'appris qu'il y avoit des mouvemens en Ecoſſe ; je formai auſſi-tôt le deſſein d'aller offrir mes ſervices au Roi Bruce, qui, comme vous ſavez, s'étoit retiré avec beaucoup de troupes dans les montagnes. J'eſpérois dans le cours de cette guerre pouvoir me battre avec le Duc de Lancaſtre.

Mes ſervices furent acceptés ;

nos ſuccès auxquels j'eus le bonheur d'avoir part, furent rapides. Nous chaſſâmes les Anglois de tous leurs poſtes ; mais je n'en voulois qu'au Duc de Lancaſtre, & il ne paroiſſoit point. Je voulus du moins me venger ſur les terres qui lui appartenoient. J'attaquai la place..... & je l'emportai l'épée à la main.

Vous ſavez où va la fureur des ſoldats dans ces occaſions. Je parcourois la ville pour empêcher le maſſacre, quand je vis un homme qui défendoit ſa vie contre pluſieurs de ces furieux. Il me préſenta ſon épée, & comme il avoit déja reçu pluſieurs bleſſures, je le fis conduire dans ma tente, & j'ordonnai qu'on eût ſoin de le ſecourir. Auſſi-tôt qu'il fut en état

un peu affoibli l'idée de Mademoiſelle de Laſcy ; je me repréſentois ſans ceſſe pour affermir ma raiſon, qu'elle épouſeroit le Duc de Lancaſtre ; que quoique Milord Laſcy me dût la vie, il ne renonceroit pas, en ma faveur, à une alliance ſur laquelle il avoit des eſpérances qui rempliſſoient ſon ambition ; que Mademoiſelle de Laſcy étoit ſi jeune quand je l'avois quittée, qu'elle ne ſe ſouviendroit pas même de l'inclination qu'elle m'avoit marquée, ou que ſi elle s'en ſouvenoit, ce ſeroit peut-être pour ſe la reprocher. Muni de toutes ces réflexions, je pris le chemin de Londres ; mais les premiers regards de Mademoiſelle de Laſcy me redonnerent tout mon amour ; ſa beauté, ſon eſprit, & ſa raiſon,

rendre, & la
dont j'en agis
de me l'acqué-
mille fois qu'il
s pour mes
je lui avois

mour qui étoit
ond de mon
une curiosité
aincre, & que
re. Mon trou-
en prononçant
& qui cepen-
her à mon sou-
M. Cidlé mill
érance qu'il m
la seule cho
oir. Ce moye
qu'il me rend
de sa fortune

de marcher, il demanda à me voir pour obtenir que je le mîſſe à rançon. Notre ſurpriſe fut extrême quand nous nous reconnûmes, nous avions fait nos premieres campagnes enſemble ſous le Duc de Lancaſtre, auquel il étoit particulierement attaché.

Ce que je vois eſt-il poſſible, me dit-il ? le Chevalier de Saint-Martin dans le parti de nos ennemis ? Vous approuveriez mes raiſons, lui dis-je, s'il m'étoit poſſible de vous les dire. Vous n'en avez pas beſoin, me répliqua Cidlé, je ſais que vous êtes un homme d'honneur, & cela me ſuffit : nous avions été amis tout le tems que nous avions fait la guerre enſemble ; nous rappellâmes avec plaiſir notre ancienne amitié ; le ſervice

que je venois de lui rendre, & la maniere généreuse dont j'en agis avec lui, acheverent de me l'acquérir, & il me protesta mille fois qu'il sacrifieroit volontiers pour mes intérêts la vie que je lui avois conservée.

Ce malheureux amour qui étoit toujours dans le fond de mon cœur, me donnoit une curiosité que je ne pouvois vaincre, & que je ne n'osois satisfaire. Mon trouble m'auroit trahi en prononçant ce nom si odieux, & qui cependant étoit encore cher à mon souvenir. Je faisois à M. Cidlé mille questions dans l'espérance qu'il me parleroit enfin de la seule chose que je voulois savoir. Ce moyen me réussit. Un jour qu'il me rendoit compte de l'état de sa fortune, je

dois beaucoup, me dit-il, au Duc de Lancaſtre, & j'ai eu pour lui un attachement qui étoit encore fortifié par l'eſtime que j'avois pour lui; mais je vous avoue que cette eſtime ne peut s'accorder avec le traitement qu'il fait à la Ducheſſe de Lancaſtre: elle eſt enfermée dans un château; nulle ſociété ne lui eſt permiſe, & ceux qu'on a laiſſés auprès d'elle ſont plus occupés de la tyranniſer que de la ſervir, depuis la mort de Milord Laſcy. Le Duc de Lancaſtre qui vouloit mettre ce château hors d'inſulte, me confia ce ſoin; j'y ai été pendant près d'un mois, & malgré la vigilance des gardes de la malheureuſe Ducheſſe je l'ai vue pluſieurs fois, & je ne l'ai jamais vue que baignée de larmes. Des diſcours

qui lui ſont échappés m'ont fait comprendre que la plus ſenſible de ſes peines n'étoit pas celle qui avoit d'abord excité ma pitié ; il m'a paru qu'elle avoit dans l'ame une douleur profonde dont elle étoit uniquement occupée. Sa jeuneſſe & ſa beauté qu'on voyoit encore malgré ſon extrême abattement, me donnerent tant de compaſſion, que ſi elle avoit voulu accepter mes ſervices, il n'eſt rien que je n'euſſe tenté pour la ſecourir.

Ce que je venois d'entendre, la ſituation de cette malheureuſe femme, me changea en un moment. J'avois voulu vingt fois la poignarder ; je ne pus ſoutenir, ſans un extrême attendriſſement, l'idée de l'état où elle étoit réduite. Ses larmes, cette

langueur, cette beauté même qu'elle n'avoit plus, la rendoient encore plus touchante pour moi. Je m'étois suffi tant que je n'avois été rempli que de fureur : ce n'étoit plus de même; j'étois dans les états de tristesse & de douleur, où le cœur a besoin de se répandre, & je ne pus me refuser la consolation de parler. J'étois sûr d'ailleurs de la discrétion de Cidlé : je lui avouai mon amour; je ne lui cachai pas que j'avois lieu de croire que j'étois aimé; mais la crainte de rendre odieuse cette personne, dont j'avois été si cruellement trahi, me fit taire le reste de mon aventure. Cidlé m'offrit d'aller dans le lieu où elle étoit gardée : comme j'y ai été long-tems, me dit-il, par

l'ordre du Duc de Lancaſtre, j'y ſerai reçu; je parlerai à la Ducheſſe, & je concerterai avec elle les moyens de la tirer d'eſclavage.

Je n'en demande pas tant de votre amitié, lui dis-je, mon cher Cidlé; je veux ſeulement qu'elle ſache que je vis, & que vous examiniez avec ſoin l'impreſſion que cette nouvelle fera ſur elle. Cidlé partit ſous le prétexte d'aller chercher ſa rançon, & je reſtai dans une confuſion de penſées & de ſentiments qu'il m'eſt impoſſible de vous repréſenter. Je me demandois ce que je voulois faire de mon amour pour une femme qui s'en étoit rendue ſi indigne. Je ſouhaitois qu'elle pût n'être pas ſi coupable; &, contre toute ſorte d'ap-

parence, il y avoit des momens où j'efpérois, & j'en venois enfin à fentir que je ferois heureux fi j'en étois encore aimé : mais, difois-je, n'a-t-elle pas mis entre nous un obftacle invincible ? Cette idée qui ranimoit ma jaloufie me redonnoit prefque toute ma fureur.

Cidlé revint après quelques jours, & m'apporta cette lettre.

» Je ne me plains plus de ce » que j'ai fouffert & de ce que je » fouffre, puifque vous vivez ; oui, » Monfieur, quelque redoutable, » quelque terrible que vous dûffiez » être pour moi, votre mort que » j'ai cru certaine, étoit le plus » fenfible de mes malheurs ; elle » m'a coûté autant de larmes que

» le ſouvenir d'une foibleſſe qui » m'a rendue ſi criminelle ; peut-» être vous trouveriez-vous vengé » par mon ſeul repentir plus cruel-» lement que vous ne vous ven-» geriez vous-même ; mais quand » il ſeroit poſſible que je ceſſaſſe » d'être pour vous un objet odieux, » quand vous pourriez oublier que » je ſuis coupable, je m'en ſou-» viendrai toujours ; je n'oſe même » ſouhaiter de pleurer à vos pieds ; » je n'oſe vous dire que mon cœur » n'a pas ceſſé un moment d'être » à vous ; ce ſeroit une conſolation, » & je n'en mérite aucune. Adieu » Monſieur ; eſt-il poſſible que je » m'en ſois rendue indigne ? «

Que devins-je à la lecture de cette lettre ! comme l'amour ſe ralluma

dans mon cœur ! la pitié me rendoit encore plus tendre & plus ſenſible; toutes les offenſes qu'on m'avoit faites s'effacerent de mon ſouvenir; je ne fus plus occupé que de ce que ma femme ſouffroit ; & ſans vouloir examiner quelle ſeroit ſa deſtinée & la mienne, je ne ſongeai qu'à l'affranchir de la tyrannie du Duc de Lancaſtre : mais tous les moyens que j'employai furent inutiles, & la paix qui ſe fit peu de tems après entre l'Angleterre & l'Ecoſſe, m'ôta l'eſpérance que la guerre auroit pu me donner. Je ne pouvois auſſi me ſervir de Cidlé pour avoir des nouvelles : je ne ſais ſi le Duc de Lancaſtre, qui avoit appris que j'étois dans l'armée d'Ecoſſe,

avoit craint quelque entreprife de ma part, mais il fit changer de lieu à fa prifonniere; &, pour s'affurer contre moi-même, il engagea le Roi Edouard de me déclarer coupable de lèze-Majefté, pour avoir violé le ferment que j'avois fait de le fervir, dans le tems qu'il m'avoit confié le Gouvernement d'une place. J'étois défefpéré de tous ces obftacles, & je ne favois quel parti prendre, quand la publication du tournoi où tous les Chevaliers devoient être reçus, m'a fait naître l'idée de me battre contre le Duc de Lancaftre. Je favois à quoi je m'expofois en violant les loix du tournoi; mais je ne fongeois pas à ma vie. J'ai

exécuté, comme vous avez vu, mon projet, & si l'on ne nous avoit séparés, il auroit payé de sa vie les malheurs dont il a rempli la mienne.





ANECDOTES DE LA COUR ET DU RÈGNE D'ÉDOUARD II, ROI D'ANGLETERRE.

LIVRE TROISIEME.

Le récit de M. de Saint-Martin fit l'impression la plus forte sur les Comtes de Gloceſtre & de Cornouaille ; l'humanité ſeule pou-

voit exciter en eux les mouvemens les plus vifs; mais Gaveſton peut-être joignit à ce ſentiment celui de la haîne qu'une ſorte de jalouſie lui inſpiroit contre le Duc de Lancaſtre. La Reine, ſoit par égard pour ſon rang, ſoit par une ſuite de ſa hauteur, lui donnoit des préférences qui choquoient l'orgueil du Comte. Il ſentoit ſa ſupériorité ſur Lancaſtre par ſon mérite perſonnel; ce mérite exiſtoit ſans doute; Gaveſton étoit aimable, mais ſa vanité lui exagéroit encore les qualités brillantes qui le faiſoient remarquer. Il ne pouvoit ſouffrir de n'être pas, par-tout, l'objet des ſoins & de l'attention, & de ne l'être pas excluſivement.

C'étoit ſur-tout chez la Reine qu'il eût voulu jouir de ce triomphe:

ſa vanité l'avoit engagé à chercher à lui plaire; il n'avoit aucun autre ſentiment pour elle; vain & léger, il étoit peu ſuſceptible d'un véritable attachement. Autant qu'il pouvoit aimer, il aimoit Mademoiſelle de Gloceſtre, mais il vouloit plaire à la Reine, pour qu'on ſût qu'il lui plaiſoit. Iſabelle, moins capable encore d'aucun ſentiment profond & délicat, ne vouloit qu'étendre ſes conquêtes. Le Duc de Lancaſtre, ſi fort au-deſſus du Comte de Cornouaille par ſon nom & par ſon rang, lui paroiſſoit mériter plus d'attention, & ſous cet aſpect flattoit davantage la vanité de ſa coquetterie: Gaveſton, qui s'en étoit apperçu, en étoit ulcéré, & fut charmé de trouver l'occaſion d'abaiſſer le Duc, en ne paroiſſant

agir que par les motifs les plus nobles de la justice & de la bonté. Il assure Saint-Martin de sa protection & de son zèle ; il laisse Glocestre près de lui ; il vole faire les recherches les plus exactes sur cette affreuse aventure ; à force de soins il découvre Madame Ildè : cette malheureuse femme plongée dans la misere, & cachée dans le réduit le plus obscur pour éviter la colere du Duc de Lancastre, lui apprend que c'est Mademoiselle de Lancastre qui a causé tous ces crimes & tous ces malheurs, outrée de jalousie de l'amour de Saint-Martin pour Mademoiselle de Lascy: amour dont elle n'avoit eu d'abord que de légers soupçons, qui ne s'étoient que trop réalisés dans le tems de la maladie de cette

infortunée. Elle avoit, à prix d'argent, gagné le perfide Jain : il étoit ſon eſpion ; c'eſt de lui qu'elle ſut, & la fuite, & le mariage, & le projet d'aller en France. Elle alla tout apprendre à ſon frere & à Milord Laſcy ; ce dernier, outré de colere & de déſeſpoir, vouloit dans ſes premiers mouvemens aller poignarder ſa fille & Saint-Martin : Mademoiſelle de Lancaſtre l'adoucit ; ſa haîne n'eût pas été ſatisfaite de la mort de ſa rivale, elle la réſervoit à de plus grands maux. Quant à Saint-Martin, elle prit de ſang froid le projet de le faire périr. Après avoir calmé le pere en lui montrant la poſſibilité de faire revenir ſa fille, & de la faire obéir, elle n'eut pas de peine à perſuader à Lancaſtre, que le mieux étoit

d'éviter l'éclat ; qu'il falloit, aussitôt que Mademoiselle de Lascy seroit revenue, la forcer à l'épouser ; empêcher sur-tout que rien ne transpirât au-dehors. Après l'avoir épousée, lui dit-elle, vous la traiterez aussi rigoureusement que vous le voudrez : héritiere des Maisons de Lincoln, de Salisbury, ses biens immenses vous dédommageront du malheur d'avoir une femme si méprisable ; pourvu que son deshonneur ne soit pas public, que vous importe ? Le Duc adopta facilement les idées de sa sœur. Il avoit fait subir à sa premiere épouse un sort pareil à celui qu'il destinoit à la seconde ; cette malheureuse femme étoit d'une famille obscure ; ses parens étoient morts ; l'ayant épousée sans amour, & uniquement

uniquement pour jouir de ſes biens; honteux de cette alliance, il l'avoit tenue captive dans un de ſes châteaux, ſous prétexte que ſa ſanté lui rendoit néceſſaire l'air de la campagne. Les traitemens qu'il lui fit ſubir ſont horribles. A peine eut-elle mis au monde un fils, qu'il la bannit de ſa maiſon, & l'accablant de mépris, il la confina dans la retraite, où elle mourut en peu de tems de langueur & de chagrin. Perſonne n'avoit ſoupçonné ces horreurs. Lancaſtre étoit profondément faux, & cachoit ſous les dehors les plus impoſans l'ame la plus noire. Le peuple avoit pour lui de la vénération : les Grands eſtimoient en lui l'homme reſpecté du peuple. C'étoit de ces réputations qu'il eſt même dangereux de cher-

cher à examiner : il avoit tout le sang froid qu'il faut pour la soutenir intacte, malgré les crimes secrets & les injustices cachées. Milord Lascy le croyoit l'homme du monde le plus vertueux ; & furieux contre sa fille, trop heureux que Lancastre daignât l'épouser, il étoit bien certain que ce malheureux pere le laisseroit le maître absolu de son sort. Le Duc ne balança donc pas à adopter les idées de sa sœur : ce fut elle qui dicta la conduite de Jain, & qui conduisit le poignard. Elle avoit commencé par s'assurer de Mademoiselle de Lascy ; enlevée & ramenée chez son pere, on l'avoit forcée d'écrire la lettre que Jain porta. Ce scélérat, revenu chez Milord Lascy, assura que Saint-Martin étoit mort ; tout

confirma cette nouvelle ; Mademoiſelle de Laſcy la crut. Comment peindre ſes larmes, ſon déſeſpoir ? Ce n'étoit pas aſſez de la perte d'un amant, d'un époux chéri ; ſon pere lui ordonna, malgré ſes aveux, d'épouſer Lancaſtre : elle n'y voulut jamais conſentir. Un Prêtre eut la baſſeſſe d'entrer dans le plus vil complot, gagné ſans doute, ainſi que deux témoins, par les promeſſes du Duc de Lancaſtre ; mais tout réſolu qu'étoit ce malheureux de ſe prêter à tout ce qui pourroit ſervir à cimenter cet odieux lien, il ne pouvoit cependant entendre *oui*, quand Mademoiſelle de Laſcy diſoit *non*, & qu'elle le répétoit à travers les ſanglots qui étouffoient ſa voix, & avec toute la force que

lui laiſſoit la crainte où la préſence d'un pere irrité l'avoit jettée. Aucune autre perſonne que ce pere, Lancaſtre, ſa ſœur, la malheureuſe victime & les témoins, n'aſſiſta à cet horrible mariage, qui fut célébré dans la chapelle du château. Eperdue & tremblante, Mademoiſelle de Laſcy traînée à l'autel avec violence, ſe vit livrée au Duc de Lancaſtre. Un coup-d'œil foudroyant de ſon pere, lancé ſur elle dans l'inſtant déciſif, la glaça d'effroi & la réduiſit au ſilence. Ce ſilence fut vîte interprêté; on le regarda comme un conſentement, & malgré ſes efforts on joignit leurs mains. Sortie de la chapelle, elle ſut vaincre la frayeur qui l'accabloit, pour proteſter, en préſence de tout ce qui

l'entouroit, contre un hymen auquel elle n'avoit donné aucun consentement: elle se reprocha comme un crime, & se le reprocha toujours, l'effet de sa terreur & l'instant du silence dont on avoit si cruellement abusé. Le prêtre feignit de croire que toute cette résistance n'étoit qu'une suite de l'embarras que cause la pudeur aux jeunes personnes bien nées dans des circonstances semblables. Les témoins parurent penser de même. Indignée de ces affreux discours; partagée entre le désespoir & la crainte, elle tomba dans un état de convulsion: aussi-tôt qu'elle eut repris l'usage de ses sens, elle jura que jamais elle ne verroit Lancastre comme son époux. Lancastre lui dit d'un ton froid & dur,

qu'elle pouvoit être aſſurée qu'il ne la traiteroit jamais comme ſa femme, qu'elle n'en étoit plus digne; mais que, pour ſauver l'honneur de ſa famille, elle paſſeroit pour l'être; & dès le lendemain, il ordonna qu'on la menât à ce château qui avoit déja ſervi de priſon à ſa premiere femme. Milord Laſcy, malgré ſa colere, ne put voir ſans douleur le ſort qu'on préparoit à ſa fille : il partit avec elle, & la conduiſit dans cet odieux ſéjour; il plaignit ſon malheur, & cherchoit les moyens de l'adoucir; mais à peine quelques mois furent-ils écoulés que ce pere infortuné fut attaqué d'un mal violent, dont il mourut en douze heures. On n'oſe, dit Madame Ilde, ſe livrer aux idées terribles

que cet évènement a fait naître. Il est difficile de penser que cette mort ait été naturelle ; quoi qu'il en soit, de ce moment, ajouta-t-elle, je fus traitée avec une dureté sans exemple ; ma malheureuse maitresse fut livrée aux gens du Duc de Lancastre : ce fut sa sœur qui ordonna & dirigea tout. Je fus obligée de chercher un asile contre la colere du frere & de la sœur. Sans secours, sans ressource, je vins me cacher dans ce quartier isolé, où je vis avec peine du produit de mon travail : je n'ai pu rien savoir depuis ce tems, dit-elle à Gaveston ; mais si ma chere maitresse vit encore, elle est bien malheureuse. Le Comte de Cornouaille, instruit de ces faits, amena avec lui Madame Ilde,

& la préſenta à Saint-Martin; leur entrevue fut touchante; ils ſe rappellerent, en préſence de Gaveſton, mille détails intéreſſans. Il les recueillit tous, & compoſa de toute cette aventure un mémoire frappant; il préſenta ce mémoire au Roi. Ce jeune Monarque, qui d'ailleurs ne voyoit rien que par les yeux de Gaveſton, ordonna auſſi-tôt que Madame de Saint-Martin fût rendue à ſon époux. La choſe ſe paſſa avec un éclat terrible pour Lancaſtre. Il ne lui fut pas même permis d'expoſer ſes prétendues raiſons; & ce qu'il y eut d'affreux, c'eſt que ce jugement, le plus juſte au fond qu'il fût poſſible de prononcer, eut l'air, par la chaleur qu'y mirent le Roi & ſon favori, d'un jugement

inique. Les Grands en furent révoltés, le regardant comme le fruit indigne du crédit de Gaveſton : le peuple en gémit comme d'une injuſtice atroce contre le plus vertueux des hommes. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien, il faut encore le faire avec prudence : mais Gaveſton avoit d'autres motifs que ceux de l'équité ; & quoiqu'au fond il fît une action excellente, il ne devoit pas ſe plaindre de l'opinion du public ; c'étoit par haſard qu'il ſervoit la vertu : tout ce qui reſſent la faveur eſt ſuſpect. Ce jugement donc, tout juſte qu'il étoit, acheva d'aigrir les eſprits, & prépara les funeſtes évènemens qu'on verra dans la ſuite.

Dès que l'ordre du Roi fut donné, Gaveſton fut chercher lui-même

Madame de Saint-Martin, avec une nombreuſe eſcorte, dans le château où elle étoit captive : il la trouva plongée dans l'état le plus affreux. Sa langueur étoit ſi profonde qu'elle n'éprouva aucune émotion à l'arrivée de tous ces gens armés. Le Comte de Cornouaille, s'étant fait ouvrir l'eſpèce de cachot qui lui ſervoit de chambre dans une des tours de ce château, la trouva renverſée ſur ſon lit : on vit quelques alimens auprès d'elle, ſur une table, qui paroiſſoient y être depuis pluſieurs jours, & où elle n'avoit pas touché. Il eut peine à la tirer de l'eſpèce d'inſenſibilité où elle étoit ; enfin, lui ayant dit qu'il venoit la chercher par ordre du Roi pour la ramener à ſon époux, elle

jetta un cri perçant. Eh ! non, Madame, c'eſt à votre cher Saint-Martin. Saint-Martin ! ah ! dit-elle avec l'affreux ſourire du déſeſpoir, on a découvert qu'il n'étoit pas mort ! que lui a-t-on fait ? il n'eſt plus ? Non, Madame, il reſpire, il vous aime ; vous lui êtes rendue, vos liens affreux avec Lancaſtre ſont rompus. — Eſt-il poſſible ? n'eſt-ce pas un ſonge ? Non, Madame, venez, arrachez-vous de cet affreux ſéjour, & retournez avec un époux qui vous adore. Elle ſe leva avec précipitation, mais, quand elle eut fait deux pas, elle tomba dans un évanouiſſement profond : les ſecours lui furent prodigués. A peine revenue de cet état, on la fit partir : l'eſcorte étoit magnifique & nombreuſe ;

elle arriva dans Londres comme en triomphe. Gaveſton la conduiſit chez lui avec le plus grand appareil. Elle trouva ſon époux couché dans ſon lit ; elle courut à lui : il lui tendit les bras, ſans pouvoir prononcer un ſeul mot. Les mouvemens qu'il éprouva dans cet inſtant furent ſi vifs, que la plaie qu'il avoit à la poitrine ſe r'ouvrit : ſon ſang couloit avec la plus grande abondance. Les Chirurgiens appellés banderent cette plaie, mais ils ne purent empêcher les ſuites de ce funeſte accident. L'infortunée Madame de Saint-Martin à peine avoit joui du bonheur ſi grand de revoir un époux adoré, que, couverte de ſon ſang, elle eut à trembler pour ſa vie. Ce ſpectacle affreux, loin

de l'abattre dans l'état de foibleſſe où elle étoit elle-même, redoubla ſes forces ; elle aida aux Chirurgiens, elle veilla à tout ; mais à peine ſon cher Saint-Martin fut-il ſecouru, qu'elle tomba dans une ſorte de léthargie ; état heureux, ſans doute, puiſqu'il la préſerva de plus grands maux. Saint-Martin expira le lendemain, en rendant grace à Gaveſton, & en lui recommandant ſa malheureuſe épouſe. Le Comte de Cornouaille avoit de l'ame & de la nobleſſe ; il ſe regarda dès ce moment comme le protecteur unique de Madame de Saint-Martin ; & pour la ſervir comme elle méritoit de l'être, il ſongea d'abord à lui procurer un aſyle décent : il ſentit qu'il ne convenoit pas qu'elle reſtât chez

lui après la mort de ſon mari. Gloceſtre, auquel il confia ſes ſcrupules, forma à l'inſtant le projet de propoſer à Madame de Surrey de recevoir chez elle la trop infortunée Madame de Saint-Martin. Gaveſton ſaiſit avec ardeur cette idée. Mademoiſelle de Gloceſtre, dit-il, ſera ſon amie, ſa conſolatrice; elle ne ſera point malheureuſe. Gloceſtre eut à peine fait cette propoſition à ſa tante qu'elle l'accepta. Madame de Surrey avoit le cœur bon & compatiſſant; mais Mademoiſelle de Gloceſtre, qui joignoit à ces excellentes qualités une délicateſſe, une fineſſe de ſentiment extrême, ne vit pas de bonheur plus grand que celui de voler au ſecours de Madame de Saint-Martin. Elle com-

munique ſon empreſſement à ſa tante : toutes deux partent à l'inſtant, & vont chez le Comte de Cornouaille, y chercher la femme la plus malheureuſe qui fût au monde : elles la trouverent dans un affaiſſement ſi affreux, qu'on craignit qu'elle n'expirât pendant le tranſport. Cependant les apprêts des funérailles de ſon mari, dont elle ignoroit la mort, la crainte de quelques-unes de ces indiſcrétions ſi terribles & ſi ordinaires dans ces cruels inſtans, firent prendre le parti de l'arracher de cette maiſon. On l'habilla, on la tranſporta chez Madame de Surrey ſans qu'elle s'en fut preſque apperçue. Auſſi-tôt arrivée, on la mit au lit; & Mademoiſelle de Gloceſtre prit

à ſon chevet une place qu'elle ne quitta plus.

Le Comte de Cornouaille fit faire les obsèques de l'infortuné Saint-Martin (dont alors on dit le véritable nom) avec la plus grande pompe. Sa malheureuſe épouſe, après une eſpèce de léthargie de pluſieurs heures, reprit un peu de connoiſſance; & ſe trouvant dans une maiſon étrangere, entourée d'étrangers, dans un état affreux de foibleſſe & d'effroi, elle ne pouvoit ni n'oſoit faire aucune queſtion. Madame Ilde lui apprit dans quel lieu elle étoit & qui étoient les Dames qui la ſoignoient. Elle les regarda avec des yeux remplis de tendreſſe & de terreur. Mademoiſelle de Gloceſtre redou-

bla de ſoins & d'attentions, Madame de Surrey la combla de careſſes. Cette Dame veilloit à lui procurer tous les ſecours poſſibles, tandis que ſon excellente nièce, pleurant auprès d'elle, ſembloit reſſentir ſes propres douleurs. Auſſitôt que l'infortunée Madame de Saint-Martin put proférer quelques mots, elle prononça celui de ſon époux, en regardant autour d'elle, & ſur-tout dans les yeux de Mademoiſelle de Gloceſtre, avec une curioſité mêlée d'horreur.

Celle-ci, ſans lui dire un ſeul mot, lui prit la main, la ſerra entre les ſiennes, & arroſa cette main de ſes larmes. Madame de Saint-Martin pouſſa un cri perçant, & retomba dans l'état le plus violent : on crut qu'elle expireroit ; les

ſecours furent redoublés ; elle revint encore cette fois & parut plus calme : elle demanda Gaveſton ; il parut. C'eſt donc là, lui dit-elle, en lui tendant la main, le fruit de tous vos ſoins ? Il n'eſt plus, il n'eſt plus ! & la joie de me revoir a cauſé ſa mort ! ..... Malheureuſe que je ſuis ! Eh ! que ne me laiſſoit-on dans ce cachot...., il vivroit encore ! ..... Pardonnez, pardonnez, Monſieur, dit-elle au Comte de Cornouaille ; hélas ! l'excès du malheur aigrit l'ame & peut quelquefois rendre ingrat : je ne le ſuis pourtant pas, ajouta-t-elle en ſoupirant ; non, Monſieur, je ne le ſuis pas. Calmez-vous, Madame, lui dit Gaveſton, & ſoyez sûre que vous êtes entourée d'amis auxquels vous êtes bien

chere. Les premiers jours se passerent dans les converſations les plus tendres entre Mademoiſelle de Gloceſtre & cette infortunée ; mais, malgré tous les soins, sa ſanté devenoit de moment en moment plus déplorable ; des évanouiſſemens ſuccédoient ſans ceſſe aux douleurs les plus aigües ; elle ne pouvoit prendre abſolument aucune nourriture ; & Mademoiſelle de Gloceſtre, qui avoit pris pour elle l'attachement le plus vif, voyoit avec douleur la fin prochaine de ſa trop ſenſible & trop malheureuſe amie. C'étoit dans les légers intervalles de ſes douleurs que ces deux amies parloient enſemble, & ſe communiquoient leurs ſentimens. Madame de Saint-Martin revenoit ſouvent à déplorer

les malheurs que caufoit l'amour aux ames fenfibles; elle fe rappelloit les progrès de celui qu'elle avoit fenti; elle fembloit prévoir, dit-elle, dès les premiers tems, les maux qu'il occafionneroit; elle l'avoit combattu de toutes fes forces, mais vainement : c'eft la vivacité de celui de fon amant qui l'avoit vaincue. Ces difcours, fouvent répétés par Madame de Saint-Martin, faifoient fur Mademoifelle de Glocеftre une impreffion dont, malgré tous fes maux, cette Dame s'apperçut. Un jour qu'elle la vit plus agitée qu'à l'ordinaire : aimeriez-vous, ma chere amie, lui dit-elle, & feriez-vous malheureufe ? Ah ! je croyois ne plus avoir de chagrins à redouter, & je fens que celui-là me feroit

affreux. Parlez, & ne me laiſſez pas mourir en emportant cette inquiétude. Mademoiſelle de Gloceſtre, touchée juſqu'au fond du cœur de la beauté de l'ame de Madame de Saint-Martin, qui, plongée dans des malheurs dont l'imagination s'effraye, s'occupoit encore des ſiens. Trop digne amie, lui dit-elle, votre intérêt pour moi eſt ſi touchant, que je vous prouverai combien j'y ſuis ſenſible, en vous montrant mon ame toute entiere. Alors elle lui peignit, ſans aucun déguiſement, ſon amour pour Gaveſton, ſes craintes, ſes ſoupçons, & tout ce qui cauſoit les agitations extrêmes de ſon cœur. Madame de Saint-Martin avoit de ſi grandes obligations au Comte de Cornouaille; il s'étoit montré

pour elle si grand & si généreux, qu'elle ne voyoit en lui qu'un héros : c'est ainsi qu'elle s'en exprimoit avec son amie ; elle n'envisageoit ses galanteries pour la Reine que comme de simples politesses d'usage dans les Cours, & elle mit tout en œuvre pour inspirer les mêmes idées à Mademoiselle de Glocestre. Trop de délicatesse, lui disoit-elle, est nuisible, même en amour ; elle fait souvent naître la jalousie, qui est le plus terrible des maux, & pour celui qui l'éprouve, & pour celui qui en est l'objet. Estimer ce qu'on aime est le premier devoir. Les jeunes hommes, sur-tout ceux qui vivent à la Cour, sont obligés à ces sortes de galanteries : ils peuvent aimer exclusivement, mais leurs

égards ne doivent jamais être exclusifs. Vous connoiffez cette Cour, & les goûts de la Reine ; Gaveston a dû s'y soumettre. Auriez-vous l'injustice de vouloir lui attirer ses mépris & peut-être sa haîne ? Mademoiselle de Glocestre auroit pu répondre ; elle sentoit bien qu'elle auroit eu beaucoup à dire, mais elle aimoit, & elle étoit charmée de trouver des raisons de justifier son amant: elle parut donc céder à celles de Madame de Saint-Martin. Gaveston venoit. très-souvent la voir. Elle voulut un jour l'entretenir seule, sous le prétexte de ses affaires : elle lui vanta le mérite extrême de Mademoiselle de Glocestre, & lui dit qu'un des plus grands services qu'il lui eût rendus, avoit été de lui faire connoître cette charmante personne. Gaveston parla d'elle

avec l'enthouſiaſme d'un amant. Madame de Saint-Martin, malgré ſes précautions, lui fit naître l'idée des ſoupçons de Mademoiſelle de Gloceſtre, & lui conſeilla de ne plus s'expoſer à lui en donner de ſemblables. Gaveſton s'obſerva davantage: il apprit d'ailleurs que la Reine protégeoit ouvertement M. de Lancaſtre, dont les bleſſures étoient guéries: il ſut que ce Seigneur, depuis ſa guériſon, avoit été pluſieurs fois admis à ſa Cour, avec une diſtinction marquée, & que Mortimer blâmoit hautement la conduite du Roi & celle de ſon favori dans cette grande affaire. Gaveſton, qui vit bien que Mortimer l'emportoit ſur lui auprès de cette Princeſſe, ulcéré des diſcours qu'elle avoit tenus à ſon ſujet, & réellement

réellement amoureux de Mademoiſelle de Gloceſtre, ſaiſit un moment favorable, en préſence de Madame de Saint-Martin, pour s'excuſer des aventures du tournois. Un amant très-aimable & très aimé, eſt preſque toujours sûr d'obtenir ſon pardon : il l'obtint. Madame d'Herefort, ſœur de Mademoiſelle de Gloceſtre, n'aimoit point Gaveſton ; ſa hauteur & ſa légereté lui déplaiſoient : d'ailleurs elle n'eût pas vu ſans douleur une alliance qu'elle jugeoit indigne de la grandeur de ſa Maiſon ; & de plus, elle chériſſoit les vertus du Comte de Pembrock, qui n'avoit jamais confié qu'à elle l'excès de ſa tendreſſe pour Mademoiſelle de Gloceſtre. Ce jeune & vertueux Seigneur brûloit

pour elle de la paſſion la plus vive & la plus pure. Madame d'Herefort connoiſſoit l'ame & les ſentimens de l'amant le plus délicat qui fut jamais ; elle deſiroit ardemment le bonheur de ſa ſœur ; il n'étoit donc pas poſſible qu'elle vît ſans amertume a préférence qu'elle donnoit à Gaveſton. Après lui avoir fait ſentir, avec les ménagemens les plus adroits, ce qu'elle penſoit à ce ſujet, & n'eſpérant plus de réuſſir auprès d'elle, elle tâcha de faire enviſager les choſes à ſa tante ſous le même aſpect qu'elle les voyoit. Madame de Surrey, quoique touchée de la faveur dont jouiſſoit Gaveſton, trouvoit cependant cette alliance très-inférieure : d'ailleurs la fortune de ce favori, toute brillante qu'elle étoit,

n'avoit rien de ſolide ni d'aſſuré.

M. le Comte de Pembrock étoit bien préférable à tous égards ; il aimoit toujours éperduement Mamoiſelle de Gloceſtre ; Madame d'Herefort en étoit bien sûre : & s'il ne parloit plus, c'étoit par un excès d'amour & de reſpect. Madame de Surrey réfléchiſſant à toutes ces choſes, fit paſſer les mêmes idées dans l'eſprit des parents de Mademoiſelle de Gloceſtre. Toute la famille, excepté le frere, étoit réſolue à refuſer l'alliance de Gaveſton, & Gaveſton étoit plus aimé de Mademoiſelle de Gloceſtre qu'il ne l'avoit jamais été. Ce qu'il avoit fait pour Madame de Saint-Martin, ſes ſoins pour elle, la vive reconnoiſſance de cette infortunée, ajoutoient encore un nouveau luſtre

aux qualités brillantes qu'elle adoroit en lui. Plus assidu près d'elle, faisant éclater son amour, ne partageant plus ses soins, il n'avoit jamais paru plus aimable. Elle apprit avec douleur les intentions de sa famille ; ce fut dans un entretien avec sa tante qu'elle démêla ses sentimens. Une passion vive donne beaucoup de pénétration ; Madame de Surrey croyoit n'avoir presque rien dit, & Mademoiselle de Glocestre savoit tout ; elle en fut accablée. Madame de Saint-Martin s'apperçut de son trouble & de sa douleur ; elle en voulut savoir la cause. Son amie lui confia tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Rassurez-vous, lui dit cette tendre amie, je sais un moyen de vous rendre heureuse,

& je l'emploierai ; tâchez ſeulement, & en peu de jours, de raſſembler ici vos parens & M. le Comte de Cornouaille. Mademoiſelle de Gloceſtre, qui ne pouvoit deviner ni prévoir le projet de Madame de Saint-Martin, voulut le combattre. Que voulez-vous faire, lui dit-elle, dans l'état déplorable de foibleſſe où vous êtes ? Une telle ſcène peut vous cauſer les plus grands maux. C'eſt préciſément cette extrême foibleſſe, reprit la malade, qui rend la choſe très-preſſante : de grace ne me refuſez pas cette conſolation. Madame de Saint-Martin, tourmentée de cette idée, preſſa tant Mademoiſelle de Gloceſtre, que forcée de céder à ſes inſtances, elle trouva le moyen de raſſembler auprès de

ſon lit toute ſa famille, & M. de Cornouaille. Alors cette Dame raſſemblant ſes forces, leur parla ainſi :

Je n'ai plus qu'un inſtant à vivre : il ne me reſte qu'un vœu à former, c'eſt de vous voir unie avec le Comte de Cornouaille, dit-elle à Mademoiſelle de Gloceſtre ; ſes qualités héroïques lui doivent, à vos yeux, tenir lieu d'ancêtres : je ſais qu'il vous adore ; il me l'a avoué : je me ſuis apperçue que vous ne dédaignez pas ſon amour ; je mourrois ſans regrets ſi, avant que d'expirer, je voyois unies & heureuſes les deux perſonnes du monde qui me ſont les plus cheres. Dans cet inſtant, Madame d'Herefort & Madame de Surrey, ſe regardant avec étonne-

ment, marquerent leur surprise. Madame de Saint-Martin, qu'elles avoient interrompue, recommença le même discours, & finit par prier Gaveston & Mademoiselle de Glocestre d'accepter la donation de tous ses biens. Cette sensible & généreuse personne, fondant en larmes, refusa de recevoir ses offres. Eh quoi, dit la mourante, m'ôterez-vous le dernier plaisir & le seul bonheur que j'aie eu dans ma vie? Je n'ai plus de parens; ceux qui me restent au moins sont très-éloignés & ne tiennent plus à moi; ils m'ont indignement abandonnée: c'est au Comte de Cornouaille que je dois le seul instant de joie dont j'ai joui depuis que je respire: je l'ai payé bien cher cet instant! Vos

ſoins, ma chere & tendre conſolatrice, me font deſcendre avec moins d'amertume au tombeau..... Daignez, daignez accepter les biens que je poſſede; jouiſſez-en tous deux, & que mon ſouvenir vous occupe quelquefois. Les momens ſont précieux, ajouta-t-elle, ne pourrai-je voir, avant que de mourir, former ces nœuds ſi deſirés? Gaveſton, ſe jettant à genoux près de ſon lit, regardoit avec le plus grand attendriſſement & Madame de Saint-Martin & Mademoiſelle de Gloceſtre. Celle-ci, baignée de ſes larmes, ne répondit que par des ſanglots. Gloceſtre prit la parole. Vos vœux ſeront remplis, Madame, s'écria-t-il; je cours demander au Roi ſon conſentement. Madame

d'Herefort & les autres parens, étonnés & interdits, laiſſent partir le jeune Gloceſtre. Il vole vers Edouard. A peine eut-il demandé ce conſentement, que le Roi l'accorda avec un tranſport de joie inexprimable. L'idée de la diſtance que la naiſſance de Gaveſton mettoit entre lui & Mademoiſelle de Gloceſtre, ſa propre nièce, ne lui vint pas même dans l'eſprit. Gloceſtre accourt avec l'ordre du Roi; car c'étoit plus qu'un conſentement. Les parens de Mademoiſelle de Gloceſtre, frappés de la grandeur de la fortune que Madame de Saint-Martin laiſſoit en faveur de ce mariage, n'ayant plus d'objections à faire à Gaveſton de ce côté-là, & d'ailleurs ſubjugués par la volonté du Roi, ne réſiſ-

terent point. Le Comte de Pembrock, qui tenoit ſcrupuleuſement à Mademoiſelle de Gloceſtre la parole qu'il lui avoit donnée de ne plus la fatiguer d'un amour importun, mais qui étoit toujours pénétré pour elle des ſentimens les plus tendres & les plus paſſionnés, courut chez Madame d'Herefort à la premiere nouvelle de ce prochain mariage. Madame d'Herefort connoiſſoit l'excès de ſa tendreſſe, & auroit deſiré de pouvoir la favoriſer. Croyez-vous, lui dit-il, qu'elle puiſſe être heureuſe avec Gaveſton? Hélas! non, lui répondit-elle, ce ſont deux caracteres trop mal aſſortis; mais elle l'aime. Il ſuffit, dit en ſoupirant M. de Pembrock; le premier des biens eſt de s'unir à

l'objet aimé : mon arrêt eſt prononcé, j'y ſouſcris. Si j'avois pu eſpérer lui plaire quelque jour, aucun ordre ne m'eût effrayé ; j'aurois ſu tout faire révoquer, & l'obtenir : mais ſon cœur s'eſt déclaré ; c'eſt le premier & le véritable droit de Gaveſton : ce droit eſt ſacré, je le reſpecte. Puiſſe-t-elle n'avoir jamais à ſe repentir d'un tel choix ! je le deſire, oui, je le deſire ardemment. Il quitta alors Madame d'Herefort les yeux pleins de larmes & le déſeſpoir dans le cœur, & partit pour ſes terres le même jour. Les préparatifs du mariage furent commandés auſſi-tôt que le conſentement du Roi fut donné, & trois jours après, Mademoiſelle de Gloceſtre devint l'épouſe de Gaveſton. Ma-

dame de Saint-Martin, par un dernier effort de ſon amitié, ſe fit tranſporter à l'Egliſe, pour être témoin de ces nœuds qu'elle avoit en quelque ſorte formés. Son état jetta un nuage triſte ſur cette pompe nuptiale; Gaveſton parut le plus heureux des hommes; Mademoiſelle de Gloceſtre éprouva tout ce qu'un cœur comme le ſien devoit ſentir en ſe donnant à l'homme qu'elle adoroit depuis ſi longtems. Mais le ſpectacle affreux des douleurs d'une amie ſi tendre, ſa mort qu'elle enviſageoit comme prochaine, altéroient tout le charme de ces premiers momens; ſon ame étoit livrée aux ſentimens les plus tendres, & aux ſecouſſes les plus vives; elle ne put jouir, même dans ces jours qui devoient être

délicieux, d'un ſeul inſtant de bonheur. Trop allarmée ſur le danger ſi évident de cette amie mourante, elle ſe livra toute entiere aux ſoins de prolonger ſa vie, & laiſſa ſon époux s'occuper des ſoins plus agréables de manifeſter ſa joie. Malgré les vœux & les efforts de l'amitié, l'infortunée Madame de Saint-Martin ſuccomba enfin ſous le poids de ſes maux; elle mourut peu de tems après ce mariage, laiſſant ſes immenſes poſſeſſions aux deux nouveaux époux, après leur avoir recommandé la fidèle Madame Ilde, que Madame de Cornouaille garda toujours auprès d'elle, & qu'elle combla de bienfaits.

Gaveſton, auſſi-tôt après la mort de Madame de Saint-Martin, ſe

voulut mettre en possession de ses terres. Les héritiers de cette Dame, qui réunissoit les biens des maisons de Lincoln & de Salisbury, furieux de se voir ainsi ravir par un étranger une fortune immense, résolurent de mettre tout en œuvre pour l'empêcher d'en jouir; mais il avoit & toute la faveur du Roi, & tout le pouvoir que donne cette faveur : il en fit usage avec une imprudence incroyable; loin de vouloir s'expliquer avec eux, de chercher à adoucir leur perte par des manieres honnêtes, & de légers sacrifices, il les menaça de sa vengeance, s'ils faisoient contre lui les moindres mouvemens. Madame de Cornouaille auroit bien desiré qu'il en agit autrement; elle le pressa en vain de mettre plus de douceur

dans ſes procédés : il la pria de ne ſe point tourmenter de cette affaire, & de le laiſſer agir comme il penſoit le devoir faire. Elle fut un peu bleſſée du peu d'aſcendant qu'elle avoit ſur lui dans une circonſtance ſi importante : mais ſon amour extrême lui fit trouver dans ſon cœur des raiſons de juſtifier ſon époux. Elle ne lui parla plus de cette affaire : les héritiers de Madame de Saint-Martin, pouſſés à bout par les hauteurs de M. de Cornouaille, ſe liguerent contre lui avec le Duc de Lancaſtre. La Reine n'avoit plus pour le favori de ſon mari, d'autre ſentiment que celui de la haîne, depuis, ſur-tout, qu'il avoit laiſſé éclater ſon amour pour Mademoiſelle de Gloceſtre, & qu'elle ne pouvoit ſe

diſſimuler que la paſſion qu'il avoit feint d'avoir pour elle, n'étoit qu'un jeu : il avoit eu l'imprudence de le dire aſſez haut, ſoit par l'envie de paroître plus attaché à Mademoiſelle de Gloceſtre, & d'avoir l'air de faire de grands ſacrifices à ſes charmes, ſoit, ce qui eſt plus vraiſemblable & plus conforme à ſon caractere, uniquement pour contenter ſa vanité. Il ſe vantoit que ſes vœux n'avoient pas été mal reçus. Mille traits ironiques ſur la liaiſon de cette princeſſe avec Mortimer, ſur le bonheur de celui-ci de reſter vainqueur par ſa déſertion volontaire, déſertion qu'un amour plus vrai l'avoit, diſoit-il, forcé de faire; des parallèles ſans fin de la beauté, des graces & des vertus de Made-

moiſelle de Gloceſtre, avec la figure, la conduite & les mœurs de la Reine; enfin tout ce qui peut piquer une femme ſur les points les plus délicats, avoit été prodigué par lui contre la Reine avec une indiſcrétion incroyable. Ses ennemis, & il en avoit beaucoup, ne laiſſerent pas échapper cette occaſion de le perdre dans l'eſprit d'Iſabelle : il ne fut pas difficile de la perſuader : elle aimoit alors Mortimer, & Mortimer haïſſoit depuis long-tems Gaveſton. La Reine & lui ſe réunirent à ſes ennemis. Mademoiſelle de Lancaſtre, toujours terrible dans ſes vengeances, qu'elle pourſuivoit même après la mort de Madame de Saint-Martin, étoit encore la plus furieuſe. Un jour que le Roi,

entouré de sa Cour & des principaux Seigneurs du Royaume, mangeoit en public, dans la grande salle de Westminster, une femme masquée vint lui présenter une lettre. Edouard eut l'imprudence de la faire lire tout haut, ignorant apparemment ce qu'elle contenoit. On lui reprochoit, dans cette lettre, avec la plus grande amertume, tous les abus de son règne, sa lâcheté, sa tyrannie, & sur-tout son attachement pour Gaveston, qu'on nommoit l'ennemi de la Nation, & l'auteur de tous les crimes & de tous les malheurs. Cette lettre étoit si fortement écrite; les maux actuels y étoient peints avec tant de force; l'inimitié pour le favori étoit poussée à un si haut point, par l'abus qu'il avoit fait de la

faveur du Roi, par ſa hauteur & ſon imprudence, que loin qu'aucun cri s'élevât pour lui dans cette Aſſemblée, où la préſence du Monarque devoit, à ce qu'il ſemble, produire cet effet, un ſilence morne, un murmure ſourd, furent tout ce que cette lettre opéra. La Dame maſquée retourna auſſi tranquillement qu'elle étoit venue. Cette Dame n'étoit autre que Mademoiſelle de Lancaſtre. Mortimer, favori de la Reine, & mortel ennemi de Gaveſton, ſe mit à la tête du parti qui vouloit le perdre. Le Duc de Lancaſtre, reſpecté du peuple par les dehors de ſainteté qu'il affectoit, regardé comme une victime du pouvoir de Gaveſton, qui ne lui avoit, diſoit-on, enlevé ſa femme que pour ſe faire donner

par elle des biens immenſes ; Lancaſtre, dis-je, étoit de tous ſes ennemis le plus dangereux. Malgré la prétendue auſtérité de ſes mœurs, il devint un des courtiſans de la Reine : elle le haïſſoit, mais l'envie de ſubjuguer Gaveſton lui fit oublier tout autre ſentiment ; tout ce qui étoit ennemi du favori du Roi, devenoit, à ce ſeul titre, l'ami de la Reine.

Gaveſton, loin de chercher à regagner les eſprits, affectoit une hauteur, un luxe & une inſolence révoltante. Sa tendre & ſenſible épouſe, d'abord toute occupée de ſon amour & de ſes regrets pour ſon amie, concentrée dans les ſentimens qui occupoient toutes les facultés de ſon ame, n'avoit pas porté plus loin ſes regards :

revenue un peu de ce premier étourdiſſement, elle ne ſe plaignoit que des diſtractions continuelles qui lui enlevoient ſon mari : elle vit enſuite, avec douleur, qu'il n'avoit pas en elle la confiance qu'elle avoit eſpérée, & dont elle ſentoit qu'elle étoit digne ; elle en fut affligée, & ne s'en plaignit pas. Elle ne confia rien de ſes chagrins ſecrets à perſonne, pas même à Madame de Surrey. Peu-à-peu elle apperçut de la froideur dans les ſoins de ſon mari ; elle eut même lieu de penſer que le mariage ne lui avoit point fait perdre ſes anciens goûts pour la galanterie : ſon cœur étoit ulcéré : mais ſon maintien toujours le même, ſa bonté, ſon égalité, ſa douceur, & ſes égards, ne s'étant jamais démentis, on

croyoit qu'elle ne voyoit rien, qu'elle ne s'appercevoit de rien; & beaucoup de gens penſoient que c'étoit elle qui avoit introduit le grand luxe qui régnoit dans ſa Maiſon.

Cependant la Reine, qui, ſous prétexte des fêtes & des plaiſirs dont elle embelliſſoit ſa Cour, raſſembloit autour d'elle tous les mécontens, & trouvoit le moyen de les entretenir, ces jours-là, avec plus de liberté, fit annoncer un bal maſqué. Toute la Cour s'y rendit. Gaveſton, piqué au vif contre la Reine, d'après les rapports qu'on lui avoit faits, parut à ce bal : il y vint ſous le déguiſement qu'il crut le plus propre à le bien cacher : il s'approcha de cette Princeſſe, qui n'étoit point

masquée ; il lui tint d'abord des propos vagues de galanterie ; elle y répondit avec enjouement : il continua, & en vint à embarrasser la Reine. Il vanta le bonheur de quelqu'un qu'il ne nomma point, mais il fit bien entendre que c'étoit Mortimer. Elle examina alors plus attentivement ce masque : il n'étoit pas si bien déguisé qu'elle ne le reconnût aussi-tôt qu'elle en voulut prendre le soin. Dès qu'il fut animé par la conversation, le son de sa voix seul l'auroit trahi, tant sa légéreté l'empêchoit de mettre à rien la moindre prudence. Elle feignit de ne le pas connoître ; il crut pouvoir se livrer à son ressentiment, & continuer sur le ton le plus ironique à vanter ses charmes, ses talens, & ses graces. En

vérité, beau maſque, lui dit-elle, vous êtes ſi galant, que je regrette de ne vous avoir pas eu pour défenſeur dans les tournois. Les Beautés françoiſes ne pouvoient avoir un Chevalier plus digne d'elles : c'eſt dommage que vous ne vous ſoyez point préſenté alors ; vous euſſiez eu plus de ſuccès encore que celui auquel nos intérêts étoient confiés. Gaveſton vous eût cédé ſon rôle, tout brillant qu'il étoit : il a cependant, pour plaire, des avantages bien rares, de ces avantages auxquels on ne réſiſte point. Mademoiſelle de Gloceſtre doit en convenir : il n'eſt pas commun de trouver des amants qui ſachent ſi à-propos employer de ſi grands moyens. Qu'il eſt redoutable cet amant-là ? La Reine ſourioit malignement

gnement en disant ces derniers mots. Gaveston, oubliant qu'il étoit sous le masque, lui demanda avec chaleur de quels moyens elle entendoit parler. Quoi donc, dit-elle, se faire donner des Provinces entières par une femme qu'on enleve à force ouverte à son mari; venir ensuite, armé d'un ordre du Roi, épouser une fille du plus haut rang, & réduire sa famille au silence sur une alliance si disproportionnée, & vous n'appellez pas cela de grands moyens? Oh! je vous le répète, on ne peut y résister. Mais je ne sais s'ils sont aussi nobles qu'ils sont puissans. Gaveston, outré de colere, ne lui répondit que par des railleries sanglantes sur sa conduite: il lui rappella, du ton le plus ironique, de certaines petites anecdotes

du tems de leur liaiſon, & finit, après les traits les plus piquans, par lui faire entendre qu'il étoit plus aiſé d'être le défenſeur de la beauté des Dames françoiſes, que d'être perſuadé de leur vertu. La Reine, outrée à ſon tour, ne garda plus de meſure : elle ſe leva, le nomma par ſon nom, en le montrant du doigt & le traitant d'impudent; & dit que ſi le Roi ne lui faiſoit juſtice, en la vengeant de ſon inſolence, elle ſauroit bien l'y forcer. Le bal fut interrompu. La Reine, furieuſe & menaçante, quitta l'aſſemblée. Le Roi voulut en vain l'adoucir. Gaveſton n'étoit pas de caractere à garder plus de ménagemens : outré de colere, ſûr de l'amitié, ou plutôt de la foibleſſe de ſon maître, qui ſe rangea de

ſon parti, il ôta ſon maſque, & tint alors les propos les plus inſultans ſur le compte de la Reine. Malgré les efforts du Roi pour l'engager à ſe contenir : cette ſcène fit l'éclat le plus ſcandaleux. Les Seigneurs & les Barons prirent tous d'abord & ouvertement, le parti d'Iſabelle. Leur prétexte fut le reſpect violé, par Gaveſton, pour la Majeſté Royale dans la perſonne de la Reine inſultée. Mais le vrai motif de leur révolte ne fut autre que leur mépris pour la foibleſſe du Roi, & leur haîne invétérée contre ſon favori. Cet imprudent y avoit mis le comble, en jettant des ridicules ineffaçables ſur la plupart des gens de la Cour. Ce n'étoit pas ſon plus grand crime, mais c'eſt celui qu'on lui pardonna

L 2

le moins, ainſi qu'il arrive toujours. Telle fut l'origine de la guerre civile qui déſola le Royaume preſque tout le reſte de ce règne malheureux. Edouard & Gaveſton, ſeuls de leur parti, réſolurent de quitter Londres, où dominoient alors Iſabelle, les Seigneurs & les Barons, & de ſe retirer à Yorck. Ce fut le favori qui détermina le Roi à cette retraite, parce qu'il fut informé que le Roi de France, inſtruit par la Reine ſa fille des affronts qu'elle avoit reçus de lui, avoit juré d'en tirer vengeance & de le faire périr.

Cette Princeſſe avoit fait ſavoir au Roi ſon pere les abus que Gaveſton faiſoit de ſon pouvoir; que ce pouvoir s'étendoit juſques ſur elle; que c'étoit lui qui lui enlevoit l'amour

de ſon mari, dont elle ne recevoit que des mépris : elle s'étoit peinte comme très-malheureuſe, & malheureuſe par l'aſcendant qu'avoit pris ſur ſon époux un homme mépriſé par ſes mœurs, peu fait par ſa naiſſance pour le rang qu'il occupoit, & qui étoit haï de toute la nation. Le Roi de France, outré des procédés de ſon gendre & du malheur de ſa fille, avoit réſolu, quoiqu'il pût en arriver, la perte de celui qui en étoit la cauſe. Gaveſton fut inſtruit & de ſa colere & de ſa réſolution. Il n'en parla point à Edouard, & réſolut de faire tête à l'orage, avec l'apparence de la plus grande tranquillité. Le prétexte du voyage d'Yorck fut la guerre qui ſe faiſoit alors contre le Roi d'Ecoſſe, Robert

Bruce. Gaveſton voulut faire croire que c'étoit pour être plus à portée de ſavoir ce qui ſe paſſoit à l'armée, commandée par Cumin, qu'il ſe tranſportoit à Yorck avec le Roi. Ce prince, par le conſeil de ſon favori, fit partir Glocestre pour cette armée, & le décora d'un grade conſidérable. Son projet étoit de diſpoſer les troupes en ſa faveur à tout évènement, & le Comte de Gloceſtre étoit plus propre qu'aucun autre à préparer les eſprits. Brave, franc, généreux, nul ne pouvoit leur être plus agréable. Il partit auſſi-tôt avec ſes inſtructions, & prit congé de ſa ſœur ſans l'inſtruire de rien.

Madame de Cornouaille n'avoit point été à ce bal ſi funeſte; & il lui arriva ce qui arrive preſque

toujours dans ces circonſtances, d'être la derniere informée de l'éclat affreux qui s'y étoit fait. Ce fut enfin Madame de Surrey qui le lui apprit; il falloit bien qu'elle sût l'état actuel de la Cour. Elle en gémit, & ne put s'empêcher de repréſenter à ſon époux, avec ſa douceur ordinaire, quelles pouvoient être les ſuites de ce malheur. Il prétendit que ce n'étoit que ſon amour pour elle qui l'avoit fait s'emporter ainſi; que c'étoit elle que la Reine avoit en vue d'inſulter & qu'il n'avoit pu le ſouffrir; qu'il lui ſiéroit mal de lui reprocher une vivacité dont elle étoit la cauſe. Madame de Cornouaille, s'étant déjà apperçue qu'il ne vouloit jamais avoir tort, ne répondit que par des larmes qu'elle ne put

retenir. Mais elle lui demanda s'il ne cherchoit point des moyens pour appaiser la colere de la Reine, & pour faire cesser de si grands troubles. Il lui dit de l'air & du ton le plus tranquille, qu'il n'en étoit pas besoin ; que ses ennemis seuls avoient à trembler ; que le Roi, & lui, agissant de concert, avoient pris le parti d'aller à Yorck, & qu'il falloit qu'elle se préparât à y venir avec eux. Ce ne fut pas sans de vives alarmes & de tendres regrets, qu'elle fit les préparatifs de ce départ. Elle quittoit Mesdames d'Herefort & de Surrey ; elle alloit seule avec son époux dans un nouveau séjour qu'elle voyoit entouré des plus grands dangers. Il fallut cependant partir. Arrivée à Yorck, le Comte de Cornouaille la conjura de ne rien négliger pour y étaler.

toute la pompe de la plus grande magnificence.

C'eſt, dit-il, Madame, tout ce que j'exige de vos bontés, & tout ce que vous pouvez faire qui me ſoit le plus avantageux. Le Roi partageoit leur table & leur logement. Madame de Cornouaille, quoique vivement affectée d'autres idées, remplit avec la plus grande exactitude les deſirs de ſon mari. Tout ce que la volupté a fait imaginer de plus agréable dans tous les genres ; tout ce que les arts ont créé, fut raſſemblé dans cette Cour, dont on faiſoit les honneurs avec une ſplendeur dont on n'avoit point encore d'exemple. Son ame étoit cependant en proie aux plus mortelles inquiétudes, mais comme elle ne recevoit aucune

nouvelle de Londres (son mari interceptoit ses lettres), qu'elle ne voyoit régner autour d'elle que plaisirs & sérénité, qu'à chaque fête nouvelle, le Roi & Gaveston, charmés de ses attentions, lui en marquoient leur reconnoissance, & qu'enfin c'étoit le plus sûr moyen de leur plaire à tous deux; elle sut vaincre ses craintes & bannir ses réflexions, pour se livrer toute entiere aux soins qu'ils attendoient de sa complaisance. Peut-être imagina-t-elle, & il y a lieu de le présumer, que ces jeux, ces fêtes, ces bals, ces tournois, ces festins, qu'elle ordonnoit avec tant d'intelligence & de grace, étoient des choses que la bonne politique prescrivoit à son mari. La confiance que sa tendresse lui donnoit en

lui ; l'ignorance profonde où il la laissoit sur tout ce qui se passoit ailleurs ; la tranquillité du Monarque ; toutes ces circonstances réunies auroient pu séduire une personne plus âgée & plus habile que Madame de Cornouaille.

Un mois environ se passa ainsi. Un jour que le Roi & M. de Cornouaille étoient, avec leur suite, à prendre le divertissement de la chasse, & que Madame de Cornouaille, fatiguée des soins de la veille, étoit restée au lit pour prendre quelque repos ; une de ses femmes entra dans sa chambre, & vint en marchant légèrement, ouvrir ses rideaux. Qu'y a-t-il, lui dit-elle ? Madame, répondit cette femme, un inconnu vient d'arriver, il demande à vous entretenir

un moment en ſecret ; il dit qu'il a des choſes importantes à vous communiquer, & qu'il n'y a pas un inſtant à perdre. Qu'on le faſſe entrer, dit-elle, un peu agitée. Quelle fut ſa ſurpriſe en voyant paroître le Comte de Pembrock ? Pardonnez, lui dit-il, Madame, il faut des raiſons auſſi fortes & auſſi preſſantes pour m'engager à cette démarche, & à la liberté que je prends. Daignez m'entendre ſeule un inſtant. Madame de Cornouaille ne lui demanda le tems que de ſe lever ; il ſe retira, & auſſi-tôt qu'elle ſe fut miſe en état de le recevoir, elle le fit rappeller, & éloigna ſes femmes. Quelles peuvent être les choſes ſi importantes & ſi ſecretes que vous avez à me communiquer, Monſieur ? Vous

n'ignorez pas ce qui se passe, Madame ? Madame de Surrey vous en a instruite ? Non, Monsieur, il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de ses nouvelles. — Il n'est pas possible ! Elle vous a écrit, en ma présence plusieurs fois, & vous a tout mandé....... Madame de Cornouaille pâle & tremblante, lui répéta qu'elle ne savoit absolument rien, & qu'elle n'avoit point reçu de lettre de sa sœur. Je vous en apporte une, Madame, lui dit-il; elle ne sait à quoi attribuer votre silence; daignez la lire. Madame de Cornouaille l'ouvrit; elle ne contenoit que ces mots. » Mon trouble est si grand, ma » chere & malheureuse sœur, que » je ne puis écrire; mettez toute » votre confiance dans M. de

» Pembrock, le plus digne des » hommes. Suivez ses conseils, ou » vous êtes perdue. Adieu, ma » chere, ma tendre sœur, vos » maux & votre silence me mettent » au désespoir «.

Madame de Cornouaille effrayée, le pria de s'expliquer, & lui répéta qu'elle ne savoit exactement rien. Hé bien, Madame, lui dit-il, les yeux pleins de larmes, c'est encore un des malheurs où j'étois réservé, que d'avoir à vous apprendre les vôtres. Sachez donc, puisqu'il n'est plus possible de vous rien cacher, que la Reine & les principaux Seigneurs se sont unis & confédérés contre le Roi & contre votre époux, unique objet de leur fureur; qu'ils ont levé des troupes; que le Roi de France, par amour pour sa

fille, & par haîne contre M. de Cornouaille, fournit de l'argent, & envoie des ſoldats; que le vieux Comte de Lincoln, à la tête de la confédération, a fait nommer le Duc de Lancaſtre Général de l'armée; que le Comte de Varvick, les Comtes d'Arondel & de Varen & l'Archevêque de Cantorbéry ſont au nombre des confédérés; que preſque tous les Barons s'y ſont joints, & que l'armée eſt raſſemblée & conſidérable. J'ai fait inutilement les plus grands efforts pour rompre ces projets. Mon ſeul but eſt de vous ſervir..... J'euſſe été autrefois l'ennemi de Gaveſton, je ne le vous cache pas; on eſt même ſurpris que je ne le ſois plus. Mais du jour que vous l'avez rendu...... le plus heureux des

hommes, du jour qu'il a reçu votre main, il eſt devenu ſacré pour moi. Je viens donc vous avertir que les confédérés s'approchent, qu'ils veulent inveſtir la ville, s'emparer du château, s'aſſurer du Roi, ſaiſir votre époux, & peut-être..... Hé bien, lui dit-elle,....... achevez. Hélas ! ajouta-t-il, en baiſſant les yeux, les momens ſont trop chers pour que je puiſſe mettre à ces affreuſes nouvelles les ménagemens néceſſaires...... Vous n'avez pas un moment à perdre; & peut-être le faire périr. Madame de Cornouaille, raſſemblant ſes forces, ne remercia M. de Pembrock, qu'en lui ſerrant la main avec tout le tranſport de la reconnoiſſance, & lui demanda ſes conſeils. Faites à l'inſtant avertir le Roi &

votre époux, lui dit-il ; ils sont actuellement à la chasse ; envoyez plusieurs courriers bien fidèles & bien sûrs ; empêchez qu'ils ne rentrent ici, & forcez-les de choisir un autre asyle, où ils puissent être en sûreté, jusqu'à ce que les affaires aient pris un autre tour. Madame de Cornouaille fit partir à l'instant les plus fidèles de ses gens, avec les instructions nécessaires. Le Comte de Pembrock guida & partagea ses soins pendant cette cruelle journée. Elle n'apprit que vers le soir, que le Roi & Gaveston avoient enfin été rencontrés par ses courriers, & qu'ils avoient pris le parti de se retirer à Newcastle, où ils alloient se fortifier & faire avancer des troupes. Son mari ne lui écrivit qu'un mot ; il lui recom-

mandoit de quitter Yorck aussi-tôt, de ne point venir à Newcastle, & de se retirer à l'instant en lieu de sûreté; mais il ne lui en indiquoit aucun; il ne lui donnoit aucun moyen, ni aucun secours. Elle sut alors par ses gens que le Roi & Gaveston n'ignoroient pas ce qui se tramoit contre eux. Mais que tout leur soin avoit été de le lui cacher, & qu'ils avoient, jusqu'à ce moment, réduit à ce mystère toutes leurs précautions, croyant sans doute écarter l'orage en feignant de le braver. Les voilà en sûreté, du moins pour quelques jours, lui dit le Comte de Pembrock; mais vous, Madame, qu'allez-vous devenir? Je ne sais, lui dit-elle.... dans l'état où je suis, à quoi puis-je me déterminer? Je voudrois au

moins que ma retraite fût décente. Je voudrois me voir entre les bras des miens. Mais mon frere eſt en Ecoſſe ; je n'ai que lui au monde.... Venez, venez, Madame, je vais vous faire conduire ſecrettement ; & ſous une bonne eſcorte, chez Madame d'Herefort ; vous y ſerez cachée, & en ſûreté. Le Ciel me punit bien cruellement, lui dit-elle, M. de Pembrock ; c'eſt vous, c'eſt vous ſeul qui vous occupez de moi !..... Un profond ſoupir ſuccéda à cette réfléxion, qu'elle ſe repentit d'avoir faite tout haut. Daignez, lui dit-elle, tout préparer ; je m'abandonne à vos ſoins ; il y a long-tems que votre probité m'eſt connue, & que mon eſtime pour vous eſt ſans bornes. Elle partit le ſoir même, ſous la conduite

de M. de Pembrock, & bien escortée; ils arriverent à Londres au bout de trois jours de marche. Tout ce qu'on peut réunir de soins & d'attentions, au respect le plus profond, fut employé par le Comte de Pembrock, pour soulager, servir, & consoler l'aimable infortunée qui lui étoit si chere. Il ne la vit pas un seul instant qu'en présence de ses femmes; il sut se contraindre au point de ne pas se permettre un seul regard, il ne laissa pas échapper un seul soupir; il ne l'avoit pourtant jamais tant aimée. Madame de Cornouaille n'eut pas le plus léger motif d'inquiétude sur la situation où elle se trouvoit; situation bien délicate. Fugitive, sans parens, n'ayant d'autre appui que celui d'un homme qui avoit

été ſon amant déclaré, & dont elle avoit rejetté les vœux pour lui préférer l'époux qui cauſoit tous ſes malheurs, cet époux la négligeoit au point de la laiſſer dans cet abandon cruel, après avoir tout exigé de ſa complaiſance. Sans ces affreuſes réflexions qui déchiroient ſon cœur, elle eût voyagé auſſi tranquillement que ſi ſes proches parens l'euſſent ſeuls entourée. L'ame de cette femme infortunée étoit trop belle & trop ſenſible, pour ne pas être pénétrée d'un procédé ſi noble & ſi vertueux. Ils arriverent à Londres la troſieme nuit de leur voyage. M. de Pembrock remit ce dépôt précieux entre les mains de Madame d'Hereford & de Madame de Surrey qui s'étoient réunies ; il reçut leurs

remercîmens avec cette ſorte d'impatience que la politeſſe ſeule peut cacher. Madame de Cornouaille, étouffée par ſes ſanglots, ne put proférer que des paroles mal articulées. Il quitta ces Dames au bout d'un moment; il promit à Madame de Cornouaille tous les ſervices qu'il ſeroit en ſon pouvoir de lui rendre, & ſe retira, les laiſſant toutes trois remplies pour lui de la plus haute eſtime & de la plus vive reconnoiſſance.

Ce fut alors que Madame de Cornouaille apprit avec plus de détails l'excès de ſes malheurs, & celui de l'imprudente audace de ſon mari. Le chagrin le plus profond, l'inquiétude la plus vive, les efforts qu'elle avoit faits depuis plus d'un mois, la fatigue qu'elle avoit

éprouvée, toutes ces choſes réunies lui enflammerent le ſang. Le lendemain de ſon arrivée à Londres, elle ſe ſentit tranſir & brûler; la fièvre la ſaiſit, elle tomba dans l'état le plus violent; un délire affreux la mit bientôt hors d'état de ſentir tous ces maux. Son digne conducteur ignora ſa maladie. Dès le lendemain de ſon arrivée il partit de Londres, pour tâcher de rendre tous les ſervices qui pouvoient dépendre de lui, à l'infortunée qui lui étoit ſi chere. Quels efforts ne fit-il pas pour ſauver Gaveſton! Mais l'imprudence qui l'avoit conduit ſur le bord de l'abîme, l'y précipita.

Cependant l'armée des confédérés, qui groſſiſſoit chaque jour, vint à Yorck le lendemain du jour

où le Roi & ſon favori en étoient partis. Après les plus grandes recherches & les meilleures inſtructions, les chefs de cette armée réſolurent d'aller aſſiéger Newcaſtle, où ils ſurent qu'Edouard & Gaveſton s'étoient retirés. On répandit par tout le Royaume des manifeſtes fulminans contre le favori; il y étoit déclaré l'ennemi de l'Egliſe & de l'Etat; l'Archevêque de Cantorbéry lança contre lui lesfoudres de l'excommunication. Lancaſtre & Varvick, le plus habile des confédérés, étoient à la tête de ce parti. La Reine le ſoutenoit de tout ſon pouvoir, & ſon pouvoir étoit immenſe par la protection déclarée du Roi de France ſon pere. Pour comble de maux, l'armée d'Ecoſſe fut battue par Edouard

Bruce,

Bruce, frere du Roi, & la défaite fut complette. Le Comte de Glo-cestre y fut blessé au défaut de la cuirasse, en combattant avec une bravoure héroïque, malgré le sang qu'il perdoit. Mais, son cheval tué sous lui, l'ayant renversé, il tomba entre les mains des ennemis, & fut fait prisonnier. Ce fut pour Gaveston le coup le plus funeste dans les circonstances. Glocestre l'aimoit ; & si l'on pouvoit faire quelques reproches à ce jeune Seigneur, ce n'étoit que de son attachement extrême pour le favori ; attachement qui avoit été jusqu'à lui sacrifier sa sœur, dont il avoit, avec trop de soins & de zèle, entretenu la passion. Il fut donc pris à cette bataille, & conduit au château d'Edimbourg. Alors il ne resta pas

au Comte de Cornouaille un ſeul ami en état de le ſervir. Les faveurs inouies dont il étoit comblé; l'abus indécent & terrible de ſon autorité, & de la faveur extrême dont il jouiſſoit, lui attiroient encore moins d'envieux, que ſon caractere vain, imprudent & téméraire, joint à ſes manieres ironiques, ne lui avoient fait d'ennemis. Il n'étoit pas un Seigneur qui n'eût éprouvé l'amertume de ſes railleries; plus il y mettoit d'eſprit, plus elles étoient offençantes. Les ridicules, quand il les donnoit, étoient ineffaçables. La plupart de ſes ſarcaſmes, contre les perſonnes de la Cour les plus conſidérables, avoient paſſé dans les Provinces. Celui de tous les grands qu'il avoit le moins épargné, étoit le Duc

de Lancaftre. Auffi la fureur de ce dernier étoit-elle d'autant plus grande, que fon maintien étoit plus doux, & plus réfervé; il avoit d'ailleurs un motif de haîne & de reffentiment, qu'aucun autre ne pouvoit avoir; & fa fœur, Mademoifelle de Lancaftre, ne faifoit encore que l'animer davantage s'il étoit poffible. La Reine, reftée à Londres avec Mortimer, dirigeoit de-là les opérations. Ce furent eux qui répandirent les manifeftes, & qui acheverent d'échauffer les efprits.

Le fiege de Newcaftle fut donc réfolu. Le Roi & Gavefton, en ayant été avertis fecrettement, par les foins du Comte de Pembrock, prirent encore la fuite, & fe retirerent au château de Scarboroug,

s'y croyant plus en sûreté. Mais la situation déplorable de leurs affaires, força le Roi de quitter son favori. Il partit dans l'espoir de rassembler le peuple, & de s'en composer une armée. Leurs adieux furent tristes, ils sembloient alors voir plus clair dans leur sort, & sentir leurs malheurs. Le Roi recommanda fortement au Gouverneur du château, la personne de Gaveston. C'est, lui dit-il en partant, ce que j'ai au monde de plus précieux.

Les Barons étant entrés dans Newcastle peu d'instants après la fuite du Roi & du Comte de Cornouaille, s'emparerent de tout ce qu'ils y trouverent. Les équipages de Gaveston furent saisis ; on y découvrit des richesses immenses en bijoux

& pierreries, & presque tous les joyaux de la Couronne. Tout fut inventorié, avec la plus grande publicité. On peut juger de l'effet que produisit sur les esprits une telle découverte; il n'en étoit pas besoin pour qu'on haït le favori; mais dès qu'on l'eut faite, il fut abhorré.

Le Duc de Lancastre, ayant appris que le Roi avoit laissé son favori dans le château de Scarborough, vint l'y assiéger. Il s'y défendit avec courage. Mais au bout de quelques jours, ne pouvant plus tenir faute de vivres, il demanda à capituler.

Lancastre étoit pour lors absent, il étoit allé s'opposer à la réussite des projets du Roi. Le Comte de Cornouaille obtint donc l'honneur

d'une capitulation. Il demanda deux choſes, à n'être jugé que par ſes pairs, & qu'on le fît parler au Roi; il obtint l'un & l'autre.

Dès qu'Edouard eut appris que le Comte de Cornouaille étoit pris, & au pouvoir des Barons, il leur fit demander avec inſtance la grace de le voir & de lui parler. Il les conjura ſur-tout de lui ſauver la vie. Son déſeſpoir étoit ſans bornes; il promit tout, ſi on lui rendoit ſon cher Gaveſton. A ce prix, diſoit ce Prince, je donnerai ſur tous les griefs toutes les ſatisfactions qu'on voudra. Il mit en œuvre tout ce qui lui reſtoit de ſon foible pouvoir, pour ſe faire rendre ſon favori. Mais les chefs de l'armée & les Barons qui ne reſpi-

roient que haîne & que vengeance, le refusoient absolument. Le Comte de Pembrock, si justement estimé de tous par ses rares vertus, & sa probité si reconnue, parut alors à leur assemblée; c'étoit pour la premiere fois. On crut, en le voyant entrer, que devant haïr celui qui lui avoit enlevé Mademoiselle de Glocestre, il venoit grossir le nombre de ses ennemis. Mais aussi-tôt qu'on l'eut écouté, on fut bien surpris de le voir, au contraire, employer, pour sauver Gaveston, tous les ressorts de l'éloquence. Il avoua les défauts du coupable; mais il sut si bien relever l'éclat de ces qualités brillantes qui l'avoient fait admirer, qu'une partie considérable de l'Assemblée se trouva émue en sa faveur. Alors,

ſentant ſes avantages, M. de Pembrock rappella les articles de la capitulation faite avec le Comte de Cornouaille. La liberté de parler au Roi lui avoit été promiſe. Cette promeſſe étoit une choſe ſacrée; on ne pouvoit y manquer ſans bleſſer toutes les loix de l'honneur. Enſuite il parla, avec nobleſſe & franchiſe, du reſpect dû à la Majeſté des Rois; il peignit d'une maniere ſi touchante les malheurs d'Edouard, ſuppliant pour obtenir ſeulement la vue de ſon ami; il mit tant de pathétique & d'adreſſe dans ſon diſcours, qu'il perſuada à la plupart qu'on en agiſſoit avec trop de rigueur; qu'il ſeroit d'ailleurs bas & deshonorant de manquer à la parole donnée à Gaveſton par la capitulation; qu'Edouard

avoit des ressources, & qu'il seroit dangereux de le pousser au désespoir. Il fit entrevoir des lueurs d'espérance sur un heureux changement dans le caractere de ce Prince éprouvé par le malheur. Il peignit les maux terribles d'une guerre civile, & finit par dire qu'il ne demandoit point qu'on relâchât Gaveston. Il offrit de le prendre sous sa garde, avec promesse de le représenter toutes les fois qu'il en seroit besoin. Il demanda enfin qu'on lui permît de le mener au Roi, & il donna sa parole de le ramener.

Après de vifs débats dans l'assemblée, le résultat fut à la pluralité des voix, & malgré les réclamations du Duc de Lancastre & du Comte de Varvick, que la

demande du Comte de Pembrook lui ſeroit accordée; & que Gaveſton, qu'il promettoit de repréſenter, reſteroit ſous ſa garde. L'Aſſemblée ſe ſépara. On fit ſortir le priſonnier du lieu où il étoit détenu, & on le remit, déſarmé, entre les mains du Comte de Pembrock. Il ignoroit & ce qu'on avoit réſolu, & ce qu'on vouloit faire de lui; le Comte de Pembrock le vit frémir à ſon approche. Mais comme ſon intention n'étoit pas de s'expliquer avec lui en préſence de l'Aſſemblée, il ordonna à l'inſtant le départ. Gaveſton monta à cheval, & gardant un morne ſilence, il ſuivoit M. de Pembrock qui le conduiſit à ſon château de Dodington. Dès qu'ils y furent arrivés, le Comte de Pembrock le fit conduire

dans son plus bel appartement ; & après avoir donné des ordres pour qu'il y fût traité avec les plus grands égards ; il envoya lui demander s'il permettoit qu'il vînt s'entretenir avec lui. Gaveston, loin d'imaginer ce qui s'étoit passé ce jour-là, & les obligations extrêmes qu'il avoit à M. de Pembrock, croyoit au contraire, d'après l'amour qu'il lui connoissoit pour Mademoiselle de Glocestre, qu'il étoit entre les mains de son plus cruel ennemi ; & dans cette persuasion refusa absolument de le voir ; il le refusa à plusieurs reprises, d'une maniere dure & désobligeante, malgré les instances pleines d'intérêt, que lui fit faire M. de Pembrock. Le Comte de Cornouaille ne voulut même prendre aucune nourriture,

faiſant entendre, par des réponſes bruſques & laconiques, qu'il craignoit d'être empoiſonné. Le Comte de Pembrock, plus affligé qu'offenſé d'un tel ſoupçon, ceſſant alors de le faire preſſer de manger les mets qu'il lui faiſoit préparer, crut qu'il falloit le laiſſer ſeul. Il fit rappeller ſes gens, & donna ſes ordres pour mener le lendemain Gaveſton au Roi, qui étoit alors à Walingtorg, d'où le château de M. de Pembrock étoit peu éloigné. Le Roi eſt inſtruit de ce que j'ai fait, ſe diſoit à lui-même ce vertueux homme ; il en inſtruira Gaveſton, qui d'après cette preuve de mon zèle, pourra prendre quelque confiance en moi ; je pourrai guider ſes démarches, peut-être pourrai-je détruire ſes erreurs, &

le réconcilier avec les Grands d'abord, & enſuite avec la Nation. Il deviendra, je l eſpere, plus vertueux & plus raiſonnable; & alors au moins, j'aurai fait lc bonheur de ſa malheureuſc épouſe. Ah! qu'elle ſoit heureuſe, qu'elle le ſoit, & je ne ſerai pas tout-à-fait malheureux. Tandis qu'il s'occupoit çe ces touchantes réflexions; Gaveſton, la rage dans le cœur, indigné de ſe voir chez un rival qu'il déteſtoit, d'après les comparaiſons peu flatteuſes pour lui, qu'il ſavoit qu'on avoit faites entre eux dans le tems de ſon mariage; Gaveſton, dis-je, rouloit dans ſa tête les moyens de s'évader. Il éveilla l'un de ſes gens qui couchoit près de lui; & avec ſon ſecours, il eſcalada la fenêtre & les foſſés

du château. Le Comte de Pembrock s'étoit plus occupé du soin de sauver son prisonnier, que de le faire garder ; mais cependant fidèle à la parole qu'il avoit donnée de le représenter, il avoit, avec soin, pris les précautions de la prudence ; des sentinelles veilloient à toutes les issues du château ; & Gaveston alloit être saisi par l'un d'eux, quand un gros de troupes des confédérés, passant par hasard, l'apperçurent escaladant le fossé, & se saisirent de lui, en l'enlevant aux gardes de M. de Pembrock, qui furent à l'instant en avertir leur maître : il fut consterné de cette fuite.

Il est perdu, s'écria-t-il ! J'en suis au désespoir !...... s'il eût voulu m'entendre....... A peine il avoit eu le tems de prononcer

ces mots, qu'il donna des ordres pour qu'on l'instruisît du lieu où l'on conduisoit Gaveston. Ses gens revinrent deux heures après, & lui dirent que le gros de troupes qui l'avoit saisi, l'avoit aussi-tôt conduit au château du Comte de Varvick.

Pembrock s'habille, prend les armes, ordonne à ses gens de le suivre, & vole à Varvick. Il étoit trop tard; le chefs des confédérés, réunis dans ce château avec plusieurs Barons aussi violens qu'ils l'étoient eux-mêmes, furieux de ce qui s'étoit passé la veille, & ne voulant plus risquer de se voir enlever leur proie, saisirent Gaveston à son arrivée dans le château, l'enfermerent dans un cachot, tinrent entr'eux, à la hâte, un conseil de

guerre, & tout de ſuite lui firent trancher la tête. Telle fut la fin tragique de ce Gaveſton, qui, peu de tems auparavant, étoit le maître abſolu de l'Angleterre. Exemple bien frappant pour les ambitieux. Gaveſton paroiſſoit avoir tout ce qu'il faut pour réuſſir. Ses paſſions démeſurées le perdirent; l'imprudence, la légéreté, la hauteur, précipiterent ſa chûte. Toujours, preſque toujours, l'ambition mène au but contraire de celui qu'on ſe propoſe. On deſire la conſidération, on ne recueille que la haîne & le mépris. Malheur à celui qui excite l'envie. Comment pouvoir s'en préſerver dans les grands emplois? Par la modeſtie, par la douceur, par la juſtice ſur-tout, & par cette ſimplicité du cœur, qui fait qu'on

ſonge moins aux droits & aux prérogatives de ſa place, qu'aux devoirs qu'elle impoſe. Cette ſimplicité précieuſe & chere à tous les hommes, eſt le préſervatiſ de l'envie, elle ſe peint dans les mœurs, dans les diſcours, dans les actions, & juſques dans les manieres. Celui qui en a le cœur rempli, la montre ſans ceſſe. Quand elle n'eſt pas naturelle il eſt impoſſible de l'imiter; parce que l'eſprit ne peut ſuppléer aux vertus qu'on n'a pas. Heureux les hommes nés avec cette qualité qui conduit à preſque toutes les autres! Plus heureux encore l'état où de tels hommes occupent de grandes places, & le Roi qui ſait les y appeller!

Edouard n'avoit pas ce talent ſi néceſſaire aux Monarques. Le

du Prince & du Roi, qui n'étoit pas ordinaire. Mon frere reconduisit Gaveston chez lui ; & commençant par l'embrasser avec beaucoup de tendresse : vous savez, mon cher Gaveston, lui dit-il, que j'avois toujours espéré que nous serions unis par les liens du sang comme nous le sommes par ceux de l'amitié. Quoi ! s'écria Gaveston, Mademoiselle de Glocestre veut m'abandonner ! je m'étois flatté que ces froideurs dont je ne connoissois point la cause, ne tiendroient point contre mon amour, je les ai supportées par respect pour elle, sans oser presque m'en plaindre. Mais puisque ce respect tourne contre moi, je veux la voir, je veux lui parler, je veux lui demander raison de son changement, je

ux lui montr[illegible]
ir ; elle en [illegible]
ime trop pour se [illegible]
peu d'esp[illegible]
tes que je [illegible]
on frere ; [illegible]
ndre un [illegible]
attachée. S[illegible]
la dans [illegible]
portune[illegible]

Le Comte de G[illegible] souhai-
it presque autant que Gaveston
'il pût me voir : cependant il ne
nsentit à rien qui pût interesser
a réputation. Après avoir cherché
usieurs moyens, ils s'arrêterent
celui de gagner le Portier de
adame de Surrey & de l'obli-
er, dès que Gaveston seroit chez
le, de renvoyer tout le monde.
on frere se chargea d'adresser à

caractere de Gaveston étoit bien éloigné de cette simplicité si désirable. Vain, fastueux, hautain; il n'avoit jamais réfléchi sur les droits de l'autorité. Il pensoit qu'elle n'existe que pour ceux qui l'exercent. Il ne sentoit pas qu'elle n'est faite que pour assurer le repos & le bonheur des peuples qui y sont soumis. Ses idées sur la gloire étoient aussi fausses; & cette erreur fut la source de sa mauvaise conduite, de ses fantaisies, de son luxe révoltant, de ses hauteurs, de tout ce qui finit par le précipiter. Il étoit doué pourtant de qualités aimables; intelligence, vivacité, esprit, graces, générosité, bravoure, air de noblesse, agrémens de la figure; il avoit reçu de la nature ce qui fait briller & plaire au premier coup

d'œil. S'il avoit eu la justesse de l'esprit, l'amour de l'ordre & de la justice, la prudence, la modération & la simplicité, il eût été cher à la Nation, heureuse de ses talens & de son ascendant sur le Roi. Ses défauts le perdirent ; sa chûte bien effrayante pour tous les ambitieux qui n'ont pas ses talens, ne l'est guères moins pour ceux qui les possedent.

Cettte expédition, si soudaine, venoit d'être faite quand Pembrock arriva aux portes de Varvick. Sa douleur fut profonde ; quel sort pour Madame de Cornouaille, s'écria-t-il ! Ensuite réfléchissant sur le parti qu'il avoit à prendre ; il résolut de retourner chez lui ; l'amour si grand, si noble, & si vrai, qui l'avoit engagé le matin

à prendre les armes pour ſauver l'époux de celle qu'il adoroit, ne le portoit point à chercher à le venger ; il connoiſſoit autant que les autres les vices de Gaveſton ; il plaignit l'imprudence qui l'avoit conduit-là ; mais il déplora avec ſanglots le malheur de ſon épouſe. Il réſolut de ne plus ſe mêler des troubles publics, & de ne s'occuper que du ſoin d'adoucir, s'il ſe pouvoit, les maux de cette infortunée.

A peine rentré dans ſon château, il ſe prépara à partir pour aller à Londres. Dès qu'il y fut arrivé, ſon premier ſoin fut de ſe rendre chez Madame de Surrey. Elle avoit appris déja par le voix publique la fin terrible de Gaveſton, & les efforts du Comte de Pembrock

pour le ſauver & le défendre. Il lui confirma ces affreuſes nouvelles ; mais avant que d'entrer dans les détails qu'elle lui demandoit ; il voulut ſavoir dans quel état étoit Madame de Cornouaille. Ah ! mon cher Comte, dit Madame de Surrey, ma trop malheureuſe nièce ignore ſes malheurs ; elle eſt plongée dans une maladie affreuſe , un délire preſque continuel occupe ſon cerveau. Dieu ! s'écria Pembrock , ſa vie eſt-elle en danger ? Hélas ! oui. En danger , eſt-il poſſible ! Suis-je aſſez malheureux ! Madame, lui dit-il , du ton le plus attendri ; ne me feroit-il pas permis de la voir ? Ah ! mon cher Comte , quel ſpectacle ! Vous ne pourriez , ſans la plus grande douleur , la voir dans cet état déplorable. Et puis,

ſi par malheur, malgré ſon délire, elle venoit à vous reconnoître, l'émotion pourroit la faire mourir. Eh quoi! Madame, n'eſt-il pas poſſible que j'entre un inſtant dans ſa chambre ſans qu'elle le ſache, ſans qu'elle me voie? Oui, cela ſe peut, lui dit-elle, & ſi vous le voulez abſolument, je pourrai vous accorder cette triſte ſatisfaction. Il la ſuivit dans la chambre de la malade; Madame d'Herefort & ſes femmes la gardoient; le Comte de Pembrock fut prêt à s'évanouir quand il l'apperçut à travers ſes rideaux. L'idée des malheurs qui l'accabloient, l'altération de ſes traits, le délire ſombre qui l'abſorboit, le firent frémir. Cette perſonne, ſi chere à ſon cœur, malheureuſe & mourante, lui cauſa

une telle révolution, qu'il fut forcé de ſortir : il revint ainſi pluſieurs fois durant cette cruelle maladie, & toujours ſans qu'elle s'en apperçût. Un jour cependant qu'elle commençoit à faire eſpérer pour ſa vie, & qu'elle étoit plus tranquille ; il parloit bas derrière ſes rideaux avec Madame d'Herefort, elle crut reconnoître un ſon de voix étranger ; elle ouvrit précipitamment ſon rideau, & reconnut le Comte de Pembrock.

Vous ici, lui-dit-elle, avec une ſurpriſe mêlée de terreur ! Vous ici ! Eſt-il arrivé quelqu'évènement ?...... Parlez, parlez M. de Pembrock, je vous en conjure. Dites-moi...... je tremble. Calmez-vous, Madame, lui dit-il, vous n'avez plus rien à craindre.

Que devient mon époux ? — Madame, de grace....... n'en soyez plus inquiète. Madame d'Herefort & Madame de Surrey étoient confondues, d'autant plus qu'elle n'avoit jusques-là rien dit encore de suivi, & qu'on ne croyoit pas qu'elle fût en état de songer à rien. Elles firent signe à M. de Pembrock de se dérober, & la replaçant dans son lit, elles fermerent ses rideaux. Elle retomba dans un long assoupissement ; mais quelques heures après, elle demanda où étoit allé M. de Pembrock. Madame de Surrey feignit de ne pas entendre ce qu'elle vouloit lui dire, & tâcha de lui persuader que c'étoit un rêve. Ce rêve est bien terrible, dit la malade, mon époux est perdu ! Madame d'Herefort fit en vain tous ses

ſes efforts pour la raſſurer. Cette idée la pourſuivoit. Cependant ſa ſanté devenoit meilleure, & au bout de quelques jours la fièvre étant paſſée, on commença à lui faire prendre quelque nourriture. Quand elle fut en pleine convaleſcence, elle voulut abſolument ſavoir ce que devenoit ſon époux. Elle avoua que depuis le rêve, où elle avoit vu M. de Pembrock, elle avoit d'affreux preſſentimens. On s'efforçoit de bannir ces funeſtes idées. Les médecins diſoient qu'elle n'étoit pas encore en état d'apprendre ſon malheur, & l'on mettoit tout en œuvre pour le lui cacher. Un ſoir, que ſeule dans ſa chambre avec une de ſes femmes, elle méditoit ſur ſon ſort, & tâchoit de deviner celui de ſon mari,

à travers tout-ce qu'on lui disoit d'obscur ; elle entendit entrer des gens à cheval dans la Cour. C'est lui, c'est lui, dit-elle, se soulevant avec peine ; elle se persuade que c'est Gaveston ; elle sort & va à sa rencontre ; la nuit commençoit à être obscure, elle se jette dans les bras de celui qu'elle prenoit pour son époux. Je vous revois donc encore, lui dit-elle ; oui ma sœur, répondit-il avec des sanglots, je viens pleurer avec vous le malheureux Gaveston ; je viens venger sa mort. Que dites-vous, ô Ciel, s'écria-t-elle ! & elle tomba sans connoissance. Glocestre, car c'étoit lui qui ayant appris à Edimbourg la détention de Gaveston, avoit obtenu sa liberté du Roi d'Ecosse, pour venir à son secours, Glocestre,

frémiſſant de l'état de ſa ſœur, apprit de ſes femmes, & ſa maladie, & l'ignorance où elle étoit encore de ſon malheur : il fut déſeſpéré de lui avoir porté le coup mortel.

Meſdames d'Herefort & de Surrey arriverent ; elles apprirent au Comte de Glocestre beaucoup de détails qu'il ignoroit : il vit enfin avec douleur qu'il avoit ſacrifié ſa ſœur, & quel homme étoit le Comte de Pembrock. Il reconnut, mais trop tard, ſes erreurs ſur Gaveſton ; il en déplora les ſuites ; & ne ſongea qu'à chercher les moyens d'adoucir le ſort de ſa malheureuſe veuve. L'impreſſion que le récit des fautes, des imprudences & des crimes du Comte de Cornouaille, car il en avoit com-

mis contre la Nation; l'impression, dis-je, que ces détails firent sur Glocestre, le persuada qu'ils pourroient opérer le même effet sur sa sœur, & il jugea que cet effet lui étoit nécessaire. Il lui en fit le récit avec la franchise qui lui étoit ordinaire. Madame de Cornouaille, qui avoit toujours aimé son frere avec la plus vive tendresse, lui répondit avec la même sincérité. Je n'avois plus d'amour pour lui; mon frere, il avoit trop su le bannir de mon cœur. Ses froideurs & le peu de confiance qu'il avoit en moi, m'ont cependant moins ulcérée que le fonds de son caractère opiniâtre, avare & prodigue à la fois, vain, imprudent, & emporté, ne m'a révoltée. Que j'en ai souffert! Je n'avois plus d'amour,

non, je n'en avois plus. Ah! mon frere, qu'il eſt affreux, qu'il eſt humiliant de ne plus eſtimer au fond de ſon cœur celui qu'on a choiſi ! Cette ſituation eſt déchirante, je l'ai trop éprouvée; mais, renfermant dans mon ame ces ſentimens, vous-même ne les auriez jamais connus, s'il eût vécu. — Quoi, ma ſœur, avec votre franchiſe vous auriez pu ?...... Mon frere j'aurois dû au public, à mon époux, puiſqu'enfin il l'étoit, à moi-même, de cacher éternellement des ſentiméns que je ne pouvois condamner en moi; ils n'étoient que trop juſtes; & d'ailleurs je n'étois pas plus maitreſſe de ces ſentimens-là, que je ne l'avois été de celui qui m'avoit fait l'adorer : mais on les auroit jugés condamnables. Non,

mon parti étoit pris de m'efforcer à le combler des marques de mon attachement. Hélas! j'espérois prendre, par ce moyen, peut-être un peu d'ascendant sur son cœur; il ne me haïssoit pas, il m'oublioit: j'espérois encore pouvoir en être aimée, & gagner sa confiance pour le préserver des maux que je le voyois entasser sur sa tête. Oui, mon frere, je l'aurois comblé toute ma vie d'attentions, d'égards & de complaisances: je le devois, ce sont-là mes principes. La franchise seroit un crime en pareil cas. Mais j'étois destinée au malheur, & sous les dehors les plus sereins j'aurois été bien malheureuse. Je le sens, & je vous l'avoue sous le secret le plus sacré, ce qui m'accable à présent, c'est l'horreur de mon

ſort. Iſſue du ſang des Gloceſtre, nièce d'Edouard, votre ſœur, celle de Madame d'Herefort, veuve de... de Gaveſton ! Ah ! mon frere, je n'eus jamais la chimere de m'énorgueillir de ma naiſſance, & des avantages où j'aurois pu prétendre ; mais quel ſort ! dans quel abîme l'amour m'a conduite ! Combien les dangers de cette paſſion ſont terribles, pour notre ſexe, ſur-tout ! Mon malheur & celui de Madame de Saint-Martin, dans des genres bien différens, ſont deux grands exemples de ces dangers. Pour une femme dont l'amour a pu faire le bonheur, il en eſt mille dont il a cauſé la perte. Hélas ! ajouta-t-elle, à quoi me ſervent à préſent ces réflexions ? Quand elles m'auroient été ſi néçeſſaires, je ne les ai pas

faites ; je n'étois point en état de les faire. Dans le monde entier je ne voyois que l'objet de ma tendresse ; tant que le charme a duré, toute autre idée, tout autre sentiment étoient absorbés. Il est trop vrai que l'expérience des autres est perdue pour nous. Ah ! mon frere, que la mienne m'a coûté de larmes ! Eclairée trop tard sur l'objet de ma tendresse, je n'avois plus pour lui d'autres sentimens que celui qu'il est impossible qu'une femme sensible ne conserve pas pour l'homme qu'elle a tant aimé, sur-tout quand il est malheureux. Indulgence pour ses défauts, compassion pour ses égaremens, intérêt tendre sur son sort ; voilà ce que je sentois pour lui. Par la connoissance que j'avois de son caractere,

j'ai prévu.... ſa chûte & mon malheur. Depuis mon départ d'Yorck, je n'en ai pas douté un inſtant; eh! voilà ce qui cauſoit mes agitations. Je viens de vous ouvrir mon ame, ajouta-t-elle, mon frere, que mon ſecret demeure à jamais enſéveli; ma tendreſſe pour vous me l'a arraché, mais vous ſentez que ma gloire en dépend. Je ſais ce que ma ſituation exige, je remplirai ce que je dois; mais ſur-tout, mon frere, jamais, jamais, ne révélez ce que je viens de vous confier. J'ai dû vous le dire pour mettre votre cœur en repos ſur le compte du mien; mais que ce ſecret vous ſoit ſacré, & qu'il ſoit éternel. Gloceſtre le lui promit, mais à peine ſorti de chez elle, il courut chez Madame de Surrey, & lui

confia les ſentimens de ſa ſœur. Elle les apprit avec une joie vive ; elle avoit toujours haï Gaveſton, & elle étoit l'amie de M. de Pembrock. Elle crut voir la fin des malheurs de Madame de Cornouaille, & de ſa famille, & confia à ſon tour à Gloceſtre l'excès de la paſſion de M. de Pembrock. Elle lui peignit l'extrême délicateſſe de ſon amour, & tous deux ſe réunirent à déſirer ardemment de voir le mariage unir leur ſœur à un amant ſi digne d'en être aimé.

M. de Pembrock n'attendoit que le rétabliſſement de la ſanté de Madame de Cornouaille pour lui offrir ſa main ; il ſentoit bien que dans de telles circonſtances les délicateſſes ordinaires ne ſont pas de ſaiſon ; & qu'il ne pouvoit trop

tôt faire une propoſition qui marquoit ſi bien la force & la grandeur de ſon amour ; il vint chez Madame de Surrey le ſoir même du jour où Glóceſtre & elle s'étoient confiés mutuellement leurs ſecrets. Madame de Surrey lui parut avoir un maintien plus ſatisfait qu'il ne devoit s'y attendre ; il jugea que Madame de Cornouaille ſe portoit bien, elle lui confirma cette heureuſe nouvelle ; alors il la pria de ſe charger de lui offrir ſon cœur & ſa main. Il étoit ſi ému, que ce ne fut qu'à travers des ſanglots qu'il put proférer ce peu de paroles. Elle me pardonnera, dit-il, un empreſſement que dans d'autres circonſtances j'aurois ſu réprimer.. Cet empreſſement, ajouta-t-il, en regardant fixement Madame de

Surrey, & en lui ſerrant la main, eſt aujourd'hui la preuve la plus parfaite de mon reſpect. Je vous entends, mon cher Comte, lui répondit-elle; vos procédés me pénètrent juſqu'au fond du cœur, & je crois ne pouvoir mieux vous convaincre de tous mes ſentimens pour vous, qu'en vous confiant ceux de ma nièce; ne craignez plus, au fond de ſon cœur, une rivalité qui ſeroit horrible. Alors elle lui répéta ce qu'elle avoit appris de Gloceſtre. Vous me comblez, Madame, lui dit Pembrock; je vous l'avoue, la crainte que ſes feux pour Gaveſton ne fuſſent pas encore éteints, m'étoit horrible. Cette crainte m'eût fait balancer dans toute autre conjoncture; mais dans celle-ci, rien ne pouvoit

m'arrêter. Elle ne l'aimoit plus! Eh ! comment eût-elle pu l'aimer encore ?..... Il n'a que trop mérité de perdre un cœur comme le ſien. La vertueuſe femme ! quelle ame ! quelle force ! elle ne l'aimoit plus ! C'eſt un point bien important pour mon cœur ; mais, hélas !..... mais, ce n'eſt pas aſſez. Grand Dieu !..... m'aimera-t-elle ? Ses pleurs redoublerent ; ſa tête appuyée ſur les genoux de Madame de Surrey, dont il tenoit les mains entre les ſiennes, marquoit par des mouvemens vifs & involontaires toute l'agitation de ſon ame. Ses pleurs couloient en abondance, il répétoit d'une voix étouffée, m'aimera-t-elle ? Je l'eſpere, mon cher Comte, lui dit Madame de Surrey ; Quel cœur réſiſteroit à

tant d'amour ? Ah ! ſi je n'obtiens que de la reconnoiſſance, dit-il en ſoupirant profondément, je ſerai bien malheureux. Tant de mérite, tant de vertus doivent lui inſpirer d'autres ſentimens, lui dit-elle, & j'y compte ; mais elle n'a point parlé de vous, & j'ignore..... N'approfondiſſons rien, Madame, je l'adore, elle doit m'eſtimer, & je veux la retirer de l'abîme où elle eſt plongée. Offrez-lui ma main, peignez-lui ma tendreſſe.... s'il eſt poſſible de la peindre, & déterminez-là à ſe donner à moi promptement, c'eſt tout ce que je veux, & tout ce que j'exige. Gloceſtre, qui entra dans ce moment, fut bientôt inſtruit de leur entretien ; Madame de Surrey lui répéta ce que M. de Pembrock

venoit de lui dire ; ils s'embrafſerent tendrement. Gloceſtre lui dit qu'il ne prévoyoit aucun obſtacle ; il l'appella ſon frere, & répondit du conſentement de ſa ſœur. Ils paſſerent la ſoirée enſemble. Gloceſtre déplora ſon aveuglement pour Gaveſton ; il gémit de n'avoir pas mieux connu M de Pembrock. Madame de Surrey jouiſſoit d'avance du bonheur de le voir retirer ſa nièce du précipice où elle étoit tombée, & de voir ſon intime ami devenir ſon beau-frere. Le Comte, ſe livrant à l'eſpoir d'un bonheur prochain, ne leur parla que de ſa tendreſſe pour Madame de Cornouaille, & de tout ce que cette paſſion l'avoit fait ſouffrir. Ils ſe ſéparerent dans cet état doux & délicieux, où l'amitié & la con-

fiance ſavent placer, mieux que tout autre ſentiment, les ames qui ſont dignes d'en éprouver les charmes.

Madame de Surrey ſe rendit dès le lendemain matin au chevet de Madame de Cornouaille; elle la trouva occupée à lire une lettre du Roi, qui prétendoit la conſoler, en lui faiſant part de la magnificence des obsèques qu'il avoit faites à Gaveſton. Elle ſoupira, leva douloureuſement les yeux au Ciel, & communiqua cette lettre à ſa tante. Le Roi s'y trompe, dit-elle à demi-voix, il me prend pour mon mari. Oui, s'il avoit jamais pu éprouver le ſort que j'éprouve, cette lettre eût peut-être adouci ſes chagrins. Madame de Surrey lui ayant laiſſé le tems

de faire ſur cet objet des réflexions les plus triſtes & les plus ſenſées, la conjura de bannir de ſon eſprit des idées auſſi cruelles. Après un très-long entretien ſur l'horreur de ſon ſort, elle riſqua de lui dire qu'il y auroit un moyen de l'adoucir. Un moyen! dit Madame de Cornouaille, avec étonnement : oui, ma ſœur, & ce moyen eſt en votre pouvoir. — Cela eſt impoſſible ; que voulez-vous dire ? Et quel peut être ce moyen ? Madame de Surey ſe jettant alors ſur ſon lit, & la ſerrant dans ſes bras, tandis qu'elle colloit ſes joues baignées de larmes ſur les ſiennes, lui dit en tremblant, & preſque tout bas, M. de Pembrock vous adore ; il ma chargée de vous offrir ſon cœur & ſa main. M. de Pembrock ! dit

avec surprise Madame de Cornouaille, M. de Pembrock! Que ce trait est noble! qu'il est grand! il me perce le cœur. Ah! que de reproches j'ai à me faire! Eh bien! ma chere amie, n'est-ce pas une ressource heureuse, & vous ne l'accepteriez pas? — Hélas! dit Madame de Cornouaille, en retenant ses larmes prêtes à couler; non, ma tante. — Non; que dites-vous?.. Que lui vais-je dire? Qu'il sera malheureux!..... Je le serai plus que lui; mais, j'y suis résolue: non, je n'accepterai point ses offres. — Ma nièce! ma nièce! daignez-y réfléchir; il vous adore. — Je ne le vois que trop. — La gloire de votre famille? — Je ne dois m'occuper que de celle du généreux Pembrock. — Vous l'allez réduire au

déſeſpoir ; ſi vous ſaviez à quel point il vous aime ! combien il a ſouffert ! — Je ſais tout, & je vois tout à préſent, je l'ai vu trop tard ; Ah ! ma tante, quel malheur ! — Il ne tient qu'à vous de le réparer. Non, non, je ſais ce que je dois, à lui, à moi, à l'Europe entiere. — Je ne puis me charger de lui annoncer vos refus. Madame de Cornouaille, après un moment de réflexion, dit, Eh bien, ma tante, c'eſt moi qui m'en chargerai. Engagez-le à me venir voir, il eſt bien digne que je prenne ce ſoin ; qu'il vienne, dites-lui que je l'en prie. Madame de Surrey accepta avec joie cette commiſſion ; elle eſpéra que la préſence de M. Pembrock, que ſes diſcours, que ſes tranſports, toucheroient ſa nièce, &

vaincroient ſa réſiſtance. Elle ſortit, & dit à M. de Pembrock qui attendoit chez elle ſa réponſe, que Madame de Cornouaille le demandoit; un amant moins délicat eût été charmé de cette invitation, il en fut allarmé, & fit en vain des queſtions à Madame de Surrey. Que dois-je eſpérer, Madame, lui dit-il avec effroi? Je l'ignore, mon cher Comte; elle veut vous voir, & vous répondre elle-même. Il pâlit & trembla; il partoit, s'arrêtoit, revenoit ſur ſes pas, & ne ſavoit à quoi ſe décider. Madame de Surrey l'accompagna & le conduiſit chez ſa nièce: elle étoit levée, & l'attendoit. Auſſi-tôt qu'elle l'apperçut, elle s'avança vers lui, & en le regardant avec l'air le plus tendre & le plus touché, elle lui

tendit la main & le fit asseoir auprès d'elle.

Madame de Surrey se retira. Le Comte, les yeux baissés, & dans le maintien d'un homme qui attend son arrêt, ne put proférer un seul mot. Madame de Cornouaille, fort agitée elle-même, rompit le silence. Je ne peux, lui dit-elle, Monsieur, vous marquer à quel point je sens le prix de vos vertus, & de ce que vous faites pour moi, qu'en vous peignant dans la plus grande vérité l'état de mon ame, & des sentimens qui la remplissent. Vous n'abuserez point de ma franchise, vous respecterez mes principes; le Comte ne répondit que par le geste le plus animé & le plus soumis. Hé bien, mon respectable ami, c'est ainsi que je dois vous nommer,

je fus injuste envers vous ; mes malheurs & vos vertus m'ont éclairée ; vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, & qui m'êtes le plus cher : je ne verrois que bonheur & délices à me donner à vous ; je suis bien sûre, & je sens que je serois la plus heureuse des femmes. Le Comte ne put retenir ses transports, & se jetta à ses pieds. Relevez-vous, lui dit-elle, d'un ton mêlé de douceur & de fermeté ; relevez-vous, mon cher Comte, écoutez-moi. Croyez, & soyez-en bien sûr, que si j'étois encore Mademoiselle de Glocestre, que si je possédois les avantages que j'avois alors, que si je pouvois encore faire un choix entre vous & tout ce qu'il y a d'hommes au monde faits pour prétendre à

mon cœur ; croyez que ſans effort & ſans balancer, vous ſeriez celui que je préférerois. Vous avez toujours eu mon eſtime, vous l'avez dû ſavoir : mais combien tout ce que vous avez fait pour moi ; combien vos vertus, vos ſacrifices, vos procédés, m'ont inſpiré pour vous des ſentimens plus tendres que l'eſtime ! vos ſecours & vos ſoins pour mon départ d'Yorck, vos égards pendant mon voyage, ſont des traits gravés à jamais dans mon cœur. Ce que vous avez fait pour mon malheureux époux ..... pardonnez...... Ah ! quel mortel fut jamais auſſi grand que vous ! Mon cœur s'enflamme & ſuccombe à cette idée. Daignez, Madame, ne vous rappeller rien de ces affreux

momens, que l'excès de mon zèle & de..... Je ſais, lui dit-elle, combien je vous ſuis chere : Ah ! mon vertueux ami, je n'ignore pas la grandeur du ſacrifice que je fais. Mais..... Eh ! Madame, qui peut donc vous impoſer la loi d'un tel ſacrifice ? ſi vous connoiſſez ma tendreſſe, ſi vous ne me jugez plus indigne de la vôtre, ſi vous vous intéreſſez à mon bonheur, ſi vous croyez que ce pourroit être auſſi le vôtre ; Madame, d'où peuvent donc venir une réſiſtance & des refus dont il me faudra mourir. J'eſpere, mon cher Comte, que votre raiſon ſe rendra à mes motifs, & que, bien convaincu de mon attachement, votre ame prendra une aſſiette plus calme. Vous m'êtes & vous me ſerez éternellement plus

cher

cher qu'aucun homme du monde, & c'eſt parce que je vous rends toute la juſtice qui vous eſt due, que je me fais l'effort de refuſer vos offres.... Ah ! Madame, vous prononceriez cet arrêt ſi cruel ! Songez que ma vie en dépend...— Je vous eſtime trop, vous m'êtes trop reſpectable pour que je veuille vous faire partager l'ignominie qui me couvre. Le Comte s'écria à ces mots : Ne m'interrompez pas, lui dit-elle avec l'air impoſant du malheur : oui, oui, je connois quel eſt mon ſort. La paſſion vous aveugle, vous ne le voyez pas ; mais, demandez à vos parens, demandez à votre mere, à tous vos proches, ce qu'ils penſeroient de votre alliance avec la veuve de Gaveſton ; ils en ſeroient indignés, & ils auroient raiſon. Devenu mon

mari, ne vous faudroit-il pas épouser mes querelles, & ne feriez-vous pas chargé de mes vengeances ? Et contre qui ? contre votre famille entiere, contre vos plus chers amis. Si vous ne le vouliez pas, songez, mon cher Comte, au rôle avilissant que vous me feriez remplir. Songez donc que je suis la veuve de cet homme détesté & que je ne dois voir en lui que mon époux ; songez à quels devoirs je suis condamnée, & voyez si vous pouvez, si vous devez, si même vous voudriez les partager ? Il le faudroit pourtant, ou je deviendrois la plus vile des créatures. Non, mon cher Comte, non, je ne suis plus, par mes malheurs, digne d'être votre épouse ; mais je veux par mon cœur être digne de rester à jamais votre amie : aucun nuage n'obscur-

cira des ſentimens ſi doux & ſur leſquels je fonde l'unique bonheur dont je puiſſe encore jouir. Devenue votre épouſe, je ne pourrois, je vous l'avoue, lever les yeux autour de moi ; il me ſembleroit qu'en me voyant, on ſe rappelleroit mes anciens torts avec vous ; vous me les pardonnerez ; le monde ne me les pardonneroit pas. Combien je ſerois humiliée ſi l'on penſoit qu'après d'anciens refus, plongée dans la honte & dans la miſere, je ne vous ai accepté que pour trouver une reſſource dans un état déſeſpéré! Je vous aimerois comme vous méritez de l'être, on ne le croiroit pas. Je paſſerois pour la femme la plus fauſſe, & vous pour l'homme le plus foible. Je ne puis vous répondre d'ailleurs que je puſſe, avec vous-même,

dans les inſtans qui devroient être les plus doux, ne pas ſonger que ces idées cruelles pourroient venir quelquefois vous troubler. L'amour ne dure pas toujours...... Ah ! Madame, ne m'accablez pas par cette affreuſe penſée ! De grace ne m'accablez pas ainſi. Vous, ne m'être plus auſſi chere !..... Je ne vous parle, mon cher Comte, que des idées qui pourroient me troubler. Je ſentirois tant combien la veuve de Gaveſton eſt indigne de vous, que dans tous les momens ce ſentiment troubleroit ma vie & y jetteroit une amertume que vous ne pourriez en bannir. Je me rappelle le paſſé, les ſentimens que j'eus pour un autre; cette autre m'a poſſédée; c'étoit par mon choix; j'avois rejetté vos vœux. Je me rappelle

moi tous ces traits qui vous échappent dans ce moment; mais, quoique vous en puissiez penser à présent, ils ne sont pas de nature à ne jamais vous revenir à l'esprit; la seule crainte en seroit mortelle, & cette crainte, pardonnez, je l'aurois toujours. Il alloit parler, elle l'interrompit encore. Vous m'aimez trop pour vouloir me rendre malheureuse : je le serois. Mes propres sentimens que je ne pourrois vaincre, les dégoûts de votre famille, dégoûts que je soupçonnerois au moins & que je ne pourrois supporter, (c'est dans mon abaissement la fierté qui me reste) & plus que tout cela les dangers, les malheurs, l'avilissement où je vous exposerois; voilà mes motifs, mon cher Comte; ils sont sans réplique, & mon parti est absolu-

ment pris. Daignez ne me pas presser davantage, & croyez que l'effort que je me fais est digne de respect. J'attends encore de votre attachement de m'épargner les instances de ma famille ; l'honneur de leur maison, leur tendresse pour moi, leur amitié pour vous, leur dérobe dans ce moment le véritable aspect des choses. J'ai besoin de calme & de repos : c'est à vous, c'est à vous-même, c'est au Comte de Pembrock que je m'adresse pour obtenir ce repos. Je viens d'éprouver une violente secousse, mais j'ai fait mon devoir ; je dois expier mes anciennes erreurs, il est juste...... Croyez, mon cher Pembrock, croyez aussi que je les expie. A ces mots elle ne put retenir ses pleurs ; les sanglots l'interrompirent. Le Comte la serra tendre-

ment dans ſes bras, & confondit ſes larmes avec celles de cette vertueuſe perſonne. Vous n'aurez point à vous plaindre, lui dit-il; non, vous ſerez tranquille, & perſonne ne vous preſſera. Vos raiſons ne me perſuadent pas, je vous l'avoue, mais je les reſpecte; leur ſource eſt précieuſe à mon cœur, puiſqu'elles ne viennent que d'une délicateſſe pouſſée à l'excès. Je vous le répète, vous ſerez tranquille; mais ne me réduiſez pas au déſeſpoir. Laiſſez-moi penſer que dans quelque tems peut-être vous pourrez vous livrer à des idées moins cruelles, & que je pourrai...... Non, mon cher Comte, je ne puis vous abuſer, non..... Ah! ç'en eſt trop, dit-il, en ſe jettant dans un fauteuil avec le mouvement du déſeſpoir; & ce que je demande, tout

chimérique qu'il eſt, pourroit adoucir mes maux. Vous ne le voulez pas, vous voulez que je meure..... Madame de Cornouaille, avec le regard de la douceur & de la bonté, lui dit, non, mon généreux ami, non, je ne le veux pas. Si cette idée peut vous conſoler & vous ſoutenir, gardez-là : ſoyez toujours l'ami le plus cher à mon cœur, & tenez-moi ce que vous m'avez promis. Madame de Surrey qui rentra, interrompit cet entretien : elle les trouva tous deux baignés de larmes ; leurs regards fixés l'un ſur l'autre n'annonçoient que de l'attendriſſement. Elle n'oſa leur faire de queſtions ; mais M. de Pembrock ſuffoqué ſortit ; & Madame de Surrey, ne pouvant réſiſter à ſa curioſité, mais tremblant d'interroger ſa ſœur, le ſuivit. Il

lui apprit ce qui venoit de se passer, & il exigea d'elle & de tous les siens de ne pas presser Madame de Cornouaille. Glocestre fut le plus difficile à persuader; il le promit pourtant, & tint parole.

Madame de Cornouaille se retira peu de tems après à l'Abbaye de..... où elle avoit une sœur Religieuse. Mesdames de Surrey & d'Herefort firent envain leurs efforts pour la retenir avec elles; elle préféra la retraite, & elle y vécut très-long-tems, oubliée du monde entier. M. de Pembrock obtint la permission d'aller souvent la voir dans cet asyle: elle le voyoit aussi quelquefois l'été dans la maison de campagne de Madame de Surrey, où, tous les ans, elle alloit passer quelque tems dans la belle saison. Il espéra long-tems de

vaincre ſa réſiſtance; mais Madame de Cornouaille, ferme dans ſes principes, ſe montra toujours la même. Le Comte, perſuadé qu'elle avoit pour lui les ſentimens de la plus profonde eſtime & de l'attachement le plus tendre, parvint, ainſi qu'elle, à cet âge où les paſſions amorties font place à l'amitié & à la confiance. Ils en éprouverent les douceurs jusqu'à la fin de leurs jours; & dans la vieilleſſe la plus reculée, ils eurent encore des plaiſirs. La fin de ce règne orageux & terrible leur rappelloit, à chaque évènement, ce qui autrefois les avoit tant intéreſſés. La mort de Gloceſtre, tué les armes à la main en combattant pour ſa Patrie, fut un coup bien douloureux pour Madame de Cornouaille. C'étoit dans ces inſ-

tans que les consolations de M. de Pembrock lui étoient bien nécessaires & bien douces. La passion publique & déclarée de la Reine pour Mortimer ; l'élévation des Spencers sur les ruines de Gaveston ; la foiblesse du Roi pour ses nouveaux favoris ; les suites funestes de cette foiblesse & des emportemens de la Reine ; le Duc de Lancastre décapité par ordre d'Edouard ; les honneurs rendus à la mémoire de cet homme si respecté du Peuple, honneurs que Madame de Cornouaille savoit lui être si peu dus, & qu'elle prévit bien qui acheveroient la ruine du Monarque, en le faisant détester du Peuple ; la comparaison du sort du Duc de Lancastre avec celui de sa sœur, Mademoiselle de Lancastre, morte d'une mort natu-

relle & qui méritoit bien plus justement le supplice ; les malheurs de l'Etat, en proie à toutes les divisions ; le Roi détrôné enfin & livré à la mort par la Reine elle-même ; cette criminelle Princesse dépouillée à son tour de son autorité par son fils Edouard III, l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait vus sur le trône ; la détention de Mortimer, l'inconstance de la Reine & les nouveaux scandales donnés à la Nation par son amour pour le Comte de Kent ; le supplice de ce dernier, & enfin l'emprisonnement de la détestable Isabelle par l'ordre du Roi son fils ; les vertus naissantes de ce jeune Prince ; l'espoir qu'il donnoit d'un règne plus heureux ; tous ces évènemens, pressés & multipliés, faisoient le sujet ordi-

naire des entretiens de Madame de Cornouaille & du Comte de Pembrock qui s'étoit absolument retiré des affaires & de cette odieuse Cour. Ils survécurent tous deux à presque tous les acteurs principaux de ce règne : ils apprirent la mort d'Isabelle, après vingt-huit ans de captivité dans le Château de Rising. Malgré l'oubli profond où elle étoit tombée, ils regarderent encore sa fin comme un bonheur pour l'Etat & pour le Roi. Ils furent témoins de la grandeur de ce Monarque, & se féliciterent d'avoir assez vécu pour voir des tems plus heureux que ceux qui avoient affligé leur jeunesse. Tel fut enfin pour eux le pouvoir de la raison, de la sagesse, de la vertu & de la constante amitié, que, malgré les infortunes

affreuſes & accablantes de Madame de Cornouaille, malgré la paſſion toujours malheureuſe de M. de Pembrok, l'un & l'autre, ſans foibleſſe comme ſans remords, paſſerent une vie douce dans les tems les plus orageux, & parvinrent au ſeul bonheur qu'on puiſſe eſpérer dans la derniere vieilleſſe, celui du témoignage d'une ame pure, de la conſidération de ſes proches, & des douceurs d'un attachement inaltérable.

FIN.

ERRATA.

PAGE 129, ligne 12. après diſpoſition, *liſez*, que j'avois.

Pag. 253, ligne 2. Mad. de Surrey, *liſ.* Mad. d'Herefort.

Pag. 297, ligne 20. Mad. de Surrey, *liſ.* Mad. d'Herefort.

Pag. 303, ligne 14. beau-frere, *liſ.* neveu.

Pag. 306, ligne 10. ma ſœur, *liſ.* ma niece.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Anecdotes de la Cour & du Règne d'Edouard II, Roi d'Angleterre :* ce Roman historique m'a paru rempli de sentiment & de délicatesse ; je n'y ai rien trouvé qui ne doive en favoriser l'impression. A Paris ce 3 Février 1776.

DE SANCY.

PRIVILEGE DU ROI.

Louis, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A Nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le Sieur Pissot, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Anecdotes de la Cour & du Règne d'Edouard II, Roi d'Angleterre*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon

papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur DE MIROMESNIL, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, chartre normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-seize, & de notre règne le deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 564, fol. 102, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce premier Mars 1776.

Signé, LAMBERT, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue Saint-Jacques.

